De la cabane à la maison : vie et mort des quartiers d'invasion

Anaïs Pellefigue

▶ **To cite this version:**

Anaïs Pellefigue. De la cabane à la maison : vie et mort des quartiers d'invasion. Architecture, aménagement de l'espace. 2019. dumas-02478911

HAL Id: dumas-02478911

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02478911

Submitted on 14 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

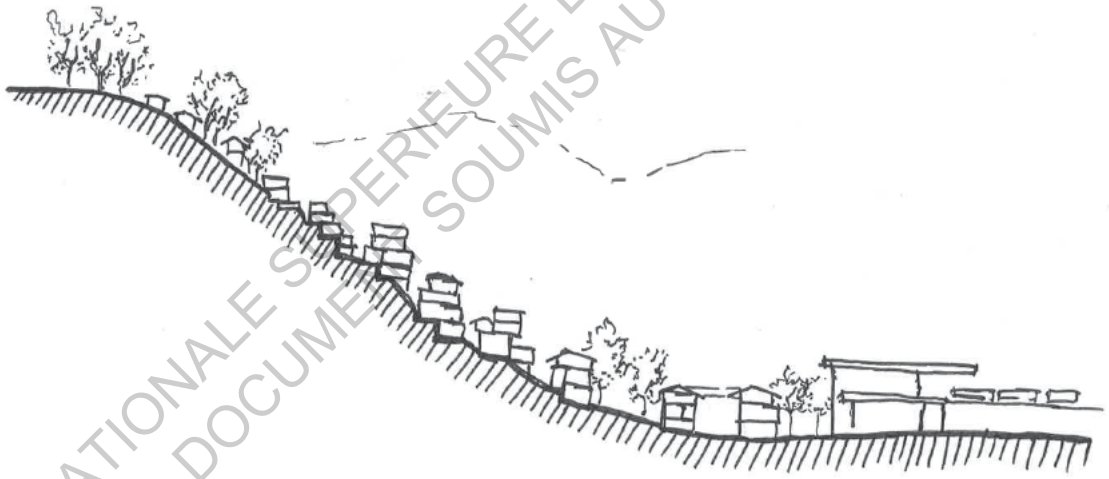
De la cabane à la maison

VIE ET MORT DES QUARTIERS D'INVASION

Anaïs Pellefigue

Sous la direction de Patrick Pérez

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Année 2018-2019

Mémoire de Mobilité

École Nationale Supérieur d'architecture de Toulouse
Universidad Nacional de Colombia Sede Manizales

De la cabane à la maison

Vie et mort des quartiers d'invasion

Anaïs Pellefigue

Sous la direction de Patrick Pérez

Résumé:
La question des rénovations urbaines est au centre des discussions politiques colombiennes. Après plus de 50 ans de déni, le pays ouvre depuis 10 ans les yeux sur l'urgence que constituent les problématiques urbaines en les plaçant au cœur des réflexions sur la pacification nationale. Pour les résoudre, il faut toutefois dans un premier temps comprendre ce qui fait l'identité de ces quartiers, ce qui la constitue, afin de réellement saisir par la suite la portée des changements que nous voulons y effectuer. La maison, élément homothétique de ce qu'est le quartier, sera notre point d'entrée et son analyse nous permettra de comprendre l'ensemble des dynamiques s'y jouant.

Resumen:
El tema de la renovación urbana está en el centro de las discusiones políticas colombianas. Después de más de 50 años de negación, el país abre sus ojos desde 10 años sobre la urgencia de los problemas urbanos al colocarlos en el centro de las reflexiones sobre la pacificación nacional. Sin embargo, para resolverlos, primero debemos entender qué constituye la identidad de estos barrios, qué la constituye, a fin de comprender realmente el alcance de los cambios que queremos hacer. La casa, un elemento homotético de lo que es el barrio, será nuestro punto de entrada y su análisis nos permitirá comprender todas las dinámicas involucradas.

Mots-clés:
Quartier d'invasion, ranchos, cabane, maison, rénovation urbaine, Medellín

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Année 2018-2019

Mémoire de Mobilité

École Nationale Supérieur d'architecture de Toulouse
Universidad Nacional de Colombia Sede Manizales

Remerciements

Je tiens à remercier avant tout mon directeur de mémoire, Patrick Pérez, pour m'avoir permis de réaliser ce mémoire, et pour m'avoir guidé dans son élaboration.

Une pensée pour tout ceux qui ont accompagné son balbutiement, et tous ceux qui ont bien voulu partager avec moi leur connaissance et histoire devant de grandes tasses de café. Un merci à Felipe, María-Luz, Arturo, Jaime, Laura et sa tante Yeni ainsi que toute leur famille, Doña Carmen et sa petite-fille, toutes les personnes dont je n'ai pas pu me rappeler le nom, à toutes les bibliothécaires anonymes qui m'ont aidée dans mon travail de recherche bibliographique, à ce policier qui a bien voulu me raccompagner un soir où je suis restée trop tard. Merci tout simplement à la communauté de la *Comuna* 13 de m'avoir accueillie comme l'une des leurs.

Merci aux archives municipales de Medellín pour m'avoir ouvert leur porte afin de m'aider dans mes recherches, merci au Musée de la mémoire et à l'Universidad Nacional de Colombia Sede Medellín, ainsi qu'à l'EDU, en particulier l'architecte Laura-María Cardona pour le temps et l'entretien qu'elle m'a consacrée en dépit des charrettes qui l'attendaient.

Un remerciement pour mes amis colombiens qui m'ont soutenue dans les études de terrain et conseillée tout au long de l'année, m'amenant à découvrir leur merveilleux pays, Alex, Angela, Johana, Ana, Antonio, Laura et sa famille, Socorro et Claudia. Ce mémoire n'aurait jamais pu voir le jour sans votre soutien indéfectible. Bien entendu, merci à tous mes amis français pour l'aide lors du rapport de ce mémoire, avec une pensée particulière pour Nina, Aude et pour ma famille qui a bien voulu me servir de relecteur.

Pour finir, un merci à tous ceux que j'ai forcément oubliés, mais qui n'en restent pas moins importants.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire 5

Introduction 11

I - Présentation de Medellín et de la Comuna 13 15

1 - Situation géographique 17

2 - Medellín, une histoire de bidonvilles 19

3 - A la rencontre de La Comuna 13 San Javier et de ces habitants 23

II - La maison de Doña Carmen 27

1 - Genèse d'un bidonville 29

2 - Ancrage et territoire 33

3- Construire l'urbain 39

4 - Se pinta la vida 43

5 - Quand tout se construit 45

III - La maison de Jaime 49

1 - Conservation de la mémoire du quartier 51

2 - De la structure constructive à la structure urbaine 55

3 - Du dessin à l'officiel 57

4 - Quand tout se révèle 63

IV - La maison de Yeni 65

1 - Conception et famille 67

2 - De la cabane à la maison 71

3 - De la maison à l'hôtel 75

4 - Quand tout se transforme 81

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

83 **V - La maison de Felipe**

85 1 - Fabrication d'une maison comme les autres

87 2 - Fabrication d'un morceau de ville pas comme les autres

93 3 - Mercantilisation : de l'usage à la propriété

97 4 - Quand tout se vend

99 **VI - Discussions**

101 1 - Problématiques connues et reconnues

105 2 - Redessiner les limites pour redessiner la ville

109 3 - Enjeux des politiques de rénovations

115 **Conclusion**

123 **Bibliographie**

125 **Webographie**

127 **Lexique**

129 **Annexes**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je suis
je suis ce qu'ils ont laissé
Je suis tout ce qu'il reste de ce qu'ils ont volé
Un village caché dans les cimes
Ma peau est de cuir, c'est pourquoi elle résiste à tous les climats
Je suis une usine de fumée
Main d'oeuvre paysanne pour ta consommation
Vague de froid au milieu de l'été
«L'amour aux temps du choléra», mon frère
Je suis le soleil qui se lève et le jour qui se termine avec les meilleurs couchers de soleil
Je suis le développement en chair et en os
Un discours politique sans salive
Les visages les plus beaux que j'ai connu
Je suis la photographie d'un disparu
Le sang dans tes veines
Je suis un lopin de terre qui en vaut la peine
Un panier de haricots,
je suis Maradona contre l'Angleterre marquant deux buts
Je suis ce qui soutient mon drapeau
L'épine dorsale de la planète, c'est la cordillère
Je suis ce que m'ont appris mes parents
Celui qui n'aime pas sa patrie, n'aime pas sa mère
Je suis l'Amérique Latine,
un peuple sans pieds mais qui avance

Tu ne peux pas acheter le vent
Tu ne peux pas acheter le soleil
Tu ne peux pas acheter la pluie
Tu ne peux pas acheter la chaleur
Tu ne peux pas acheter les nuages
Tu ne peux pas acheter les couleurs
Tu ne peux pas acheter ma joie
Tu ne peux pas acheter mes douleurs
[...]

Latinoamérica, Calle 13

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Soy
Soy lo que dejaron
Soy toda la sobra de lo que se robaron
Un pueblo escondido en la cima
Mi piel es de cuero por eso aguanta cualquier clima
Soy una fábrica de humo
Mano de obra campesina para tu consumo
Frente de frío en el medio del verano
El amor en los tiempos del cólera, mi hermano
El sol que nace y el día que muere con los mejores atardeceres
Soy el desarrollo en carne viva
Un discurso político sin saliva
Las caras más bonitas que he conocido
Soy la fotografía de un desaparecido
La sangre dentro de tus venas
Soy un pedazo de tierra que vale la pena
Una canasta con frijoles
Soy Maradona contra Inglaterra anotándote dos goles
Soy lo que sostiene mi bandera
La espina dorsal del planeta es mi cordillera
Soy lo que me enseñó mi padre
El que no quiere a su patria no quiere a su madre
Soy América Latina
Un pueblo sin piernas, pero que camina

Tú no puedes comprar al viento
Tú no puedes comprar al sol
Tú no puedes comprar la lluvia
Tú no puedes comprar el calor
Tú no puedes comprar las nubes
Tú no puedes comprar los colores
Tú no puedes comprar mi alegría
Tú no puedes comprar mis dolores
[...]

Latinoamérica, Calle 13

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« J'écris cette première lettre chez moi, dans mon salon. J'entends par la fenêtre entrouverte le bruit des voitures et les cris des enfants en pleine récréation de l'école d'en dessous. On finit par s'y habituer. La gêne des premières semaines toulousaines se transforme vite en habitude, et le bruit devient un arrière-plan commun. La ville devient commune. Tout ce qui la compose m'est maintenant familier : ces rues, ces bruits, ces codes. Je les ai appris durant ces trois dernières années.

Pourtant à l'origine, la ville était pour moi quelque chose de lointain, faite de couleurs et de sons que je ne connaissais pas. Plus encore, elle représentait pour moi une certaine ambiguïté : une attirance certaine pour tout ce qu'elle pouvait – et peut encore – proposer comme services et une peur, une appréhension du vivre ensemble et de toutes les contraintes que cela impliquait.

Car je proviens d'un tout petit village du fond de la campagne du Gers. Ou plus exactement d'une ferme située près d'un village. Pour moi, ville rime avec école, collège, lycée… De temps en temps avec cinéma ou librairie. Mais rien de plus que cela. Je ne connaissais pas la ville. Notre rencontre s'est faite quand je suis arrivée à Toulouse. Après un début disons conflictuel, j'ai appris à la découvrir et à voir les différentes facettes qui la composent. Certaines m'apparurent au fil de mes ballades, d'autres grâce aux cours suivis durant ces trois années d'étude.

C'est ainsi que j'ai choisi de prendre pour thème de mon mémoire de licence la ville. Je voulais traiter tous les aspects de celle-ci et détaillant point par point les différentes découvertes que j'avais pu faire. Est né ainsi un corpus thématique qu'il me restait à illustrer. »

Ainsi commence mon mémoire de licence que j'eus à écrire au cours de ma troisième année et qui cristallise ce que ces trois premières années d'architecture ont pu m'apprendre de plus important : la ville. De manière bien naïve j'ai tenté de catégoriser la ville en trois grandes parties : la ville construite, la ville des flux et la ville sociale. Une entité qui se décompose en une foule de sous-éléments plus ou moins audibles, mais dont chacun est garant de son équilibre fragile.

> *« Lorsque nous entendons le bruit de la mer, nous entendons en réalité un « assemblage » (Nouveaux essais sur l'entendement humain). Cet «assemblage» est l'ensemble des innombrables petits bruits que font toutes les vagues déferlant sur le sable, chacun de ces petits bruits résultant du bruit de toutes les gouttes d'eau s'entrechoquant dans chaque vague. Voilà pourquoi ce qui semblait simple se révèle compliqué. » (LEIBNIZ, 1703, p.62)*

Un parallèle entre la physique et la ville s'impose alors: tout comme la vague, la ville est une sommation, c'est-à-dire un ensemble sous-composé de plus petits composants. Et pour comprendre toute la complexité de l'ensemble, il faut saisir ces petits éléments. Différentes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

questions se posèrent alors : quel peut-être le plus petit élément compositeur de l'urbain ? Ou sans, être le plus petit, le plus qualitatif et le plus représentatif de l'ensemble ? Qu'est-ce qui dans le ville garde cette complexité de l'emboîtement des échelles tout en en permettant une lecture facilitée ?

Suite à la licence, formatrice mais formalisante,une envie d'ailleurs émergea, et c'est un peu par concours de circonstance que je me dirigeais alors vers la Colombie. Juan-Carlos, avant mon départ, m'avait dit : « Ne te préoccupe pas de ce que tu vas apporter à la Colombie, prépare toi plutôt à tout ce qu'elle va te donner ». Je voulais aller étudier les bidonvilles colombiens, ce qui ne me semblait jamais avoir était fait, et me sentir utile. C'est avec cette optique que je m'engageais sur le chemin de mon mémoire de mobilité, la tête haute et pleine d'idées préconçues.

Cette vision m'avait été donnée par les différents articles, livres et reportages qui m'avait été donnés d'entendre. Un bidonville, officiellement parlant est :

> *« un groupe d'individus vivant sous un même toit dans une aire urbaine et manquant d'au moins l'une des cinq aménités suivantes : 1. un logement durable (une structure permanente qui assure une protection contre les conditions climatiques extrêmes) ;2. un surface de vie suffisante (pas plus de trois personnes par pièce) ;3. un accès à l'eau potable (de l'eau qui puisse être accessible en quantité suffisante, qui soit abordable et sans effort excessif) ;4. un accès aux services sanitaires (toilettes privées ou publiques mais partagées par un nombre raisonnable de personnes) ;5. une sécurité et une stabilité d'occupation (protection contre les expulsions) ». (définition extraite du site UN-Habitat, une branche de l'ONU)*

Ainsi, la définition proposée qui est plus opérationnelle que officielle, se base avant tout sur les caractéristiques physiques (mauvaise qualité des logements, absence d'accès à l'eau et à l'assainissement,) et juridiques (illégalité de l'occupation du sol et de la construction). Une telle définition, dans l'hétérogénéité de ses composantes, pourrait, selon certains auteurs, tendre à sous-estimer les phénomènes.

Apparaît alors une ambiguïté : sans définition claire, sans postulat audible par par tous, comment expliquer les problématiques sous-jacentes à ce « faire la ville », en comprendre les tenants, les aboutissants, la portée, et comment nous positionner nous, en tant qu'architecte premièrement, mais aussi en tant qu'Homme sur ce que la Déclaration du Millénaire a posé comme combat du XXIème siècle ?

A cela s'ajoutent des imprécisions terminologiques : en Colombie, le terme « bidonville » n'existe pas, l'expression employée usuellement étant « *barrio de invasión* » pouvant être traduit par quartier d'invasion. Dans cette dernière appellation est absente la notion de pauvreté que

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

sous-tend le préfixe «bidon», mais aussi l'exclusion du reste de l'urbanité, étant une ville dans la ville. En Colombie, cette manière différente de faire l'urbain est intégrée au tout, en ressort plus dans cette formulation l'usurpation de terrain et les conflits de propriété qu'elle sous-entend. De ce fait, l'invasion fait partie de la ville et à donc un lien fort avec cette-dernière, allant au delà de l'habituelle ignorance mutuelle. Au final, le qualificatif « d'invasion » m'apparaît plus comme une évolution, qu'un état définitif, chose que suggère le mot « bidonville ».

Malgré ces préconisations de vocabulaire, le terme bidonville sera utilisé dans ce mémoire comme abus de langage, plus avec un objectif de confort de lecture, mais tout en gardant à l'esprit que sa définition sera celle du *barrio de invasion*.

Avant de vouloir agir, il fallait alors avant tout comprendre ce qu'était sa définition, non pas en termes officiels et normatifs, mais intrinsèquement, son essence même. Le comprendre dans son entièreté à partir de sous-éléments représentatifs qui en même temps nous renseigneraient non pas sur un état, mais bien sur une évolution. Un objet commun à tous les quartiers d'invasion ou non, afin de comprendre ce qui en fait une particularité.

L'habiter devient le dénominateur commun. Il est ce qui relie toutes nos productions urbaines ou rurales, ce que tous peuvent connaître et appréhender facilement. La maison du quartier d'invasion sera le point d'entrée de la compréhension du tout, telle une homothétie du quartier. Car la maison rend facilement lisible la triplicité de l'espace énoncée par Henry Lefevbre en 1974 dans son livre « la production de l'espace ». Cette ouvrage, fondateur de toute la réflexion qui va suivre, part du constat que l'espace est à la fois perçu, vécu et conçu, c'est-à-dire qu'il recèle à la fois une spatialité, une pratique spatiale empreint de symbolique et pour finir un imaginaire du lieu. Ces trois éléments sont inter-dépendants et ne peuvent être lus et compris sans une compréhension des autres. Se combinent donc deux types de données, certaines d'ordre physique et d'autres métaphysique.

La construction de la maison renseigne donc sur celle du quartier. Mais comment naît un quartier d'invasion ? Quelle triplicité particulière met-il en place pour en faire un bout de ville marginal ? Quelle place occupe-t-il dans l'urbanité d'aujourd'hui ?

Un corpus de maison servira de base à cette étude. Enfin plutôt quatre familles ayant accepté d'ouvrir leur porte, de montrer leur chez-eux et surtout de raconter ce qui constitue leur vie et quotidien pour voir, à travers leur yeux, la définition d'un bidonville par delà tout ce qui est écrit. Car, même si la maison facilite la lecture de l'architecte, elle est avant tout support de vie, et une maison vide a tôt fait de se convertir en ruine.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I - Présentation de Medellín et de la Comuna

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I - Présentation de Medellín et de la Comuna 13

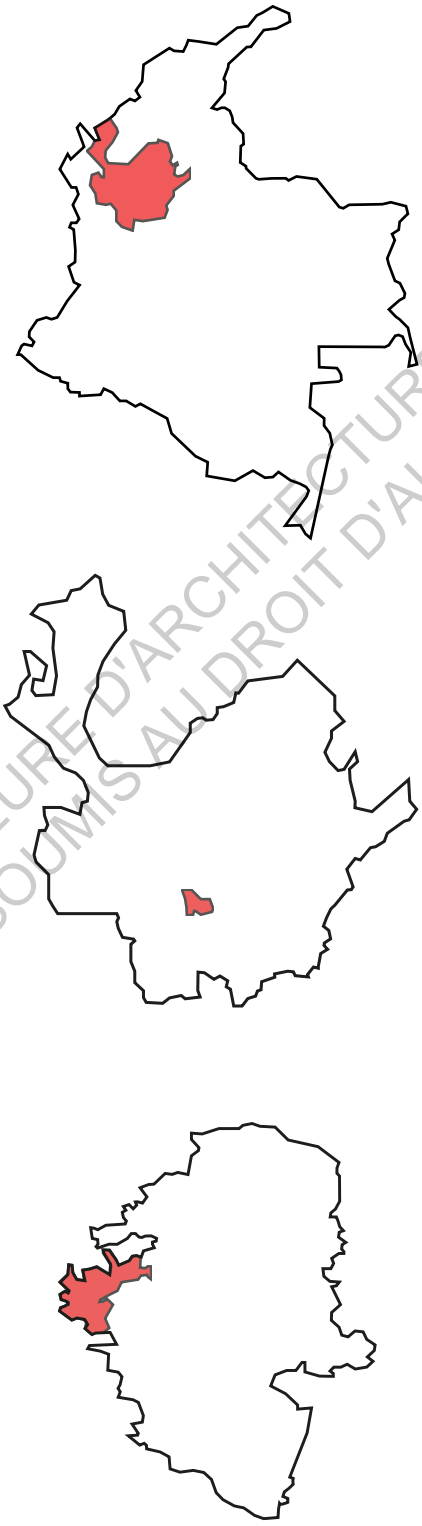


FIG 1- Antioquia dans la Colombie ; Medellín dans Antioquia ; San Javier dans Medellín

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I - Présentation de Medellín et de la Comuna 13

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Pour commencer, une présentation simple et basique : Medellín est la capitale du département d'Antioquía, situé au nord-ouest de Bogotá. Forte d'une population d'environ 2 529 000 habitants, elle est la deuxième ville colombienne la plus peuplée, derrière la capitale .

1 - Situation géographique

Tout d'abord, un rapide point sur le découpage administratif territorial de la Colombie. Le pays se divise en 19 départements eux même fragmentés en une multitude de communes. A chacune de ces dernières est associée une ville. Si celle-ci est assez grande, elle se divise alors en *comunas*, que l'on pourrait rapprocher des districts étasuniens, eux même divisés en *barrios* ou quartiers. Notre sujet d'étude se focalisera sur l'étude d'une *comuna*, la 13 de Medellín.

Située sur la deuxième cordillère colombienne, la ville de Medellín présente une morphologie de cuvette, faisant varier son altitude entre 1300 et 2600m d'altitude. Cette particularité topographique va directement se répercuter sur la forme socio-spatiale de la ville : au centre de la cuvette, c'est-à-dire le point le plus bas va venir se loger l'ancienne ville, la Medellín coloniale et qui aujourd'hui correspond aux quartiers les plus aisés. Plus on va remonter les pentes des montagnes encerclant la ville, plus on va s'éloigner de ce point névralgique, moins les quartiers seront riches et plus nous nous approchons inexorablement des bidonvilles.

Bien qu'il existe certains quartiers aisées se situant sur les hauteurs (comme l'exemple de la Comuna 13 El Poblado), les *barrios de invasion* occupent toutefois les zones classées « à risque » par les autorités, rendant d'autant plus fragile une population déjà précaire. Ces risquent peuvent être de différents ordres, comme sanitaires avec la Comuna 8 Villa Hermosa et son quartier Moravía construit entièrement sur l'ancienne décharge à ciel ouvert de la ville, mais avant tout géologiques à cause des fortes pentes pouvant entraîner de nombreux glissements de terrain.

Du fait de la forte pression immobilière présente sur cette ville en plein essor, le bidonville et l'imagerie populaire qu'il véhicule se retrouvent toujours repoussés vers la périphérie et la marginalité qu'il suppose. Medellín en extension, cherche de nouveaux territoires à s'approprier, à conquérir, à envahir. Mais là où le centre cherche à griffer le ciel, les quartiers grignotent ce qui est à leur hauteur, quitte à monter sur la montagne et à dépasser les gratte-ciels .

I - Présentation de Medellín et de la Comuna 13

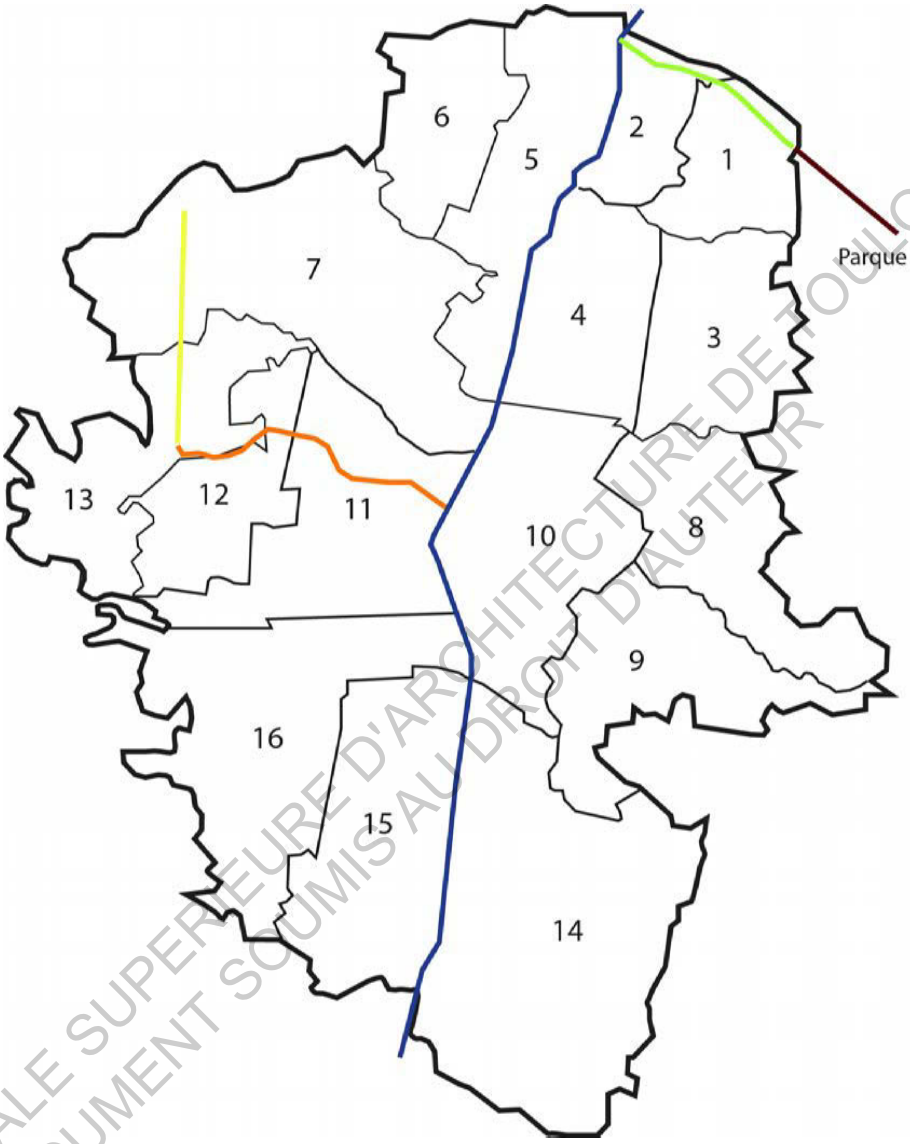


FIG 2 - Division administrative de Medellín:

1-Popular
2-Santa Cruz
3- Manrique
4- Aranjuez
5- Castiila
6- 12 e Octubre
7- Robledo
8- Villa Hermosa
9- Buenos Aires
10- La Candelaria
11- Laureles Estadios
12- La America
13- San Javier
14- El Polado
15- Guayabal
16- Belen

Les premières lignes à avoir été ouvertes sont les lignes de métro A et B à la fin des année 90. S'en est suivie l'ouverture des trois lignes de *metrocable,* ainsi que celles des tramways. Tout cela étant complété par les différentes lignes de bus de ville. On peut clairement observer la volonté politique de tendre les bras aux périphéries en mettant à leur disposition des transports économiques et rapides (le ticket valant 1000 pesos, soit 0.30 euros pour les détenteurs de la carte du réseau)

- Ligne métro A, suit le dessin du fleuve (La Estralla - Niquia)
- Ligne de Métro B (San Antonio - Sans Javier)
- Ligne de *metrocable* J (San Javier - La Aurora)
- Ligne de *metrocable K* (Acevedo - Santo Domingo)
- Ligne de *metrocable K* (Santo Domingo - Arvi)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2 - Medellín, une histoire de bidonvilles

Medellín est une ville coloniale fondée au XVIIème siècle. Loin de posséder le pouvoir politique qu'aujourd'hui elle exerce (la capitale de la région de l'époque étant Santa Fe de Antioquía), la ville se contente d'être, et ce durant plus d'un siècle, une ville minière de seconde importance, tournée exclusivement vers l'exploitation de ses ressources d'or. La ville se construit à partir de l'édification de la maison de tout un chacun, elle est réellement la sommation de tous ces sous-éléments, et l'invasion n'est alors que l'appropriation d'un territoire considéré comme encore vierge.

Toutefois au XIXème siècle commence l'industrialisation de la cité, lui amenant ainsi un poids économique plus grand et par la même occasion une entrée sur la scène politique nationale, acquérant le titre de capitale de province. C'est durant cette période qu'apparaît la première grande extension de Medellín, allant jusqu'à absorber les villages alentours, comme celui du Poblado. La ville est alors un cœur urbain fort balancé par d'autres centres plus petits, moins puissants économiquement mais présentant une forme d'indépendance. Ainsi, les faiblesses de la ville se retrouvent à la frontière d'influence de ces différentes centralités, créant ainsi les premières zones d'invasions.

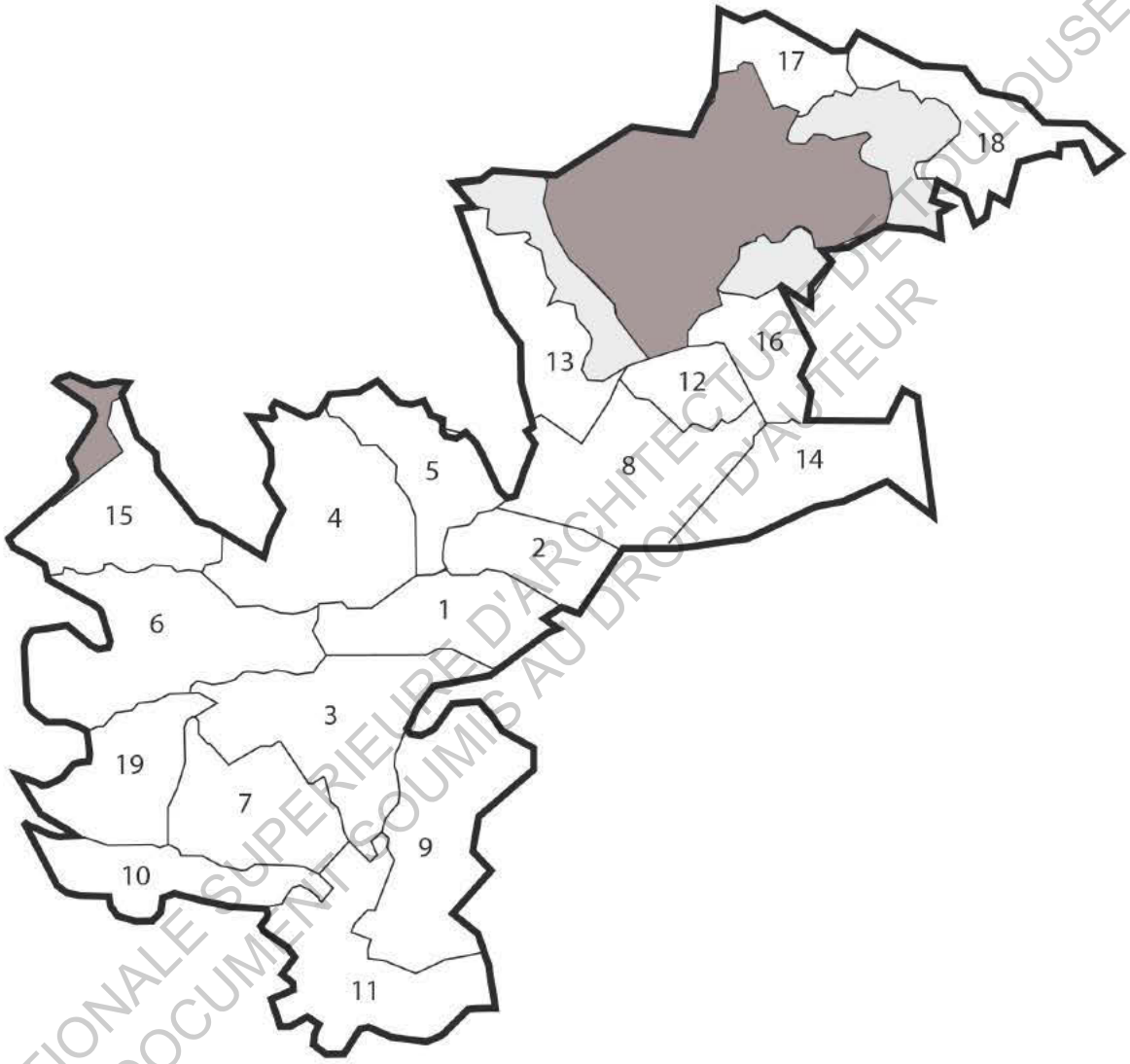
De 1940 à 1970 a lieu dans l'ensemble du pays un grand exode rural dû majoritairement à la violence naissante dans les campagnes (apparition des guérillas) mais aussi à une industrialisation toujours plus forte de la ville (surtout dans le textile) (CAMACHO, 1970). C'est dans ce contexte qu'on observe l'apparition massive des barrios de invasion dont celui de San Javier. La population de la ville passe alors de 168 266 habitants à 1 077 252 (chiffres extraits de DANE[1]). Cette augmentation fulgurante de la population urbaine explique la faible réaction des autorités locales ne pouvant assumer la construction d'autant de logements sur si peu de temps (pour rappel en comparaison, la ville de Toulouse construit environ 2200 appartements HLM par an). Ainsi l'invasion continue à être le mode de production principal de la ville, mais apparaît dès lors comme un signe de pauvreté, en opposition à la production sociale des architectes aussi bien en Colombie que dans le monde entier (une pensée sociale s'étant éveillé dès le XIXème siècle avec le familistère de Guise mais se développant réellement à partir de la fin de la Seconde Guerre Mondiale), les sachant construire, offrant un logement aux plus pauvres avec des matériaux innovants et contemporains, là où le bidonville se contente de réemploi et de techniques empiriques, d'un vernaculaire mal vu.

Les grands bidonvilles de la ville naissent donc de la nécessité de fuir la violence des campagnes. Ils sont aussi la porte d'entrée de cette-dernière dans celle-ci. Ainsi, dans les années 70 s'immiscèrent dans les quartiers les plus pauvres de la villes les cartels, qui instaurèrent

[1] DANE, *Departamento Administrativo Nacional de Estadística*, Département Administratif National de Statistiques colombien

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I - Présentation de Medellín et de la Comuna 13



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 3 - Plan de la Comuna 13

1- San Javier 1
2- San Javier 2
3- 20 de Julio
4- Antonio Nariño
5- El Socorro
6- El Salado
7- Las Independencias
8- La Pradera
9- Belencito
10- El Corazon
11- Betania
12- Matropolitano
13- Juan XXIII
14- Los Alcazares
15- Eduardo Santos
16- Santa Rosa de Lima
17- Blanquizal
18- El Pesebre
19- Nuevos Conquistadores

Sol sans définition, inconstructible à cause de la pente trop forte
Zone d'expansion

une forme d'autorité dans ces lieux oubliés par le pouvoir officiel. Les groupes armés offraient protection mais aussi argent et «nettoyage social» (qui consistait et consiste encore à vider les quartiers de toutes formes de déviance sociale comme peuvent l'être la prostitution ou l'addiction par le meurtre de ses adeptes). Les quartiers se referment alors sur eux-même, créant une sorte de communauté choisie et subie, et plus que tout qui rentre en conflit avec le reste de la ville, provenant de l'incompréhension mutuelle des deux parties vis-à-vis des nécessités et peurs de l'autre. C'est durant ces années-là que périclite réellement l'image de la ville invasive et que se forme la réputation des bidonvilles que l'on connaît encore de nos jours.

En parallèle, la ville commence et poursuit sa modernisation avec notamment la construction du premier métro du pays, décomposé en 2 voies, une Nord-Sud et une Est-Ouest. Cette dernière ligne relie San Antonio, la station en plein centre de Medellín, à San Javier, quartier d'invasion fêtant ses 50 ans et marque le premier pas vers l'acceptation de cette autre ville (Fig 2, p.18).

Cependant, en 2002, l'influence des groupes armés des cartels commence réellement à créer un contre-pouvoir vis-à-vis du gouvernement en place, élu notamment grâce à la volonté populaire d'éliminer les cartels et tout ce qui s'en approche. Ainsi, pour mettre un terme définitif aux pouvoirs des guérillas à l'intérieur même de la ville, le président en place Uribe décide de l'opération Orion, mission armée dépêchée à l'intérieur de la Comuna 13, pour éliminer toute forme de guérilleros. Cette attaque applaudie par la population locale et soutenue par des puissances internationales telles les États-Unis (qui pour l'occasion prêtèrent deux hélicoptères de combat) créée un réel traumatisme pour la population du quartier. L'ultime fracture amenant à la réconciliation finale.

Après ce qui s'apparente au nettoyage de la ville s'engage une reconstruction urbaine globale par le biais de l'EDU (Empresa de Desarrollo Urbano), basée avant tout sur la mobilité intra-urbaine, avec une densification du réseau de transports publics par la création de plusieurs lignes de metrocables, véritables téléphériques urbains, et de tramways. Ces nouvelles constructions amenant aussi à la construction de nombreuses nouvelles infrastructures lourdes (stations mais aussi bibliothèques, complexes sportifs, collèges etc), l'espace public périphérique subit un remodelage afin d'accueillir au mieux ces nouveaux usages et par la même occasion d'offrir aux habitants une amélioration de leur quartier de vie. Les actions ne se concentrent pas seulement dans le centre, mais se propagent de manière diffuse sur l'ensemble du maillage urbain, nouant de nouveaux liens entre des parties de la ville qui jusque là se tournaient le dos malgré leur proximité (un des meilleurs exemples étant le quartier de Las Independencías dans la Comuna 13, qui par la construction d'un viaduc reliant les trois montagnes le constituant, retrouve son unité en venant briser les frontières invisibles).

Au vue de ces efforts, la ville obtient en 2016 « Lee Kuan Yew World City Prize », soit le « prix Nobel des villes », pour son renouvellement territorial et succède donc à Sydney (Australie). Ce prix s'accompagne d'une récompense de 300 millions de dollars qui devraient l'aider à financer ses futurs projets.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 4 - Coupe schématique de la Comuna San Javier: au niveau bas, les immeubles les plus anciens présentant une typologie en îlot, ceux qui s'installèrent durant la première vague d'invasion des années 50; en haut, les *ranchos*, cabanes fragiles servant de refuges aux nouveaux migrants; au centre, les quartiers intermédiaires en construction.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3 - Présentation du lieu d'étude : La Comuna 13 San Javier

Comme vu précédemment, la Comuna 13 est un héritage du grand exode rural des années 30. L'invasion commença alors à la limite de la ville de l'époque, aujourd'hui la séparation administrative entre de la Comuna 12 et la 13 et depuis 70 ans va crescendo dans sa croissance démographique. Aujourd'hui, la Comuna 13 regroupe pas moins de 140 000 habitants répartis sur 19 quartiers.

Si la partie la plus ancienne de la Comuna prend place sur un terrain plutôt plat, très vite les nouveaux arrivants doivent s'installer dans des zones à risques du fait de leur forte pente. Plus la *comuna* se développe, plus elle cherche les hauteurs. Ainsi , plus on monte en altitude, plus les quartiers d'invasions sont récents : on peut alors observer toutes les étapes de la vie d'un bidonville au travers d'une simple coupe de la *comuna*. Ainsi on va détailler au cours de ce mémoire quatre maisons d'invasion, chacune à un stade différent d'avancement dans la construction de la plus récente, prenant la forme d'une cabane à la plus ancienne, se transformant de ce fait en maison. Et plus que tout, nous nous intéresserons aux connexions qui existent entre les maisons et leur environnement, leur communauté. Le réseaux qui se créent.

Car tout est une affaire de réseau. La recherche dans la Comuna 13 s'apparente avant tout à une succession de rencontres, basées malgré tout sur la chance. Dans la *comuna* tous se connaissent et c'est aux détours de simples discussions avec un habitant, un guide ou un policier que ce monde si fermé commence à se révéler et s'ouvrir à nous.

La première maison à laquelle nous nous intéresserons sera celle de Doña Carmen, la plus récente et la plus difficile d'accès. Doña Carmen est une figure importante de la *comuna* et en particulier du quartier du Soccoro, luttant depuis plus de 20 ans pour faire reconnaître les droits de ses habitants à faire partie de la ville et à bénéficier des mêmes services que tout autre habitant de Medellín, appelés *Paisa*. Notre rencontre fut l'aboutissement d'une succession de plein d'autres, celle avec Maria-Luz une historienne des archives municipales de la ville, celle de Arturo et son association des Canchimalo, qui m'ont fait œuvrer avec eux pour la propagation de la culture dans les *comunas* et de la culture des Comunas dans toute la ville. Doña Carmen est la cristallisation de cette dynamique, non pas nouvelle, des quartiers d'invasion mais qui tend à se faire entendre de plus en plus, aussi bien au niveau métropolitain que national, voire international.

La seconde maison sera celle de Jaime, jeune guide d'une vingtaine d'années faisant visiter son quartier aux nombreux touristes curieux désireux d'entrevoir le monde des bidonvilles, réel fantasme romantique d'une nouvelle génération. Car le bidonville par le biais de la nouvelle fiction qu'on lui porte à travers des nombreuses séries télévisés devient le nouvel Eldorado d'une génération en mal d'aventures. Jaime nous propose une autre lecture, où

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I - Présentation de Medellín et de la Comuna 13

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 5 - Photographies de tous les acteurs de ce mémoire (de haut en bas et de droite à gauche)
Laura, Angela, Jaime, Karin, Yeni, Vanessa, Johana

la fiction n'est non pas dans un passé dont les traces sont encore visibles aujourd'hui, mais dans un futur qui a déjà commencé. Jaime nous offre sa vision des bidonvilles, oscillant entre souvenirs flous d'une violence passée et espoirs grandissant d'un meilleur futur.

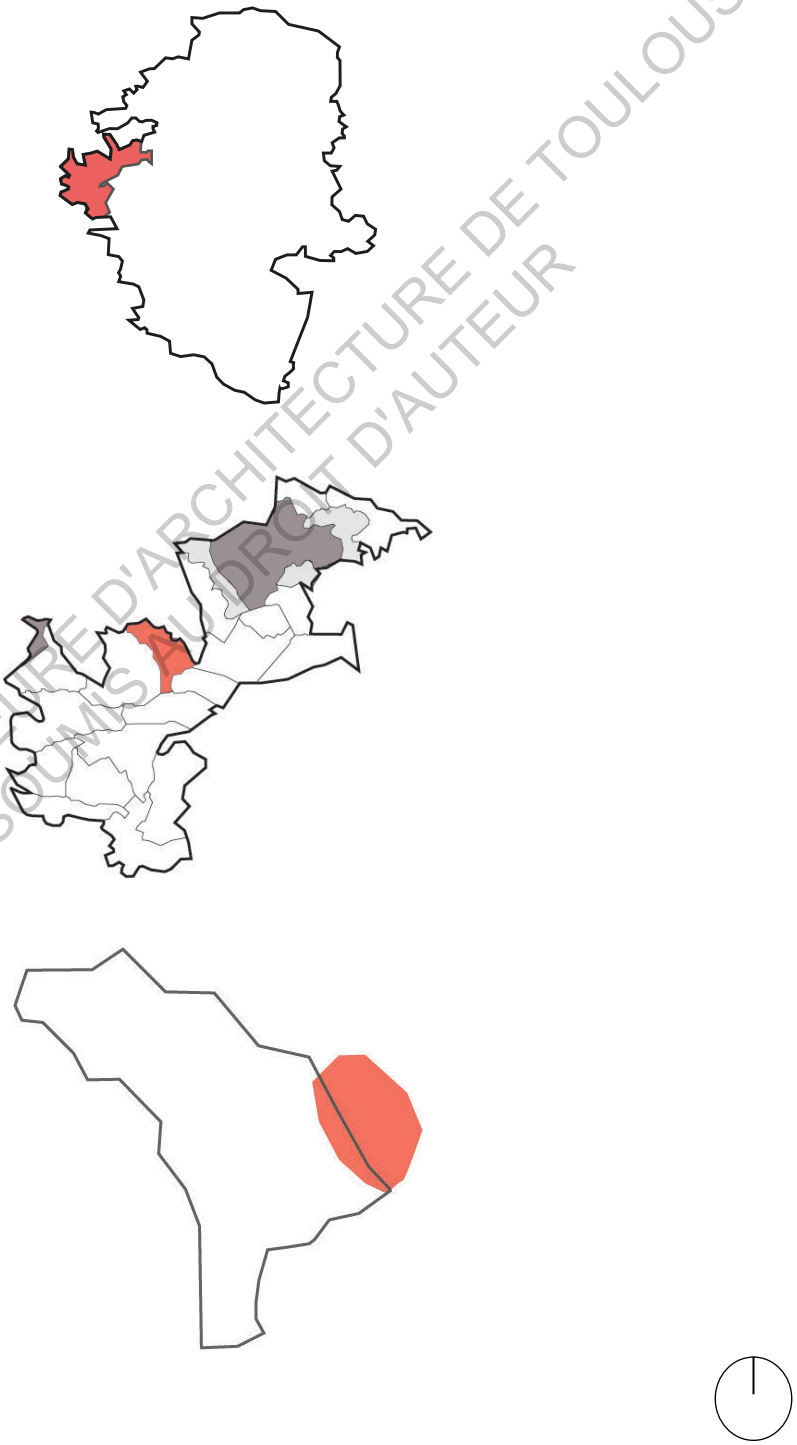
Yeni quant à elle nous propose une lecture un peu plus sombre et adulte que nul ne veut réellement voir ou écrire : vivre dans ces quartiers, c'est une lutte incessante pour avoir le droit d'exister, aussi bien à l'intérieur du bidonville qu'à l'extérieur. Une vision bilatérale qu'elle a acquise par la pratique des quartiers de par son emploi de médiatrice sociale des rénovations urbaines mais aussi en tant qu'habitante, qui m'a fait découvrir ce que signifiait vivre dans la *comuna* entourée d'une famille, et de ce fait d'une vision beaucoup plus terre-à-terre de la vie dans un quartier d'invasion, cela passant par le côté mercantile mais aussi sécuritaire. Laura, sa nièce travaillant avec Jaime, nous fait aussi part de son enfance et des raisons qui poussent à quitter ce que l'on a toujours connu mais aussi celles qui poussent à rester.

Pour finir, nous rencontrerons Felipe, un franco-colombien retourné dans son pays de naissance. Partir et revenir, c'est connaître un avant et un après. Felipe, en plus de m'accueillir chez lui pendant près de deux semaines, m'a expliqué qu'un bidonville mourait, tout simplement. Il s'inscrit dans un cycle de vie allant de sa naissance sous forme de cabane jusqu'à sa mort qui se matérialise par l'aboutissement de la construction de ces constituants, les maisons. Car ce que certains appellent bidonville n'est que le long chantier d'un morceau de ville qui se développe à son rythme, loin de la temporalité frénétique dans laquelle s'engage la société contemporaine.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La maison de Doña Carmen



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 6 - La Comuna 13 dans Medellín; Le Socorro dans la Comuna 13; La Gabriela Luz del Mundo dans le Socorro
La *Gabriela Luz del mundo* est à cheval entre le quartier du Socorro et la commune de San Cristobal, ce qui a pour conséquence un rejet de la part des deux villes, chacun la considérant comme propriété de l'autre. Aucun travaux n'est alors subventionné par aucune des communes.

1 - Genèse de l'invasion

Doña Carmen ainsi que sa maison sont les témoins privilégiés de la construction de la Comuna 13 et en particulier du secteur de *La Gabriela Luz del mundo*, situé dans le quartier du *Socorro*. Pour elle, une des composantes majeures qui constitue le barrio de invasion est le temps. Un temps nécessaire pour occuper, construire, pour s'installer. Un temps de vie qui peut aussi apparaître comme une course contre la montre. Combien de jours, de semaines, de mois, d'années avec un peu de chance avant que les autorités ou pire, des milices privées ne viennent vous déloger de votre habiter ?

C'est ainsi que, petit à petit, les montagnes qui encerclent la ville se retrouvent grignotées par une série de petites habitations, de petites cabanes, s'installant là où il a encore de la place. La nouvelle ville croît, sans planification, de manière exponentielle à l'aide des résidus de l'ancienne.

Le temps est aussi une composante de la maison d'invasion : elle se construit avec lui. Elle évolue lentement au fil des années, s'éloignant petit à petit du provisoire pour tenter de tendre vers du définitif. C'est ainsi que Doña Carmen a construit sa maison.

> *« Quand je suis arrivée ici, à la Gabriela, après avoir quitté le quartier de Las Independencias à cause de la violence, la première chose que j'ai faite a été de terrasser un petit coin de montagne et de poser un rancho. Comme ça, cet espace devenait le mien ». (Doña Carmen, 2018)*

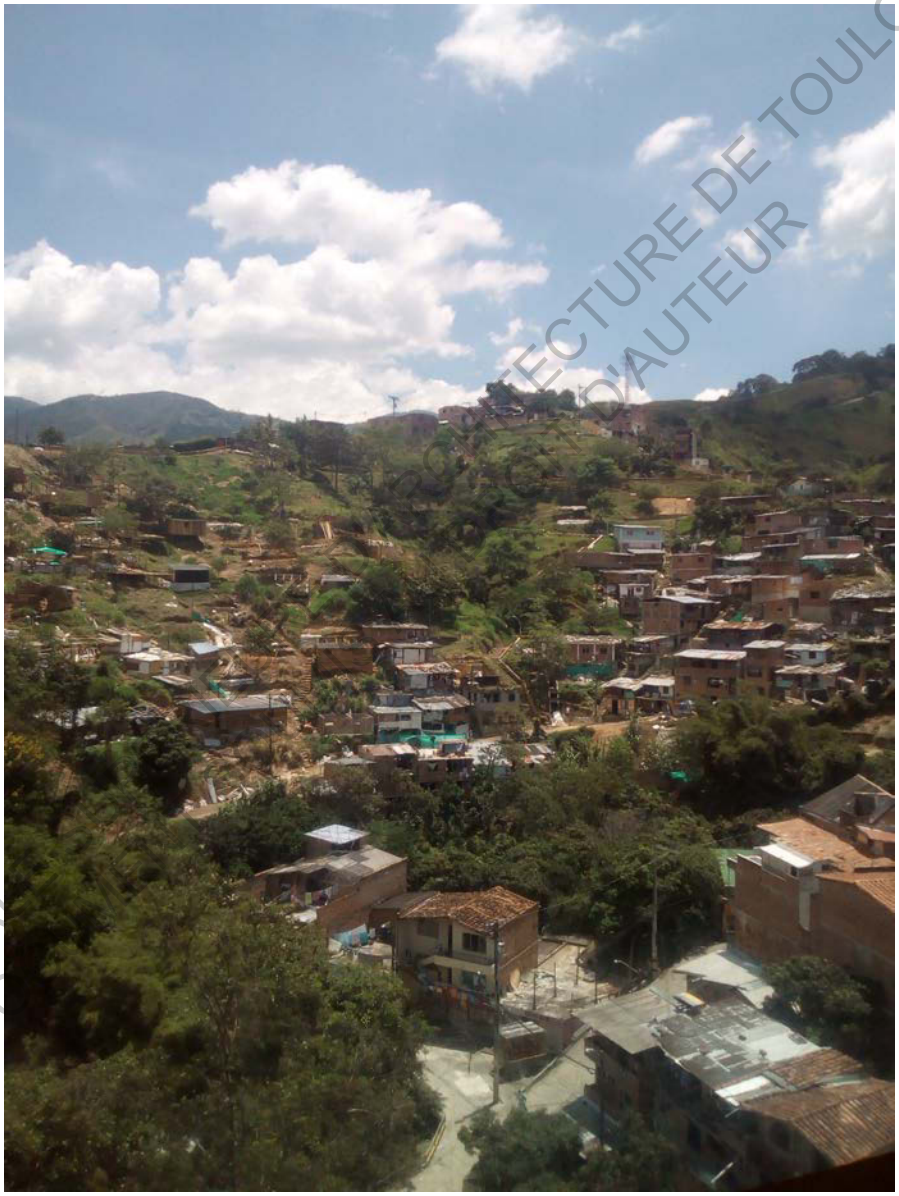
Ainsi naissent les barrios de invasion : de ce qui s'appelle un *rancho*. Sa définition officielle est «un logement modeste construit avec des matériaux de rebut ou de mauvaise qualité, dépourvu des conditions minimales d'habitabilité et caractéristiques des banlieues sous-développées. » (RAE[2], 2018).

En effet, un *rancho* est avant tout une structure en bois de récupération de type pilotis et supports de couverture. Pour contreventement, un mur est généralement rempli à l'aide de planche ou tout autre matériau pouvant être cloué facilement. L'étanchéité à l'eau est alors

[2] RAE, *Real Academia Española*, Académie royale d'Espagne

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La maison de Doña Carmen



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DROIT D'AUTEUR

FIG 7 - Photographie d'une installation de *rancho* sous le metrocable J. Arrivés il y a peu, les habitants de ces abris de fortunes ont construit avec les déchets trouvés aux alentours. Sans aucun confort, ils tentent de s'adapter à leur nouvelle vie, loin de leur ancienne vie. A gauche, des ranchos venant juste d'être installés, à droite, des cabanes de quelques années

© Anaïs Pellefigue, août 2017

assurée par la couverture du tout à l'aide d'une bâche en plastique, souvent le premier achat réalisé par les nouveaux arrivants. Sinon, il sera lui aussi fait en bois, mais la toiture, alors beaucoup trop lourde, mettrait en péril la pérennité déjà fragile de l'édifice. *« Le plus important, c'est d'être hors-eau »* (Doña Carmen, 2018).

Cette apparente fragilité est aussi un moyen de se défendre : les territoires sont des propriétés privés, des zones protégées, et les faibles constructions laissent entrevoir une possibilité de destruction, de retour en arrière. Il donne aussi l'apparence d'une certaine pauvreté, moteur d'une forme de pitié.

> *« La police a été appelée pour nous sortir d'ici. Alors, durant la nuit, nous sommes venus pour construire quatre petites maisonnettes en bois. C'était un dimanche. Le lundi apparut l'inspectrice ici. Je lui ai dit : « Ma fille, nous n'avons qu'un toit pour aller de l'avant ». Et c'est comme ça qu'a commencé le processus d'invasion.» (Doña Carmen, 2018)*

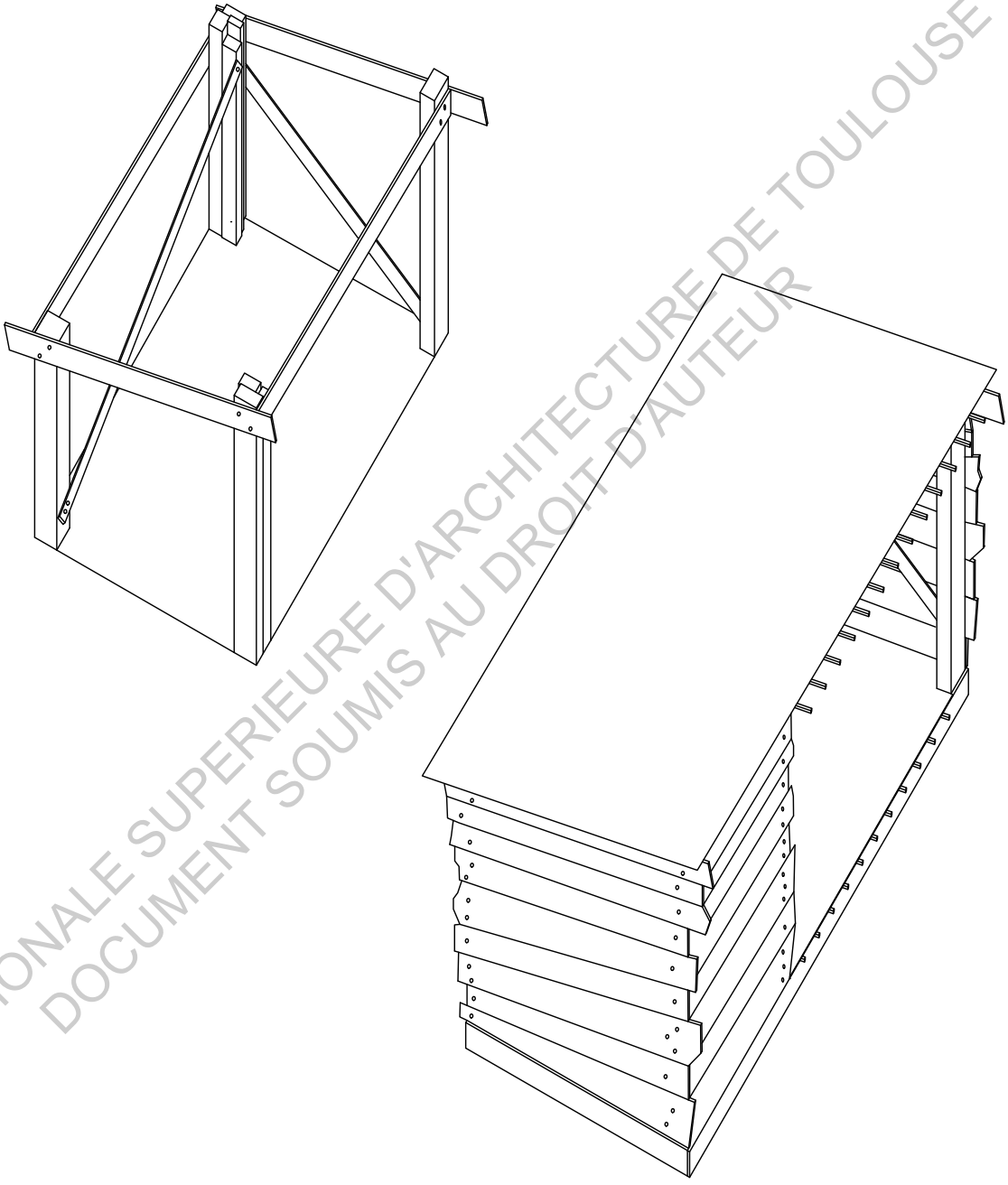
La nouvelle habitation est alors constituée d'une seule pièce d'environ 15m², abritant toutes les fonctions de la maison : près de l'entrée, à l'extérieur, le foyer qui se transformera vite en réchaud, servant à cuisiner, à l'intérieur, un rapide couchage fait de sacs empilés accueillant la Doña son mari ainsi que sa première fille en bas-âge, quelques affaires personnelles dans un coin et le stock de nourriture.

Doña Carmen n'est pas arrivée seule à la Gabriela. C'est avec 38 autres migrants qu'elle commença à construire ce nouveau quartier, tel un petit village. En effet, la construction de l'invasion, c'est aussi la construction d'une urbanité. La première étape était d'organiser le quartier en fonction de l'écoulement des eaux. En effet, cette zone est constituées de pentes abruptes (entre 45 et 60% de pente en général (MELO LOPEZ, 2008). Ainsi, l'invasion engageant la déforestation de la montagne, la minimisation des risques de glissements de terrain est au cœur de la préoccupation urbaine. Une fois les plans d'évacuation tirés, l'accès à l'eau potable devient une priorité. Le choix de l'implantation n'a pas été faite au hasard : un peu plus en amont passe un des aqueducs principaux de l'ouest de Medellín tenu par l'EMP Agua3. Une dérivation est donc mise en place pour assurer un point d'eau à l'ensemble de la petite communauté, qui plus tard évoluera en une arrivée par maison avant de devenir un réel réseau complet, construit entièrement par et pour les habitants.

Cette pensée constructive et urbaine est une des grandes forces des bidonvilles de la Comuna 13. Les autorités, plus tard, lors de la prise de conscience de l'invasion et de leur intervention pour améliorer ou du moins tenter d'améliorer la situation, se retrouvent confronté à des schémas organisationnels connus, structurés, semblables –et non pas identiques- à ceux sur lesquels ils interviennent dans le reste de la ville.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La maison de Doña Carmen



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 8- Les différentes étapes de la construction d'une maison d'invasion en axonométrie

Etape 1 : le *rancho,* ici représentée la structure en bois sur laquelle viendra se poser une bâche en plastique pour mettre les occupants hors-eau. La bâche sera maintenue au sol par des morceaux de gravats ou des pierres.

Etape 2 : Enveloppe en bois et agrandissement, le *rancho* vient consolider sa structure et se pare de mur en bois. Un plancher fait son apparition.

Cette connaissance est d'ailleurs plus une expertise acquise de manière empirique : en effet, Medellín, et toutes les autres villes colombiennes, connaissent deux types de migrations. La première, l'exode rural est celle qui amène sans cesse de nouveaux habitants cherchant à fuir soit la misère, soit la violence, soit les désastres naturels. Or, de nos jours lorsqu'ils arrivent en ville, ils cherchent souvent à s'installer dans les zones les plus proches du centre (là où se trouve le travail) et encore vacantes : en cause, la Comuna 8 ou la 5, situées toutes deux à l'est de Medellín. Celles-ci présentent les quartiers les plus à risques, au niveau sanitaire et structurel, la Comuna 5 étant le quartier le plus pentu de Medellín (des pentes jusqu'à 70% (MELO LOPEZ, 2008) et la 8 étant une ancienne décharge à ciel ouvert.

Doña Carmen explique :

> *« Mes parents sont arrivés dans les années 50 et se sont installés dans le quartier Las Independencías et grâce à Dieu, ont pu y vivre toute leur vie. Moi j'ai dû changer de maison il y a 17 ans et on oublie souvent cette part de migrants qui se déplacent au sein même de la ville. Les premiers habitants de la Gabriela ont été des déplacés de San Carlos, de Granada et de San Luis.»*

Ainsi, ce sont ces migrants intra-urbains qui par le nombre de logements construits ont su tirer profit de leur expérience afin de poser des bases saines pour un futur moins indéterminé.

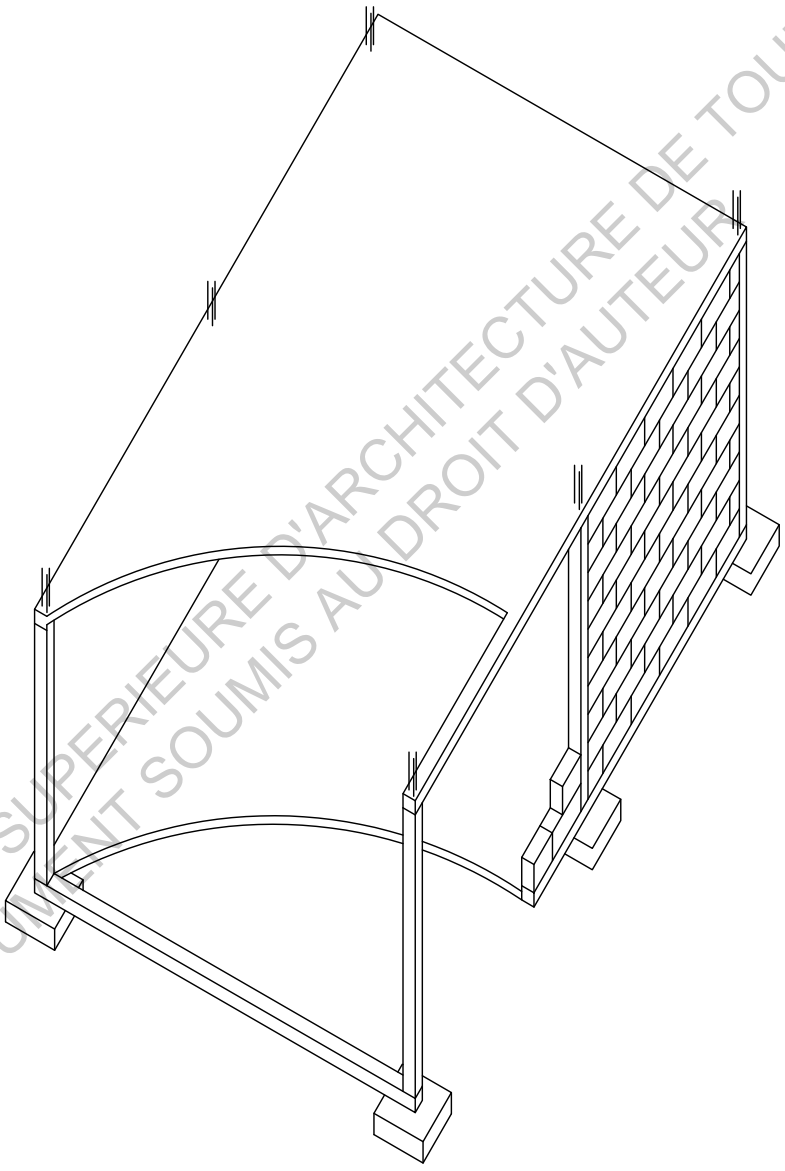
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2 - Ancrage et territoire

Ainsi, nous explique la Señora naissent les *barrios de invasion*. La planification est déjà une grande avancée en elle-même : car une invasion ne cesse jamais de croître et sans réflexion préalable, le quartier aurait tôt fait de se transformer en égout à ciel ouvert géant.

Maintenant, vient le temps de la construction. Une construction s'étalant sur près de 20 ans et qui permet d'observer année après année, la construction des refuges devenant cabanes et enfin maisons. Le *rancho* va se défaire de sa bâche pour la remplacer petit à petit par des éléments en dur, d'abord du bois ou des tôles. Les constructions se pérennisent petit à petit via la construction de mur en planche, plus ou moins bien jointées en fonction de la quantité du bois acquis, des murs qui reposeront sur une structure en pilotis héritée du rancho, mais consolidée et permettant d'accueillir cette fois un complexe de plancher. Pour les plus riches, une grille viendra faire office de porte, officialisant aux yeux de la communauté l'habitation, comme il fut le cas pour la maison de Doña Carmen.

II - La maison de Doña Carmen



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 9 - Les différentes étapes de la construction d'une maison d'invasion
Etape 3 : Pérennisation de la structure et remplissage en brique. La structure devient de béton, les murs se remplissent de briques. La maison est ancrée sur ses appuis, sur son terrain et dans le territoire.

En parallèle va venir s'agrandir la maison : au bloc central du rancho va venir s'ajouter un petit module, soit en structure bois-bâche soit directement en bois pour les plus aisés Cette première différenciation des espaces va venir créer une séparation entre pièces humides (cuisine / salle de bain) et pièces sèches (salon / chambre), permettant de créer une certaine intimité au sein de la famille dans la maison.

Le changement de toiture, ou plutôt sa création, va permettre par la même occasion de rajouter un système de récolte des eaux pluviales par le biais de gouttières elles-aussi récupérées et qui, couplées à une cuve près de la nouvelle pièce humide créée, assura une meilleure autonomie à la famille, qui pour l'instant doit aller chercher à l'aide de bidon de l'eau potable à la fontaine commune. Celle-ci étant illégale, le risque de coupure d'eau et/ou de démantèlement du système de dérivation n'est pas à exclure.

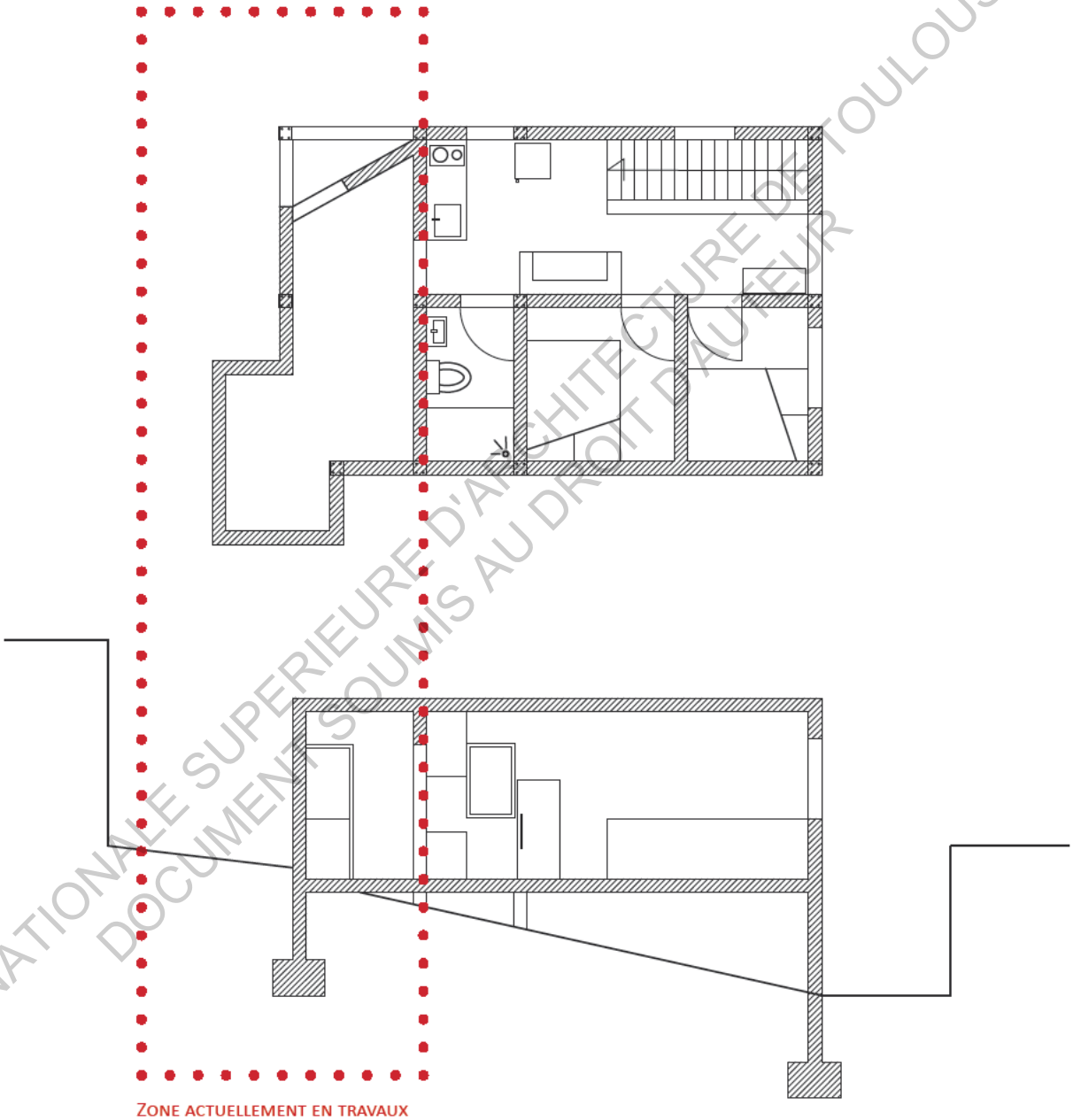
Il faut tout de même prendre conscience que ce processus, résumé ici en simplement quelques lignes, a pour temporalité des années. Yeni, une assistante sociale travaillant pour le compte de la mairie dans la Comuna 13 explique :

> *« En Colombie, quand on travaille dans une entreprise ou pour le service public, on reçoit tous les mois une paie. Mais en plus on reçoit une prime de milieu d'année et une de fin d'année et cette prime équivaut à la moitié d'un salaire que je reçois en un mois. C'est comme un treizième mois, mais qu'il partage en deux. Il y a aussi la liquidation, qui est une prime que tu reçois quand tu changes de travail et donc d'entreprise (NdT : la politique de l'emploi en Colombie n'étant pas aussi encadrée, plus flexible –ou moins encadrée selon les points de vue- qu'en France, les Colombiens se retrouvent à changer d'entreprise environ tous des deux ans, en fonction des besoins salariaux de celles-ci). Les gens qui construisirent leur maison dans la Comuna 13 profitèrent de ces primes et liquidations pour construire leur maison. Ou plutôt, pour acheter le matériel nécessaire pour construire la maison au cours de l'année ».*

Il est intéressant de noter qu'en Europe, il est plutôt coutume d'acheter un terrain et d'y faire construire sa maison (ou d'acheter directement son pavillon), grâce aux emprunts bancaires négociés et étalés sur une moyenne de 18 ans environ (INSEE, 2017) mais avec les taux actuels variant entre 0.97% et 1.89%, une maison coutant 200000€ reviendrait à 240000€ environ (hors renégociations de contrat, taux variables etc) (CSA/Crédit Logement, 2018). Cette rapidité à l'accession mais aussi à la revente coïncide avec la complexification du parcours résidentiel.

A contrario, le colombien apparaît comme bien plus sédentaire. Il construit sa maison lentement, ce qui lui donne le temps de l'enraciner dans son territoire. De manière concrète, c'est

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 10 - Plan et coupe de la maison de Doña Carmen (1:100)
La maison, toujours en cours de construction, est entièrement en brique et béton. La partie à gauche est toujours en travaux. La structure poteau-poutre organise l'espace, créant deux travées, une pour les espaces communs (cuisine-salon) et une autre pour les pièces privées (chambres-salle de bain).

eux qui construisent les fondations de leur habitat, qui l'ancre dans le terrain, la terre qui les accueille. De manière géopoétique, c'est aussi un ancrage de la pensée dans un sentiment du lieu et c'est par la fabrication de ce prisme architectural qu'est la cabane que s'exprime l'essence de l'être. La cabane permet réellement d'habiter les choses puisqu'elle réduit la distance entre le dedans et le dehors, de par sa conception et construction, mais en-même temps créer une relation entre l'ego et le cosmos (LOUBES, 2010).

Ce n'est que plus tard, quand elle se transformera en maison, quand les matériaux durs feront leur apparition, que l'habitation apparaîtra comme un lieu clos.

> *« C'est quand nous sommes sûr de garder notre terrain, que nous commençons à construire en dur. Cela va faire une dizaine d'année que je suis propriétaire de mon terrain, qui a été gentiment cédé par la Doña Lopez Maya. Et c'est ainsi qu'on a pu commencer à construire en dur ». (Doña Carmen, 2018)*

En premier viennent les colonnes de béton, avec des fondations profondes (pouvant aller jusqu'à 4 m). Puis se coule une dalle, avant de remplir la structure ainsi formée avec des briques de remplissage. Les réseaux se complexifient : création d'une récupération des eaux usées communales avec un enterrement des tuyaux à laquelle se joint la définition d'une zone de « filtration » inconstructible, arrivée de l'électricité (dans un premier temps détournée puis de manière officielle) ou encore comme énoncé plus tôt, mise à disposition de l'eau courante à l'intérieur même des foyers. La maison sort de son caractère jusque-là fragile et va venir affirmer de manière définitive son appartenance au lieu, mais en même temps se prémunir des éléments extérieurs qui pourrait venir l'agresser. Car en passant de la cabane à la maison, ne perdons-nous pas la protection qu'offrait la fragilité ?

La maison permet aussi l'expression d'une architecture de l'espace plus complexe : apparaissent plus de cloisons, de fragmentation de l'espace, une spécialisation des pièces et une expression de la hiérarchie familiale, des genres et sociétale bien plus forte. Ainsi se voient séparer la cuisine du salon, la chambre des enfants de celle des parents, la salle de bain est maintenant une pièce à part entière.

> *« Je vis seule et je fais ma maison comme je le veux. Je suis en train de construire mon salon à côté de la cuisine. Pour l'instant, il est dans le couloir devant les chambres. J'ai préférée construire les chambres avant pour que ma fille et surtout ma petite fille aient un lieu confortable où dormir ». (Doña Carmen, 2018)*

Les cabanes futures maisons ou maisons anciennes cabanes sont toutes différentes au sein de l'invasion, s'adaptant au lieu, à leur propriétaire et leur besoin et moyen, mais ayant tout un besoin d'ancrage révélateur de la création d'une identité personnelle ou bien commune.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La maison de Doña Carmen

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AUX DROIT D'AUTEUR

FIG 11 - Photographie de la maison de Doña Carmen
Sur cette photo, on peut observer Doña Carmen parlant avec deux habitantes du quartier des problèmes d'évacuation des eaux. Même l'école est officiellement le lieu de rencontre et de débat, la maison de leader de la *comuna* reste un terrain d'échange empreint d'une certaine neutralité.
Voir Annexe 1 pour complément

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

3 - Construire l'urbain

« Habiter, c'est être dans le monde » (HEIDDEGER, 1951) Il ne s'agit plus de ne regarder que la coquille, mais ce qui se déroule autour. On habite aussi les ponts, les rues, ces lieux qui ne portent pas de nom.

La construction de la maison induit la construction d'une urbanité. Tout d'abord, comme annoncé précédemment, par l'implantation même du *rancho* au tout début du processus d'invasion. Ces pleins, bien que très poreux, vont définir des vides, qualifiés par des usages et pratiques tels que le passage ou la culture, des attentes d'extensions ou étant tout simplement des résidus.

Avec le *rancho*, l'espace devant la maison devient aussi une partie de l'habiter : on y installe le réchaud, on étend son linge, ou encore on laisse les enfants jouer. Des activités de l'ordre du privé se mettent en scène dans l'espace commun, et d'une certaine manière, par la proximité qu'engendre la situation, tous participent à cette pièce. A la fermeture progressive des habitations sur elle-même et leur possibilité de différenciations des espaces et donc de structurations et organisations des pratiques à l'intérieur d'elle-même, s'ajoute le remplissage progressif de cet espace qui, au début apparaissait comme une extension de la spatialité de l'habiter qui va s'appauvrir ou du moins se restreindre à des usages moins domestiques, et plus commerciaux.

Dans cette quête à l'espace, à son investissement par des migrants toujours plus nombreux à arriver dans le quartier nouvellement construit, les tracés préalables des réseaux vont devenir la base du dessin de l'espace urbain : les réseaux vont dessiner les cheminements, les zones à laisser libres de construction ou encore créer un alignement de façade venant créer un balbutiement de rue.

Dans la frénésie de construction qui suivit vite après la construction des premiers ranchos, la construction de lieux communs de réunion, servant à tous et construits par tous devient aussi un enjeu dans la construction de cette nouvelle urbanité.

> *« A peine nous eument fini de construire les abris que de nouveaux arrivants, eux aussi chassé de leur maison à cause des opérations [Orion] sont arrivés. Ils nous ont demandé où ils pouvaient s'installer. On leur a montré un terrain un peu plus en bas, plus pentu, mais nous les avons aidés à construire leur maison. Ce n'était que les premiers […] Pour décider où les nouveaux devaient s'installer, on se réunissait dans ma maison, mais on est devenu trop nombreux. » (Doña Carmen, 2018)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La maison de Doña Carmen

FIG 12 - Plan masse de la *Gabriella Luz del mundo* avec en rouge la maison de Doña Carmen, en bleu l'institution qu'est l'école et en vert la zone servant de filtration des eaux usées

Le quartier se construit avec une typologie de bande. Cette disposition permet de mieux affronter la pente et d'aménager plus facilement des ruelles. Le dénivelé permet de faire s'écouler facilement les eaux usées en direction du «pré de filtration». Un deuxième pré a été créé pour les nouveaux arrivants s'étant installés près de l'école.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE LA VILLE
DOCUMENT SOLUTIONNEUR

La maison plus qu'une composante physique de cette urbanité, en devient aussi un des moteurs. Elle devient lieu de réunion, lieu de décision, de règlement des conflits entre membres de la communauté. Elle acquiert toutes les caractéristiques que peuvent avoir une mairie ou bien un tribunal, elle devient institutionnelle pour les gens du quartier, là où l'Etat refuse de s'aventurer. Pour marquer cette importance, la maison de Doña Carmen revêt l'unique porte colorée du barrio, une porte en bois peinte en bleue. Car avant tout, l'Homme est créateur de symbole avant de technique (MUMFORD, 1934).

> *« Nous avons décidé de construire une école car nos enfants devaient aller dans les trois écoles du [quartier de] Socorro. Nous avons construit une école en dur, et c'est là que nous nous réunissons désormais pour prendre les décisions importantes, même si ma porte reste toujours ouverte si quelqu'un veut me parler ». (Doña Carmen, 2018)*

L'école devient un substitut à la maison en tant que représentation du pouvoir décisionnel. Cela permet aussi à la Doña de séparer ce qui est d'ordre de la représentation publique de son foyer et vie privée. Dans un contexte de développement des cartels et du trafic d'influence au sein des quartiers, c'est assurer une certaine sécurité à sa famille, en éloignant de la maison toute forme de politique.

En 2006 et 2010 eurent lieu deux grands incendies qui ravagèrent une partie de l'invasion, en particulier les maisons des derniers arrivants et l'école. Si les causes du départ des incendies sont encore – et resteront – indéterminées, il est bon de les resituer dans le contexte complexe de l'après opération Orion, période durant laquelle les cartels démantelés recherchaient de nouveaux territoires et appuis parmi la population pour retrouver le pouvoir perdu.

Ainsi, les habitants de La *Gabriela luz del mundo* construisent leur institution et leurs représentants, là où le pouvoir public ne veut ou peut pas intervenir. Ainsi, la cabane, de par son caractère ouvert, devient le premier pilier de cette urbanité naissante, définissant par sa géométrie les espaces communs mais étant par la même occasion le lieu de convergence où peut s'exprimer la démocratie, telle l'agora durant la démocratie athénienne. Quand celle-ci tend à devenir une maison, il devient important de séparer l'institutionnel du familial. D'une part, pour une question d'objectivité, la maison fermée devenant la cristallisation spatiale d'une famille ou personne, d'autre part, pour une question de sécurité, une querelle politique ne valant pas la destruction d'une maison durement construite et pérenne.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La maison de Doña Carmen

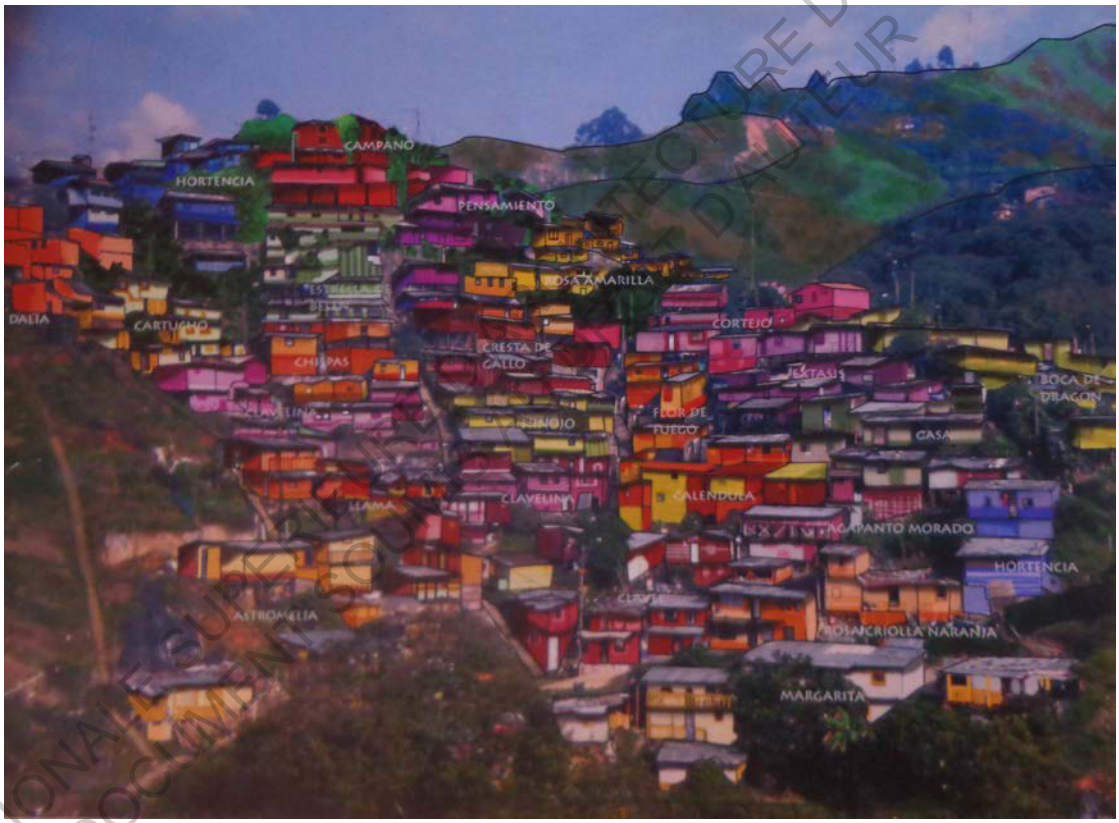


FIG 13 - Croquis du projet *«Se pinta la vida»* dans le quartier de *Gabriela Luz del mundo* Les couleurs choisies sont celles des oiseaux que on peut retrouver dans le pays. L'ambition est d'exposer le joie de vivre des ambitions aux yeux de tous, et de marquer le pays par la présence de l'invasion. Elle ne se cache plus.

©Beatriz Belasquez

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AUX DROITS D'AUTEUR

4 - Se pinta la vida

Comme montrés précédemment, les efforts des migrants se portent avant tout sur la construction, la structuration et l'habitabilité de leur maison, de leur quartier et de leur communauté. Avec l'appui de quelques aides extérieures, ils pensent leur spatialité en fonction de leur pratique spatiale et crée leur propre symbolique. Cet espace est conçu et vécu par ces habitants (LEFEBVRE, 1974). Cependant, la triplicité implique aussi le perçu, c'est-à-dire ce que les gens extérieur à cette spatialité en discernent, en comprennent et en parlent.

La mairie soucieuse d'agir dans ces quartiers délaissés –ses motivations important peu- part de cette réalité. Les *Paisas* (habitants de Medellín) ne connaissent les *barrios de invasion* que par leur aspect extérieur : ils les voient en prendre le *metrocable*, les observent depuis le centre-ville, masse grise et rouge s'agrippant à une montagne beaucoup trop escarpée. Ils l'appréhendent par les images de la télévision qui ne parlent souvent que de meurtres et de violence. Ne pouvant pas agir directement sur les médias et ce qui se dit sur la *comuna*, se mit en place le programme *«Medellín se pinta de vida».*

Ce programme, officiellement, a 6 objectifs : générer un processus qui renforce le sentiment d'appartenance et d'appropriation de son habitat, promouvoir la capacité des communautés à peindre pour faciliter la recherche de nouveaux emplois, initier chez les jeunes un processus formatif sur l'art urbain et les techniques basiques de peinture, promouvoir les projets interinstitutionnels entre la mairie de Medellín et le Secrétariat de l'environnement, stimuler les responsabilités sociales des entreprises participant au projet et renforcer les liens sociaux entre les habitants de la ville.

Au final, il s'agit d'un programme à petite échelle servant à la fois à tester les capacités de coordination entre tous les acteurs dans le but de réaliser de plus grands projets (le plan-maître de Medellín 2030), entreprendre une action simple dans des zones dites à risques, promouvoir les démarches de la mairie dans le domaine social et pour finir, rassurer les habitants quant à la dangerosité de ces quartiers et de la ville en général.

> *« C'est avec le docteur Santiago Londoño que nous avons commencé le projet de peindre les maisons, avec Beatriz Belasquez qui est la peintre du projet et sa famille, et Pintuco. Car Pintuco nous a envoyé la peinture suite à une lettre que nous lui avons envoyée ». (Doña Carmen, 2018)*

Ainsi le programme, bien qu'il fût à l'initiative de la mairie, devient celui du quartier. L'officiel disparu, seuls restent ceux ayant réellement participé à l'action de peindre les maisons. Pour les habitants, plus que l'image positive que la peinture de leur cabane peut renvoyer, s'attarder sur l'aspect de leur maison leur procure la sensation d'achever. Bien que souvent loin d'être

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La maison de Doña Carmen

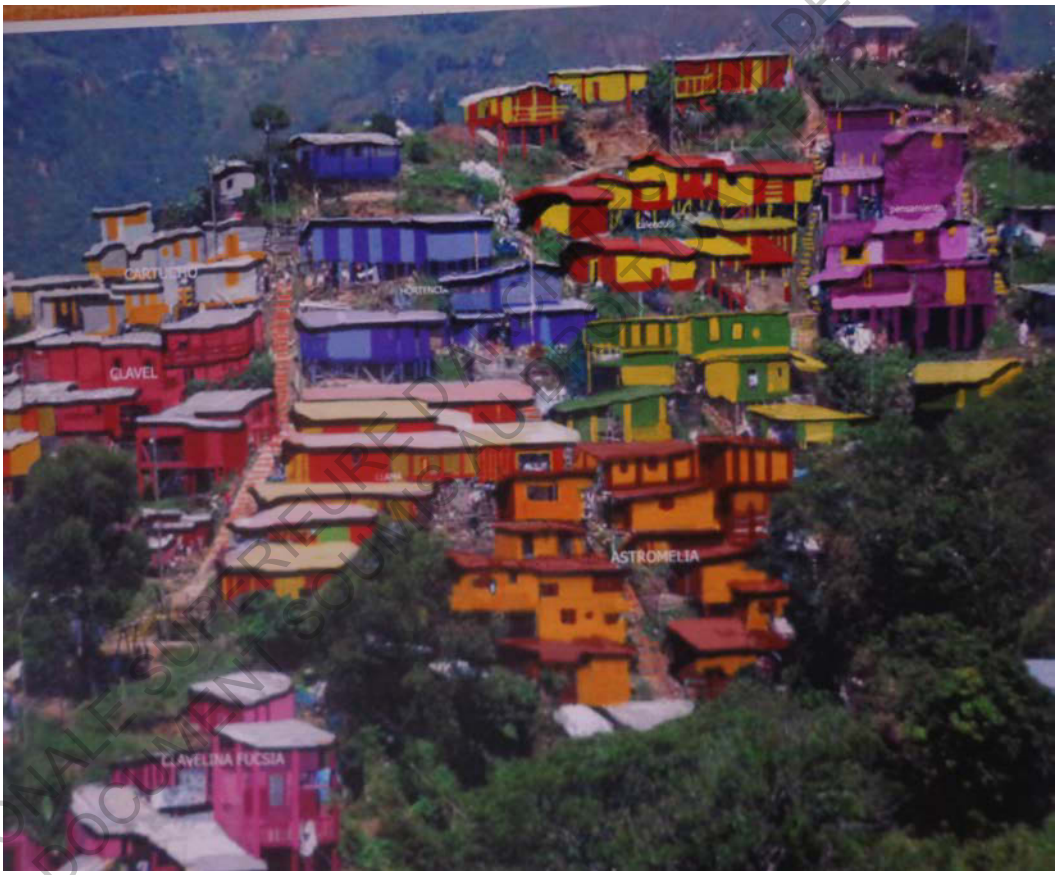


FIG 14 - Croquis du projet réalisé *«Se pinta la vida»* dans le quartier de *Gabriela Luz del mund*o. Le choix des couleurs s'est fait en fonction des goûts des habitants, mais tout en cherchant à créer des regroupement de maisons d'une même couleur, afin de créer des tâches dans le paysage.

©Doña Carmen

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

terminée, elle s'affirme dans le paysage urbain, loin de leur timide fragilité, se démarque de cette masse grisonnante pour afficher leur existence. La couleur, que certains percevront tel un maquillage que l'on étale sur une réalité bien trop laide, exprime avant tout une appartenance à la ville. Elle est ici et maintenant, avec la même légitimité que les maisons des centres-villes, elles-aussi pleines de couleurs. Les quartiers d'invasion ne se cachent plus et souvent la peur s'atténue devant ce que l'on peut clairement identifier. La ville du printemps éternel est alors entourée par un champ de maisons colorées.

Le projet, mené en 2014 sur près de 30 sites différents, n'a pas été réitéré.

> *« La couleur avec le temps est partie. Les briques sont redevenues rouges. Nous voudrions bien repeindre pour que le quartier soit aussi beau qu'avant mais nous n'avons pas les moyens de nous acheter la peinture. » (Doña Carmen, 2018)*

Toutefois, ce projet a permis aux habitants du quartier de se projeter dans ce que celui-ci sera une fois les travaux de toutes les maisons terminées. Cette action peu coûteuse marque le début de l'intérêt des instances officielles pour le quartier et ainsi d'une réorganisation des moyens de planification et de décision.

> *« Pour le moment, la mairie nous a aidés en rien. Ni au niveau de l'eau ou des matériaux. On espère que prochainement elle s'intéressera à nous. Pour le moment, nous n'existons pas légalement pour celle-ci. […] je fais quand même partie du conseil des leaders sociaux des quartiers de Medellín. Ça montre que les autorités cherchent à créer un dialogue entre eux et les habitants, via les leaders sociaux qui ont le rôle de chef des quartiers. » (Doña Carmen, 2018)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

5- Quand tout se construit

Doña Carmen a vécu et témoigne de la naissance d'un quartier d'invasion. Loin de l'image de désordre naissant de l'urgence situationnelle, la *Gabriela luz del mundo* démontre la connaissance empirique de ces migrants qui savent aussi bien construire un abri qu'un urbain. Leur connaissance théorique s'accompagne d'une prise en compte particulière de ce que nous, architecte, avons souvent du mal à manier et envisager : le temps.

L'invasion se construit avec lui. Le temps, au début ennemi de la jeunesse du quartier, va devenir une de ses forces : il va ancrer l'éphémère dans son territoire et donc dans un définitif possible. Cette construction grâce à sa lente exécution crée un dialogue entre un dedans et un dehors. C'est la maison qui crée l'urbanité, aussi bien spatialement que comme construc-
Carmen, 2018)

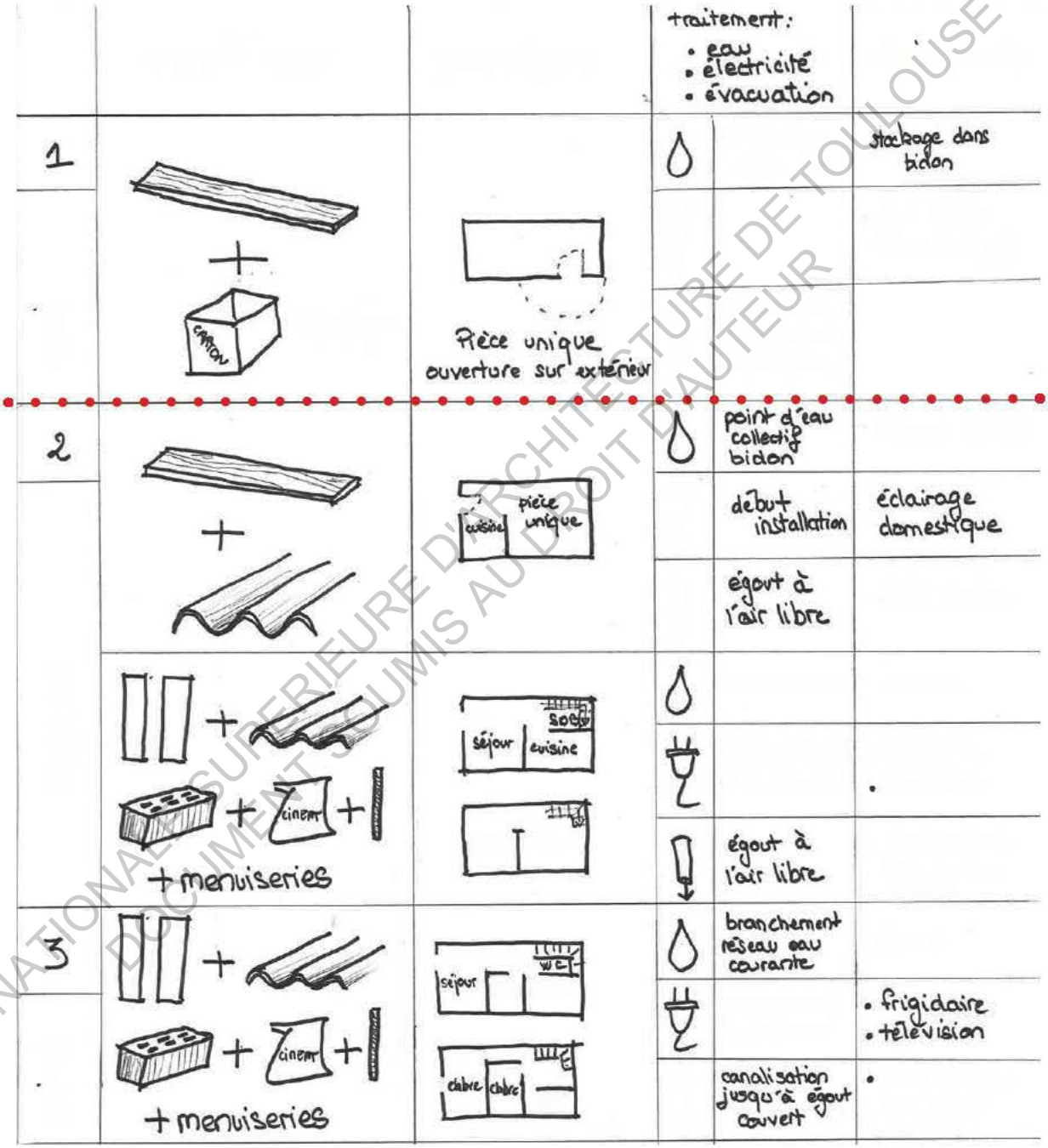


FIG 15- Tableau récapitulatif de la construction d'une maison d'invasion inspiré de celui de Didier DRUMMOND dans *«Architectes de Favelas»* (1981, p.63)

• • • Fin de la dépendance

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

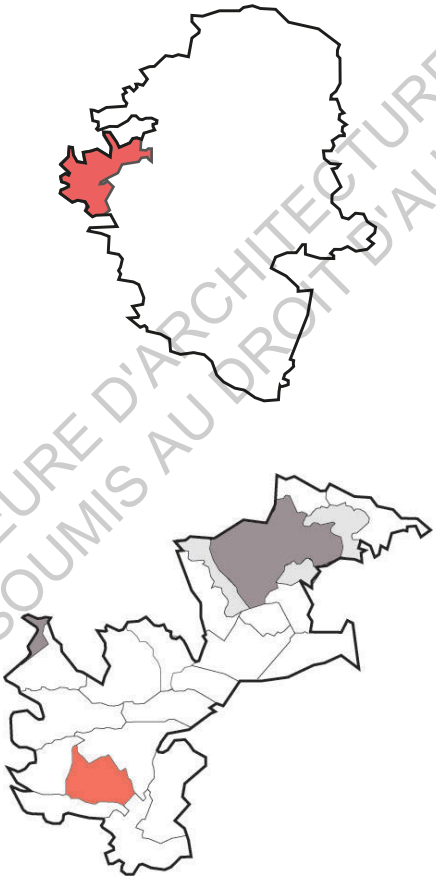
tion mentale. Et ainsi, quand on cherche en entrer en contact avec la communauté, la maison devient un levier d'action : toucher à la maison, c'est toucher à ce qui fait le quartier, ce qui le constitue et ainsi toucher les habitants.

> *« Cela fait 16 ans que nous vivons ici. Et nous avons construit ce quartier nous-même, de nos mains. C'est un héritage qu'en tant que Maman, je veux transmettre à ma fille et elle, à ses enfants, et ses enfants à ses enfants. Et pour ça, nous devons continuer d'aller de l'avant. Parce que la Gabriela est très belle. » (Doña Carmen, 2018)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

III - La maison de Jaime



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 16 - La Comuna 13 dans Medellín; Las Independencias dans la Comuna 13
Le quartier prend place dans le centre de la *comuna*, et en est un des plus emblématiques. Il n'est pas rare que des touristes se trompent en pensant que la Comuna 13 se réduit à las Independencias.

1 - Conservation de la mémoire du quartier

La maison de Jaime se situe dans le quartier des *Independencías.* Connu comme un des plus violents de ce début de millénaire, il a connu récemment une grande restructuration grâce au projet du viaduc, grande promenade piétonne reliant les trois montagnes constituantes du *barrio*.

Le quartier des *Independencías* est une invasion qui commence au cours des années 80. Se construisant sur le flanc de trois montagnes, il grandit rapidement et de manière anarchique : les *ranchos*, collés les uns aux autres, laissent seulement pour passage de petites rues étroites. Un terrain favorable pour qu'une nouvelle force naissante, à la recherche de pouvoir et de main d'œuvre, vienne y exercer son influence : les cartels.

Délaissée par l'État, la population trouvera dans cette nouvelle mafia protection, argent et surtout autorité. Durant une vingtaine d'année, le quartier se construisit la réputation d'un des plus dangereux au monde, et apparaissait comme un réel problème aux yeux de la mairie de Medellín mais aussi de l'État colombien. Ainsi, le 16 octobre 2002 commença l'opération Orion, une gigantesque opération militaire visant à éliminer les cartels du quartier et tous ceux qui pouvaient permettre leur réimplantation. Après deux mois, les cartels sont éliminés, le *barrio* totalement détruit.

Les habitants traumatisés et en deuil, aussi bien d'un proche que de la vie qu'ils avaient tenté de construire, doivent choisir entre deux possibilités : rebâtir ou partir. Ceux qui choisirent de rester retrouvèrent leur maison criblée de balles, marques qui restent aujourd'hui encore visible.

> *« Quand nous sommes revenus à la maison, il y avait des trous de balle partout. En reconstruisant, on a choisi d'en garder quelques-uns dans le salon. Pour se rappeler. Mon fils est mort durant l'opération Orion » nous dit la Señora Laura-Maria, la grand-mère de Jaime.*

Lui qui n'a pas connu cette époque, la raconte comme s'il l'avait vécu.

> *« Ça a été un traumatisme pour tous les habitants du quartiers, et pour ne pas oublier, ils ont commencé à peindre sur les murs. Ma maman m'a expliqué ce qui s'est passé en me racontant ce que signifiait les graffitis qui sont sur ma maison ». (Jaime, 2018)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

III - La maison de Jaime

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 17 - Photographie du graffiti réalisé par Chota-13 sur le mur de la maison de Jaime
Fort d'une symbolique représentant l'histoire du quartier, ces tableaux urbains sont les cicatrices d'un passé que l'on espère révolu.
Pour plus de graffitis, voire Annexe 2
© Anaïs Pellefigue, juin 2018

Car pour s'approprier leur histoire, l'exprimer pour ne pas l'oublier, de nombreux jeunes du quartier s'emparent de pinceaux et peignent leur ressenti. Leur support sont les murs des maisons détruites et en reconstruction. La couleur rend aux décombres une vie, comme un cri de renaissance.

La maison devient un outil de la mémoire : de par sa temporalité, qui est plus longue que celle d'une vie humaine, peindre sur un de ces murs démontre une volonté de durabilité de l'action, et donc de la mémoire. A cela s'ajoute la construction de l'urbanité, qui comme vu plus tôt, se fait autour de l'habitation. Ce nouveau quartier que l'on veut plus fort et que l'on se plaît à imaginer éternel, se construira lui aussi avec cette mémoire peinte, qui rappellera à chaque passant ce qui fut et qu'on espère ne sera jamais plus.

L'artiste le plus célèbre de la *Comuna* se nomme Choya-13 et son graffiti le plus célèbre est peint sur la maison de Jaime.

> *« Quand il est venu nous voir pour nous demander si il pouvait peindre son graffiti sur notre mur, on a tout de suite dit oui ! Et maintenant tout le monde s'arrête devant notre maison pour prendre des photos. On en est très fier ! » (Jaime, 2018)*

L'œuvre raconte, si on s'attarde un peu plus que le temps d'une photo, les événements du 16 octobre 2002, soit le premier jour de l'opération Orion. Sur la gauche, on peut voir une main lançant des dés sur lesquels est inscrite la funeste date : il s'agit de la main de l'ancien président Uribe, commanditaire de l'expédition, qui joue le tout pour le tout avec le futur de la *comuna*, ici représentée par les petites maisons (il est par ailleurs intéressant de s'intéresser au graphisme de ces dernières : une combinaison entre un *rancho* de par les couleurs rappelant le bois et la tôle, et un dessin d'enfant évoquant à la fois le rêve et le sentiment de foyer). Ensuite vient le visage, typique des populations afro-descendantes résidents dans le quartier (dont est par ailleurs issu Chota) : la partie de droite évoque le passé, avec une larme et une fine branche de lierre, celui que nous ne devons pas oublier mais surtout pas réitérer ; la partie gauche quant à elle évoque l'avenir, coloré et florissant de par la feuille qui le compose, et qui par la même occasion représente l'attachement par la figure de l'enracinement de la population à son quartier. Pour finir, à gauche du visage sont peintes différentes scénettes, attentes pour un futur meilleur.

La maison devient le support d'une œuvre d'art, et en quelque sorte, une œuvre d'art elle-même. Comme le disait Jaime, les habitants s'enorgueillissent des graffitis décorant leurs murs, colorant non pas que la ville ou les maisons, mais aussi la vision que les gens extérieurs à la *comuna* ou encore eux-même portent sur leur logement. Comme dit plus tôt, agir sur l'extérieur, ce qui passe en dernier, c'est aussi donner un sentiment d'accomplissement et de légitimité de la maison.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

III - La maison de Jaime

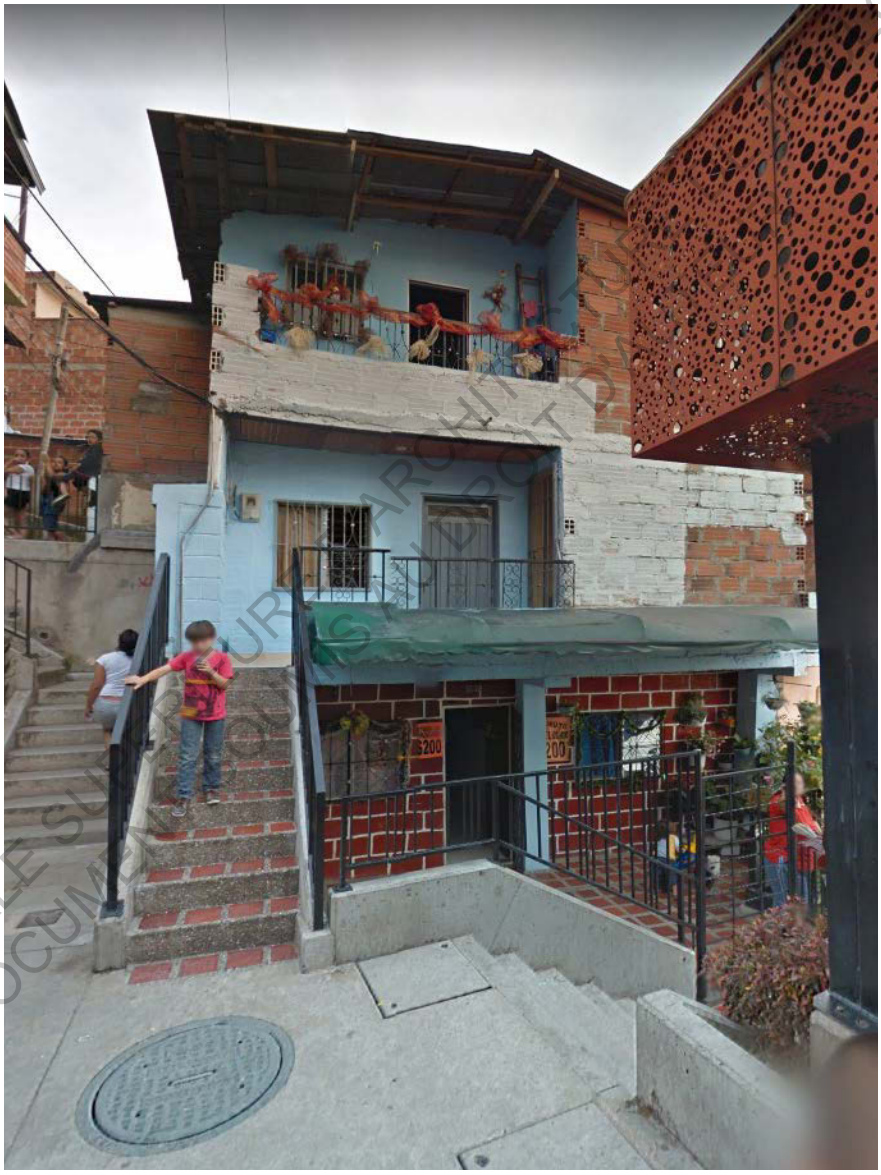


FIG 18 - Photographie de la maison de Jaime
Peinte de couleurs chatoyantes, la maison se distance de la rue par la petite terrasse que lui à offert le projet des escaliers. Cet espace permet à la maison de conserver sa relation avec l'extérieur, fondamentale pour son identité, tout en conservant un écart vis-à-vis de la circulation. Se voit bien la différenciation des occupants en fonction des étages.

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LES DROITS D'AUTEUR

Par ce biais, la maison de Jaime s'ancre d'autant plus dans la *comuna* : elle exprime aux yeux de tous l'histoire de ses résidents, celle qu'ils partagent avec tous les membres de la communauté. Cette subjectivité partagée (MILADI, 2008) fonde l'acceptation de la fresque partout dans le quartier : si le graff' n'est pas d'intérêt communautaire, les propriétaires du mur le laisseront se faire recouvrir. Elle s'exprime sur l'espace public, l'espace de tous, mais le graffiti se vit, contrairement à nos ressentis européens, aussi comme une expression du privé, du foyer, de ce qui normalement reste cloisonné au sein de nos murs.

2- De la structure constructive à la structure urbaine

Le graffiti, réel mouvement populaire initiés par et pour les habitants de la Comuna, se retrouve instigateur de nouveaux projets sociaux de la part de la mairie : « Medellín se pinta de vida » fut la conséquence la plus directe, mais il fut aussi le déclencheur d'un programme de plus vaste ampleur.

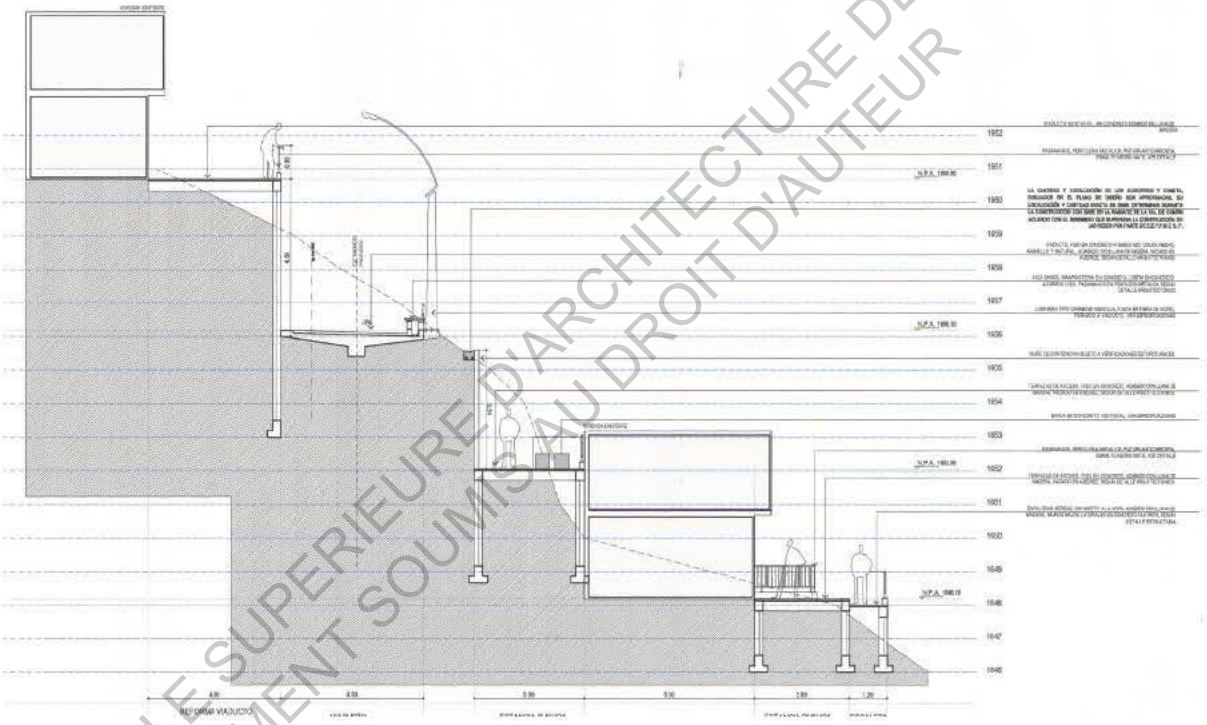
Juste au pied de la petite terrasse de la maison de Jaime se trouve un des projets les plus emblématiques de la ville de Medellín : les escaliers électriques de la Comuna 13.

> *« Avant qu'ils ne construisent les escaliers, ma grand-mère ne sortait quasiment jamais : la pente entre la maison et l'arrêt de bus était trop raide, et les marches trop nombreuses entre ici et l'arrêt de bus. Et quand j'étais petit, je me rappelle qu'il fallait remonter les sacs de courses depuis l'épicerie d'en bas ». (Jaime, 2018)*

Une des réalités de *las Independencías* est la pente abrupte sur laquelle sont construite les maisons. On peut apercevoir les pilotis en béton sur lesquels reposent un ensemble de maisons superposées. La fragilité structurelle est ici visible : si un pilotis cède, c'est l'ensemble des maisons au-dessus et au-dessous qui seront emportées dans la chute, dans un effet domino dévastateur et mortel pour les occupants des lieux.

Les maisons situées déjà dans une zone classée de haut-risque à cause de la pente, sont construites de manière empirique, par des Colombiens travaillant généralement dans le domaine de la construction, ayant donc de l'expérience constructive, mais sans connaissances approfondis dans le domaine de l'ingénierie. Les habitants eux-mêmes reconnaissent la fragilité des structures et le risque en découlant, mais ils répondent souvent que ce « sera comme Dieu le veut ». Une maison à pilotis en béton signifie l'existence depuis déjà quelques années de celle-ci dans le haut du quartier, voire plusieurs dizaines d'année quand se superposent jusqu'à cinq étages sur ses fondations qui apparaissent dès lors comme beaucoup trop graciles. Il en est ainsi pour celle de Jaime.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 19 - Coupe du projet du viaduc
Ces coupes techniques illustrent la volonté de créer un projet non seulement urbain mais structurel, en venant créer de profondes fondations afin de limiter les risques de glissement de terrain. Ces pieux supportent une plateforme nouvellement créée faisant office de rue plane. Une amélioration considérable de la mobilité piétonne et cycliste à l'intérieur du quartier.
Le projet final de la mairie est de stabiliser la structure du quartier avec des pieux de fondation tout en produisant un équipement public.
© EDU Medellín

domestiques. Quand on regarde la maison de Jaime et par la même occasion, celles de ses voisins, on voit apparaître une petite terrasse séparée de l'espace public par une clôture pouvant être maçonnée ou grillagée, munie d'un petit portail. Ce nouvel espace tampon entre public-privé ne se retrouve qu'aux abords du nouvel aménagement. En effet, ce dernier, en détruisant certaines maisons dans le but de créer un espace public plus conséquent, va venir recréer du terrain vacant à l'intérieur d'un *barrio* largement urbanisé. L'espace qui jusque-là était dédié à la rue se retrouve sans usage et peu s'en faut pour que la nature invasive du quartier ne se réveille.

Comme les urbanistes avaient prévu que ces escaliers électriques (des escalators extérieurs comme on peut en voir à Barcelone) deviennent un lieu de connexion important entre la partie basse de la *comuna* et la partie haute, il apparaît que ces derniers ont voulu donnés un peu plus d'intimité aux habitants vivant aux abords du projet. Une intimité qui, premièrement, ne pouvait pas engager de lourds travaux soit de modification de la maison en elle-même, soit d'extension construite coûteuse (car elles auraient été à la charge de la mairie) et qui devait respecter cette relation particulière intérieur-extérieur propre aux maisons d'invasions. La terrasse, simple terrassement bétonné, est donc offerte et investie à sa manière par chaque famille, les couleurs des fleurs venant se mêler à ceux des graffitis.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3 - Du dessin à l'officiel

La maison de bidonville, qu'elle soit porteuse d'une mémoire collective, œuvre d'art, ou juste le foyer d'une famille, n'en reste pas moins une construction illégale, une appropriation par le droit d'usage d'un terrain public, voire privé.

Les habitants vivent avec la crainte d'être expulsés à tout moment, et de devoir recommencer leur construction un peu plus loin, toujours repoussés vers l'extérieur de la ville.

> *« Tu arrives sur un terrain qui a déjà un propriétaire, réel ou irréel, et tu es conscient de ta situation. Mais, je ne sais pas si tu crois en Dieu, mais nous sommes tous héritier de cette terre. Et tu as le droit d'être bien, d'être heureux. Quand les autorités viennent et te disent de partir, le plus sain, et c'est ce que je dis aux gens avec lesquels je travaille, le plus sain est de négocier ». (Extrait de l'interview de Yeni, travailleuse sociale, 2018)*

L'accès aux titres de propriété est la finalité espérée par chaque famille.

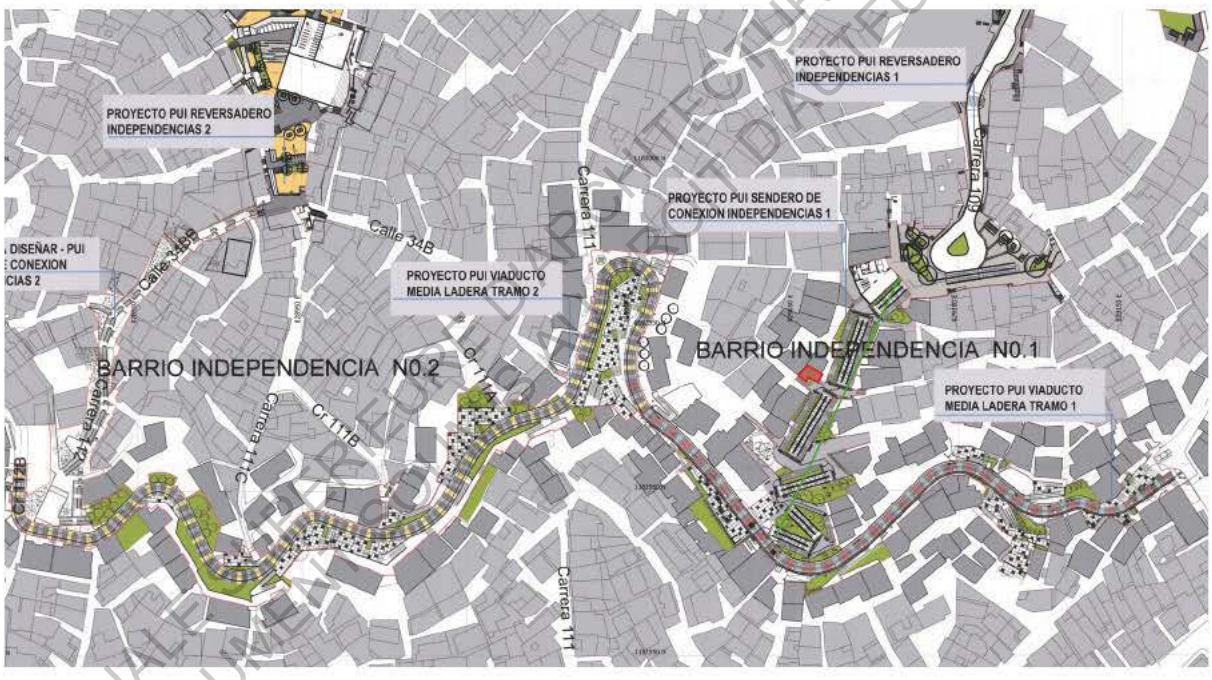


FIG 20 - Plan du projet des escaliers électriques
Ce plan présente certes les projets des escaliers électriques et du viaduc mais aussi le relevé précis qui fut fait du quartier de *Las Independencias.* En soi, c'est un projet à part entière, ayant nécessité plusieurs mois de travail. Chaque habitant peut alors observer d'une nouvelle manière sa maison, vue d'en haut, et le rapport qu'elle entretient avec les autres. En rouge est localisée la maison de Jaime.

© EDU Medellín

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

« Ils vont te vendre à toi, un déplacé, un terrain qui ne leur appartient pas, pour pas très cher. Et tu viens et tu vis ici. Résultat : le terrain (et celui de tous mes voisins) appartient à un Monsieur X. Cet homme a tant de terrains et cela fait tant d'année qu'il n'a pas regardé ce lot que beaucoup de gens se sont installés. Quand il s'en rend compte, il n'y a déjà plus rien à faire. Les gens sont ici. Il peut demander à ce que la municipalité intervienne et évacue ces personnes. Mais des fois, ça les touche au cœur, comme pour ce quartier. Il y a 30-50 ans il était la propriété de la Mère Laura Montoña, première sainte Colombienne. […] Elle donna le terrain {…] Et à partir de deux ans, le terrain t'appartient, si tu arrives à prouver que tu y vis depuis ces deux années en payant l'impôt de propriété, c'est le tien. » (Yeni, 2018)

Une bonne partie des habitants de *Las Independencías* était donc déjà en possession d'un titre de propriété. Toutefois, la phase d'étude des escaliers électriques fut l'occasion pour la mairie de relever en détail l'emplacement précis de chaque maison afin de pouvoir par la suite penser le projet avec une réelle vision du site. Tout ce travail, qui aurait pu être perçu d'un mauvais œil de la part de la *comuna*, telle une invasion de l'État dans un espace duquel il était exclu, mais la population le ressentit avant tout comme une considération et même pour certain, une officialisation de leur résidence.

Ce simple croquis, représentant un simple polygone sur une carte vierge, est la transcription sur papier par une main représentant l'autorité étatique de ce que les déplacés ont mentalement imaginé : leur terrain. Il est intéressant de noter ce phénomène : dans la conception d'un projet, qu'il soit urbain, architectural ou même d'aménagement intérieur, le dessin intervient toujours au début du processus créatif, comme la matérialisation de « la main qui pense », et est perçu comme un moyen de communication afin de se projeter ou tout simplement de comprendre ce qui sera. Ici le dessin apparaît pendant voire à la fin de la construction, et est une finalité en soi. Il ne s'agit plus de se projeter mais de faire état.

« Quand on nous présenta le projet, ils nous ont expliqué tous ce qu'ils allaient faire : les escaliers, le viaduc, construire des murs pour soutenir la montagne, […] détruire certaines maisons qui étaient marqué en rouge *sur le dessin. Je me rappelle qu'avec les autres enfants, on s'amusait à essayer de trouver nos maisons sur les feuilles qui étaient exposées sur les murs de l'école ». (Jaime, 2018)*

Ce processus de transcription de l'existant est aussi une forme de reconnaissance qui permit de faciliter les démarches auprès des propriétaires des futures maisons à démolir. En effet, il restait tout de même une trace de ce qu'ils avaient construits durant toutes ces années.

Cependant, le processus de relevé n'est pas une simple mission philanthropique de

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

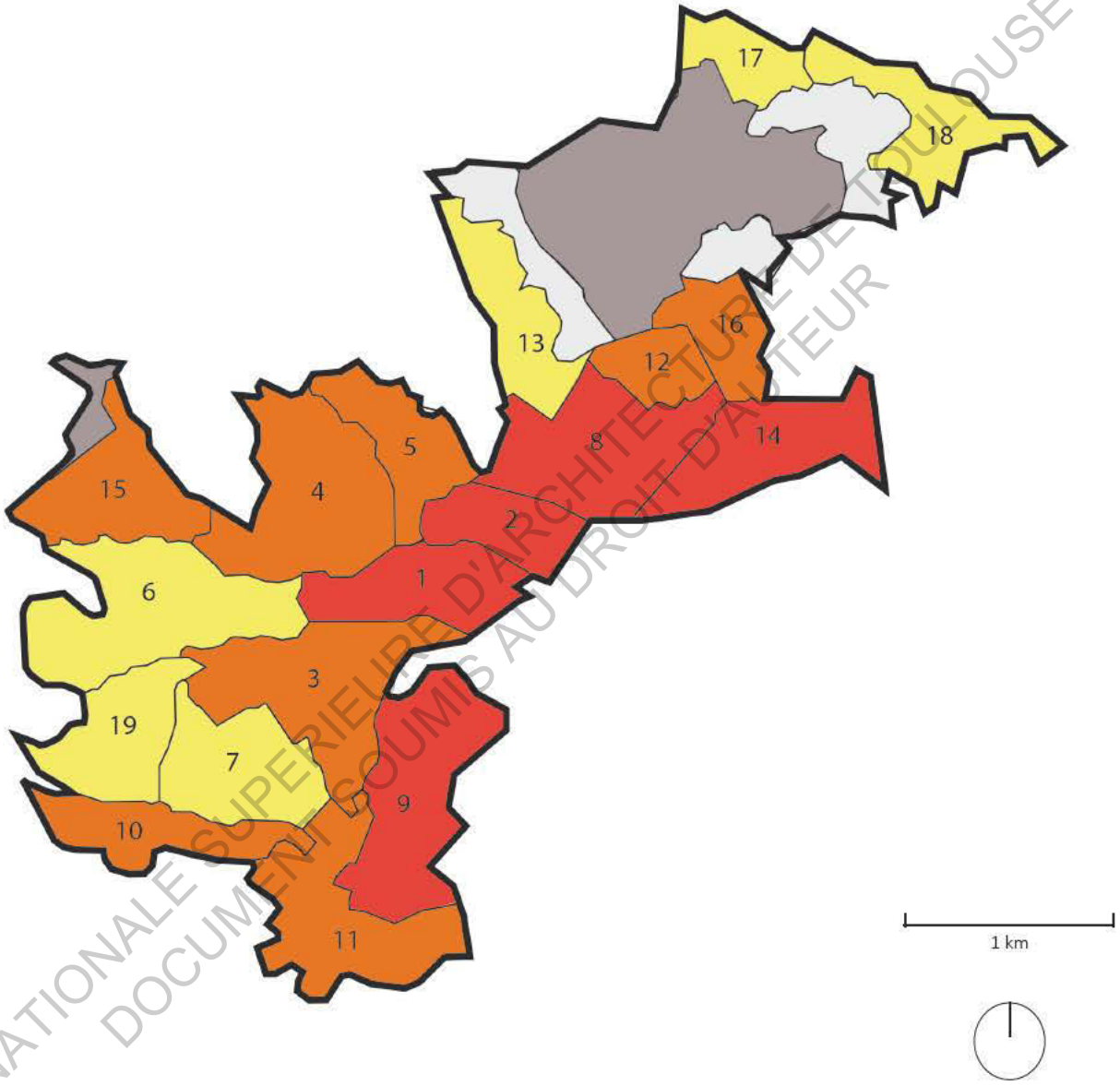


FIG 21 - Carte des quartiers en fonction de leur *estrato* (en fonction de la strate la plus représentée, cf Annexe 2)

1- San Javier 1
2- San Javier 2
3- 20 de Julio
4- Antonio Nariño
5- El Socorro
6- El Salado
7- Las Independencias
8- La Pradera
9- Belencito
10- El Corazon
11- Betania
12- Matropolitano
13- Juan XXIII
14- Los Alcazares
15- Eduardo Santos
16- Santa Rosa de Lima
17- Blanquizal
18- El Pesebre
19- Nuevos Conquistadores

Estrato 1
Estrato 2
Estrato 3
Sol sans définition, inconstructible à cause de la pente trop forte
Zone d'expansion

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de reconnaissance des *barrios* de invasion : car qui dit officialisation dit aussi imposition. Jusque-là, les impôts de propriété étaient appliqués sur un système de demande, ayant comme rétribution un titre de propriété au bout de 2 ans. Il était toutefois basé sur une déclaration, sans réel moyen de vérification. Or la valeur d'imposition dépend et de l'*estrato* du quartier et de la valeur de la maison.

Avant de continuer, un petit point sur le système d'*estrato* s'impose. Les quartiers colombiens sont organisés en fonction du revenu des ménages, l'échelle allant de 0 pour les plus pauvres à 6 pour les plus riches. Ainsi chaque quartier possède un numéro d'*estrato*, cela influent sur le prix des charges (les *estratos* 0 ne paient rien alors que les 6 reçoivent une facture 10 fois plus élevés que le prix du marché) ou encore le prix de certains impôts tels la taxe de propriété. Ce système, ayant comme ambition une distribution plus équitable des ressources, pose des limites socio-spatiales franches dans la ville, n'incitant pas à la mixité sociale et aboutissant à une certaine forme de ségrégation. Ainsi, les *estratos* les plus bas ont tendance à ne pas se sentir à leur place dans des *estratos* plus élevés, les habitants refusant de se rendre dans les plus pauvres. En résulte une importance majeure de la notion de quartier dans la création d'une identité collective, plus que celle d'appartenance à une ville. Toutefois, la volonté d'une équité est à souligner dans cette organisation sociétale.

La métamorphose urbaine s'accompagne donc d'une modification de la loi relative aux impôts sur la propriété, même si personne n'a pu ou voulu établir une réelle corrélation entre les deux événements :

> *Accord 352 de 2008 Conseil de Bogotá D.C. (23/12/2008) : ARTICLE 9. Les exemptions : Les travaux suivants seront exemptés du paiement de la taxe de délimitation urbaine jusqu'en 2019: [...] Les travaux d'auto-construction de logements, de strates 1 et 2, ne dépassant pas les limites définies par la loi pour la valeur du logement d'intérêt social VIS 135 smolt [3] [...]*

Ainsi, sous couvert d'une mission de relevé préliminaire à un projet urbain, il en va de vérifier les titres de propriété, les déclarations de surfaces et par la même occasion de réévaluer les prix des maisons qui dépendent majoritairement de la surface, l'accès aux réseaux/ressources, l'aspect extérieur (d'où l'intérêt de laisser une façade en briques nues pour maintenir un sentiment d'inachevé, idem pour les toitures).

Cette remise à niveau de l'existant a eu pour conséquence la requalification complète du quartier, passant du premier *estrato* au second.

[3] 1 VIS 135 smlmv : *Vivienda de Interes social* valant moins de 135 salaires minimum en vigueur, soit 82.3 millions de pesos colombiens ou environ 23 515€.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

III - La maison de Jaime

FIG 22 - Photographies de la Comuna 13 depuis les escaliers électriques.
Cette image pourrait être un cliché pris par un touriste de passage dans le quartier, curieux de l'histoire qu'on va lui raconter. Des guides frauduleux auront tôt fait de vous en inventer une, en accord avec l'imaginaire que vous vous en faîtes. Naissent ainsi de sombres histoires mettant en scène Pablo Escobar et ses millions de dollars enterrés. L'histoire réelle est malheureusement moins romancée. Celui qui cherche un peu trouvera derrière ces murs des récits à en remplir des mémoires.

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT PROTEGE PAR LE DROIT D'AUTEUR

« Certaines familles avaient peur du projet, que les prix augmentent et qu'ils doivent s'en aller, après les 20 années passées à construire leur maison ici, après l'opération Orion. Mais heureusement, les touristes sont arrivés et beaucoup de gens ont vu leur revenu augmenter. » (Jaime, 2018)

4- Quand tout se révèle

La maison de Jaime offre, pour ceux qui s'y attardent, une lecture complète de l'histoire du quartier de *Las Independencías*. Loin de l'image romancée de la vie dans les bidonvilles Jaime nous présente, intransigeant, ce qu'était la Comuna 13 dans les années 2000. Il en montre les cicatrices mais surtout tout ce qui a été effectué depuis.

Le passé tout autant que le futur forme ce qu'est une invasion aujourd'hui. Et il cherche à se montrer, n'étant plus un timide bout de ville illégitime mais bien un des quartiers la constituant et la définissant. Ainsi de cette fierté naît une nouvelle prise de conscience. Si le quartier agit sur la ville, la ville aussi agira sur le quartier. D'une négation mutuelle naît alors un dialogue.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV - La maison de Yeni

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

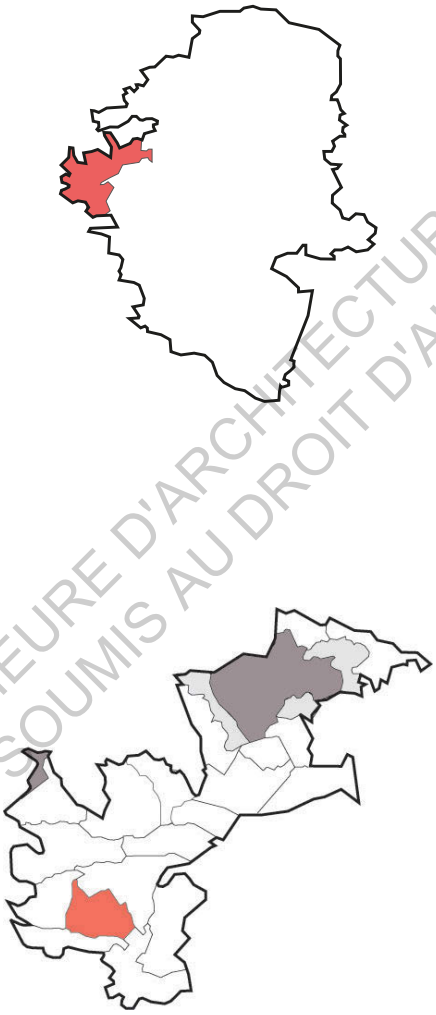


FIG 23 - La Comuna 13 dans Medellín; Las Independencias dans la Comuna 13
Le quartier est un des secteurs centraux de la *comuna*, et aussi un des plus emblématiques. Il n'est pas rare que des touristes se trompent en pensant que la Comuna 13 se réduit à las Independencias.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 - Conception et famille

Yeni, travailleuse social pour la mairie de Medellín sur les projets urbains concernant la Comuna 13, possède elle aussi une maison dans le quartier de *Las Independencias.* Sur le modèle de la maison de Doña Carmen, ses parents sont arrivés et ont construit leur *rancho* sur une petite parcelle vide, qu'ils ont par la suite améliorée au cours d'années. Plus tard, comme ce fut le cas pour la maison de Jaime, leur fils aîné a construit sa propre maison au-dessus de celle de ses parents, puis quelques années plus tard, ce fut au tour de Yeni, avec l'aide de son mari et de ses frères, d'édifier sa résidence.

C'est cet ensemble de trois résidences qui va venir créer la maison finale. Il est intéressant de noter cette spécificité : la maison, dans sa définition première est un « bâtiment construit pour servir d'habitation aux personnes » (définition extraite du dictionnaire Larousse, 2018). Toutefois, dans notre imaginaire collectif, la maison est avant tout un bâtiment entier installée sur un terrain lui étant propre ou plutôt dédié, ayant un accès direct sur l'espace public (sans passer par des espaces communs) servant de résidence à un seul et unique ménage. En somme, un bâtiment équivaut à une famille au sens restreint du terme (parents, enfants et hypothétiquement grand-parent quand un des deux vient à décéder).

En Colombie, la maison se fait plus multi-générationnelle : elle est la somme de tous ce que nous appellerions plutôt appartements, puisque chaque membre de la famille possède sa propre unité d'habitation, composée chacune de toutes les commodités : cuisine, pièce commune, salle de bain.

Cette organisation spatiale et cette terminologie renseigne sur l'importance de la famille dans la société colombienne. Les déplacés de l'important épisode d'exode rural s'étalant des années 60 aux années 80 se constituaient majoritairement de jeunes hommes cherchant du travail ainsi que de jeunes femmes fuyant la violence des campagnes : un sentiment de déracinement profond accompagnait leur arrivée en ville, tant par la nouvelle manière de vivre qu'ils abordaient que par la perte de leurs repères familiaux. Ainsi, les nouveaux urbains durent tous construire un nouveau foyer, et ainsi recréer une famille. Et ce noyau familial deviendra le centre de toute reconstruction : c'est en famille que l'on construit le *rancho*, en famille qu'on coule les poteaux en béton, en famille qu'on bâtit les murs en brique.

IV - La maison de Yeni

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

50 m

FIG 24 - Plan de masse localisant en rouge la maison de Yeni (HOSPEDAJE VIVELA13, Cl. 35d #108a-52)
La maison se trouve près des escaliers électriques (que l'on peut apercevoir à gauche de la photo). On peut observer que l'ensemble du quartier ne se compose pas à partir d'une trame régulière, mais bien de manière organique, pour travailler avec la pente.

A cela s'ajoute la logique d'*estrato* décrite plus tôt : on naît dans un quartier précis, on appartient à une classe socio-économique précise. Et même si une progression sociale s'engage (dans le cas de la famille de Yeni, son père était maçon et sa mère femme au foyer, son frère est professeur de sport et elle-même fonctionnaire, un poste prestigieux en Colombie) et fait donc augmenter les revenus de la famille, le sentiment d'appartenance et le confort psychologique qu'offre cette famille nucléaire rend impossible toute possibilité voire pensée de déménagement, favorisant de ce fait la construction de ces maisons familiales imbriquées.

De plus, les terrains libres au sein d'une invasion de plusieurs dizaines d'année ne sont pas monnaie courante. Ayant déjà vécu l'incertitude relative à l'invasion d'un nouveau terrain, et les difficultés et dangers encourus, il apparaît comme naturel aux enfants de venir construire là où le terrain est sûr et dans leurs moyens : celui de leurs parents.

> *« On ne s'est jamais posé la question d'où est-ce qu'on allait habiter, il semblait normal de venir vivre au-dessus de chez nos parents. On est proche d'eux si il y a un souci et en même temps, on a notre maison, où on peut vivre avec mon mari et mes deux filles ». (Yeni, 2018)*

De plus, cette projection dans le futur bâti avait déjà été menée par les grands-parents : pas de charpente, mais bien un toit fait de planche avec les ferraillages structurels en attente : un moyen de signifier que la maison n'est pas finie, et qu'elle attend que les nouvelles générations la complètent.

> *« Quand j'ai eu fini de construire ma maison, on a posé un toit en tôle. On ne voulait pas construire plus. Enfin pas plus haut. Du coup, on a posé une charpente et un toit en tôle.» (Jorge, Père de Yeni, 2018)*

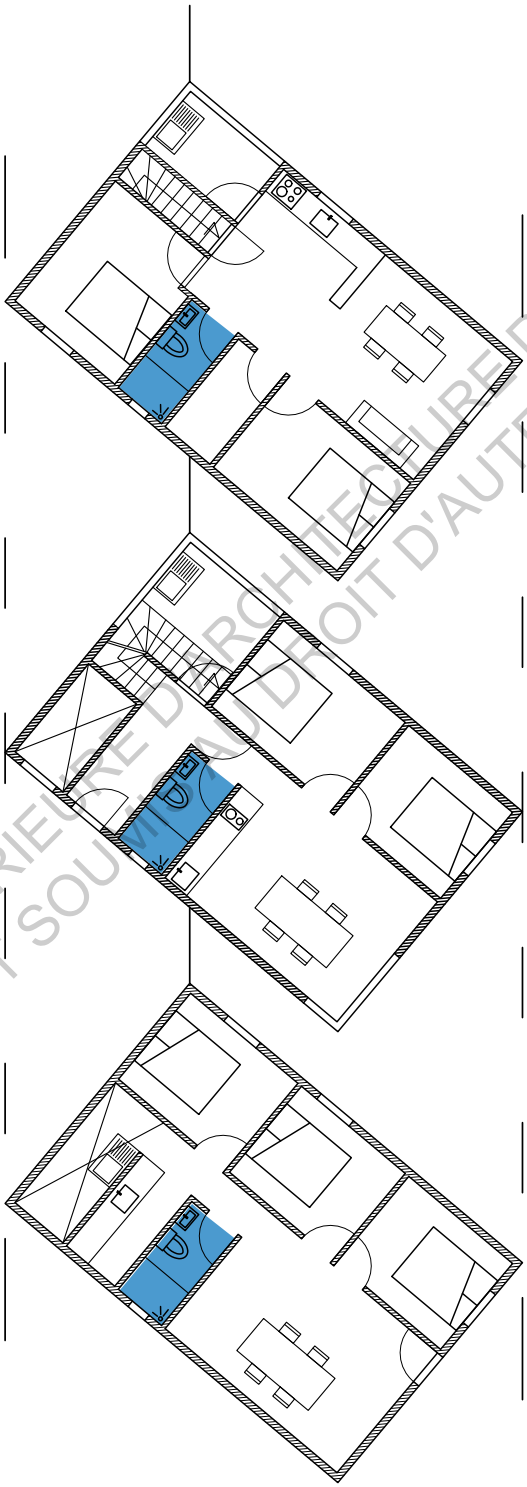
La maison originelle est donc celle des grands-parents, se trouvant à l'actuel R-1. Elle est composée d'une pièce commune, d'une salle de bain, de trois chambres, d'une cuisine et d'un petit patio. La maison du frère aîné reprend la même organisation spatiale générale, en faisant bien attention de superposer les salles de bains et les cuisines. Yeni, pour sa maison, bien qu'elle soit réorganisée différemment spatialement, garde cette superposition des pièces humides, mais en bougeant tout de même la cuisine (nous verrons pourquoi dans la deuxième partie.)

Une troisième partie est en construction : celle du frère cadet. Celle-ci se situe à côté de celle des grands-parents sur deux niveaux.

> *« C'est moi qui ai pensé et dessiné tous les plans pour le permis de construire. Je voulais qu'elle soit pratique et comme je la voulais. En plus, comme je vais la construire moi-même, ça ne devait pas être trop compliqué. J'ai déjà aidé mon frère et ma sœur à construire les leur, donc je ne devrais pas avoir de problème pour celle-ci. ». (Juan, 2018)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV - La maison de Yeni



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 25 - Plans des différents étages de la maison (1:150)
On observe dans ce plan la superposition des pièces d'eau afin de faciliter les descentes. L'organisation des deux premiers étages est sensiblement le même (une chambre en moins pour la maison du frère de Yeni). C'est au troisième étage que s'inverse la disposition, avec une organisation cette fois-ci non pas servant-servi mais jour-nuit.

Le dessin cette fois-ci est préalable à la construction. Projectif certes, il est surtout institutionnel, et permettra de construire en toute légalité l'extension. L'invasion est ici morte. L'ancienne famille de déplacés est ici chez elle, sur leur terrain, légal. Cette phase du dessin est la démonstration de cette institutionnalisation de la construction, de la réduction des champs de possible, mais aussi une démonstration du savoir-faire acquis. Les auto-constructeurs se sont appropriés les outils de projections dans l'espace, nécessaire à l'obtention du permis de construire obligatoire pour réaliser l'ouvrage, et les maîtrisent avec aisance. En outre, Juan montre une paire d'axonométries dessinées par ses soins et visant à expliquer le rapport entre le bâtiment et l'espace public.

> *« Personne ne m'a appris à dessiner, je l'ai fait tout seul. D'abord, en faisant le relevé de ce qui existait – la maison de mes parents – et ensuite en dessinant les plans de structures, les plans de division puis une perspective pour expliquer là où je mettrai des fenêtres et pour voir à quoi elles ressembleraient (voir fig 28, p.76). » (Juan, 2018)*

La capacité de dessin est ici la résultante d'un savoir-faire précis et empirique de la science constructive, en somme, l'inverse de ce qui est appris dans les écoles d'architecture. Le relevé de l'existant, dont l'apprentissage met souvent à mal beaucoup d'étudiant, est ici construit et clair : dessin de la structure en pointillé, cloisonnement en cerné noir, porte dessinée avec montants et emprise de l'ouverture de l'ouvrant, mobilier en plus fin (fig 29, p.78). Compréhension, dessin et officialisation de l'existant, le relevé faisant parti de l'ensemble des papiers à fournir pour l'obtention d'un permis de construire. Ensuite, l'esquisse du projet avec un plan structurel, un plan d'aménagement clair et surfacé. Un plan approuvé par l'ensemble de la famille, engageant tout de même quelques compromis entre l'existant et le devenir, comme la perte d'une terrasse ou le déplacement d'une fenêtre.

> *« Je suis content de construire ma maison ici, pour que ma fille grandisse à côté de là où moi-même j'ai grandi. En plus, elle pourra elle aussi construire sa maison au-dessus de la mienne. » (Juan, 2018)*

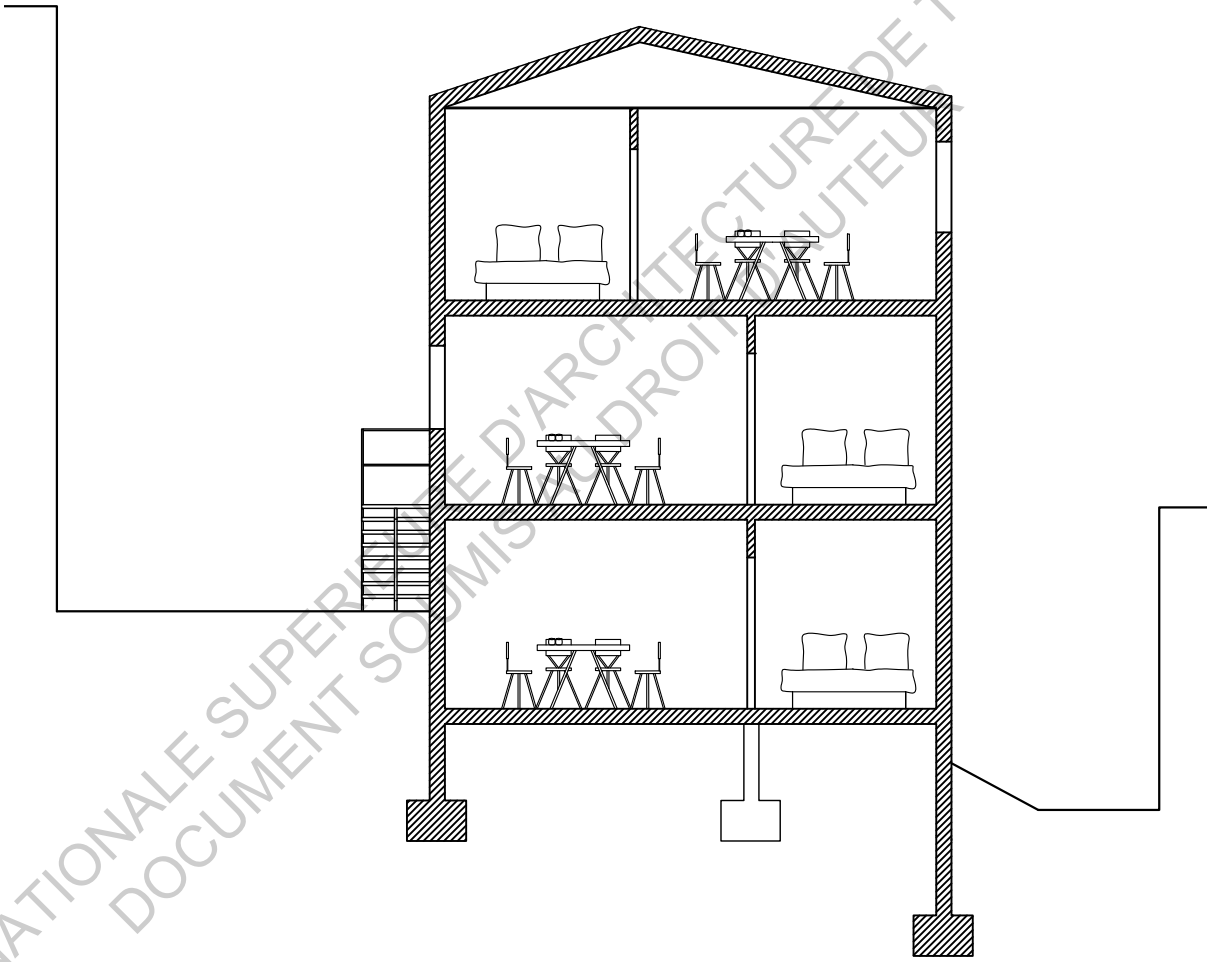
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2 - De la cabane à la maison

Le *rancho*, comme nous l'avons vu avec la maison de Doña Carmen, s'est transformé en cabane, une cabane développant une connexion particulière avec l'extérieur.

La maison de la famille de Yeni propose une autre lecture. Tout d'abord, ce qui marque de prime abord est la délimitation du terrain par une clôture en béton ainsi que la mise en place d'un portail grillagé. Système rare dans la Comuna, l'attribution de la propriété foncière se limitant généralement à l'emprise de la bâtisse même. On peut émettre une double explication à ce phénomène.

IV - La maison de Yeni



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 26 - Coupe schématique de la maison (1:100)
Cette coupe montre de nouveau bien la superposition des dispositions spatiale du premier étage et l'inversion subi au dernier. Celui-ci laisse alors le séjour, au dessus des bâtiments voisins s'ouvrir sur le paysage de l'invasion en construction. Yeni nous raconte que, lors de son enfance, seuls des champs s'étendaient en lieu et place de la *comuna* actuelle.

Premièrement une raison structurelle. La maison se situe entre deux rues à différents niveaux, la *Calle* 35d et une petite ruelle sans nom donnant accès à une dizaine d'autres maisons, toutes deux se rejoignant à 10 m en aval dans la pente. La maison sert donc de mur de soutènement à la rue principale mais aussi à la petite ruelle, l'accès se faisant donc par le pignon de la maison. Un accès nécessitant un terrassement du terrain qui au final va occuper la totalité de l'espace disponible entre ces deux limites. L'espace ainsi délimité de manière forte n'appartient déjà plus au domaine du commun. Le portail devient juste un moyen de contrôle d'accès à ce qui n'est plus à autrui.

En second temps, on peut y voir le passage du statut de cabane à celui de maison, tel que le définit Jean-Paul LOUBES dans son livre « Traité d'architecture sauvage» (2010) :

> *« Bachelard, lorsqu'il aborde la question de la maison, insiste sur son caractère protecteur, sur le havre de paix qu'elle représente, dans la mesure où elle nous protège des agressions toujours possible de la nature. Il évoque son « actualité de protection », il montre que dans l'idée de maison il y a celle de « refuge ». […] C'est bien l'idée d'une lutte contre les éléments qui est mise en avant, l'idée d'une barrière opposée à leur agressivité ».*

L'évolution de la maison en elle-même ne contribue pas à favoriser cette connexion. Tout d'abord, par l'ajout d'étage. La maison originale, de plein pied, offrait une connexion directe avec le sol de l'espace public. Il n'est pas rare de voir des petits écriteaux collés aux fenêtres des rez-de-chaussée annonçant « vente d'*empanadas*, sonnez à la porte ». Se mettre au-dessus de l'espace public, sans parler de problématiques liées au manque d'espace urbain, est aussi, à la manière des maisons traditionnelles japonaises sur pilotis, s'élever au-dessus de ce qu'il représente. Dans le cas japonais, l'Homme au-dessus de la Nature, dans le cas colombien, bien plus terre à terre, s'éloigner de la violence symptomatique de l'espace public d'abord par son appropriation par les cartels, puis via l'État et l'opération Orion, les conflits venant même jusqu'à s'infiltrer à l'intérieur du domaine privé.

Ainsi, dans la maison des grands parents, le salon possède une large fenêtre donnant sur la terrasse, les chambres elles-mêmes donnent directement sur la ruelle. L'espace public n'apparaît pas menaçant dans la manière d'organiser l'espace, puisqu'aussi bien espace social que espace privé s'ouvre sur lui (à noter que les rideaux n'existent pas et que rares sont les volets).

Les deux maisons postérieures traduisent ce recul vis-à-vis de l'espace public. En particulier celle de Yeni.

> *« Quand j'ai pensé ma maison, la première chose que j'ai voulu c'est protéger mes enfants. Alors, j'ai mis les chambres le plus loin de la zone dangereuse […] J'ai moi-même subi deux attaques violentes, et je ne veux pas que ça leur arrive. Et je ne veux pas qu'ils aient à entendre une fusillade. » (Yeni, 2018)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV - La maison de Yeni

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 27 - Photographie façade maison Yeni
La maison se positionne à l'intersection entre deux rues, se mettant de ce fait en position de pivot. Cela lui permet d'avoir trois façades exposées, contrairement à ses voisines qui n'en ont que deux du fait de la typologie en bande du quartier. L'espace devant la maison était régulièrement approprié par les jeunes du quartier qui venaient danser du *reggaeton.* La famille a alors installé un portail. La maison se ferme au quartier.

© Juan, 2018

Dans l'appartement de Yeni, on remarque que même si la salle de bain est restée au même endroit, les pièces de jour et de nuit se sont inversées, les chambres se retrouvant alors en lieu et place du salon et de la cuisine, donnant alors sur la façade sud-est. Le salon se retrouve en confrontation avec le paysage de *Las Independencías* en panorama. Autre conséquence, l'espace social, où on invite les voisins à prendre un café, où les enfants rentrent et sortent comme bon leur semble, cet espace qui au final est celui qui connecte le privé au public, se retrouve plutôt dans une logique de contemplation. On observe un paysage urbain, une étendue spatiale présentant une identité visuelle (définition extraite du dictionnaire Larousse, 2018), sans pour autant y prendre part. Spectateur en place d'acteur.

Pourtant, la rue est vivrière. On y vend les *empanadas* préparées le matin même, on y achète les ingrédients pour le repas du soir au paysan assis à l'angle du café. On y commerce, on y vit. On y cherche du travail, on en trouve. La rue n'est pas seulement spatiale, ni sociale, elle est aussi économique.

Par le nouveau projet de Juan se démontre une envie de se reconnecter à cet espace public, apparaissant aujourd'hui comme moins menaçant : un local commercial se tiendra en place et lieu de l'actuelle terrasse, à l'angle de la ruelle et de la *calle*. La nouvelle extension offre à l'espace public un nouveau lieu commercial, un nouveau lieu où peut se créer, se développer et s'exprimer une urbanité. En contrepartie, la rue assure le futur de la maison et de ses occupants, par le biais du loyer que devra verser l'occupant du local.

L'espace public apparaît comme un grand espace commun, qui influence et est influencé par la somme des petites individualités que sont les maisons. Le rapport qu'ils entretiennent est fragile, et c'est de cette dynamique que se caractérisent et se nourrissent les *barrios de invasion*. Une des bases de leurs identités.

3 - De la maison à l'hôtel

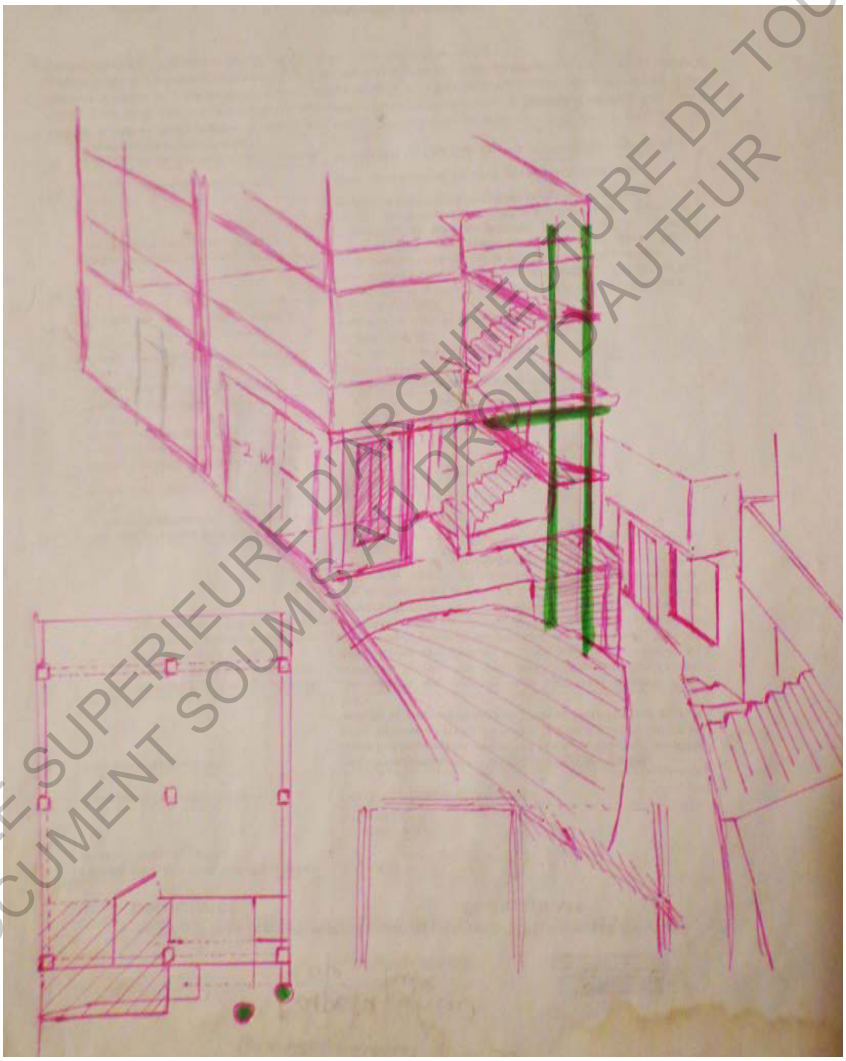
Aujourd'hui Yeni ne vit plus dans la Comuna. Elle a déménagé dans le quartier de San Javier, près de la station de métro du même nom.

> *« Je ne vis plus dans mon appartement […], je le loue à des touristes en Air BnB à des touristes qui viennent pour le Graffiti Tour, à 200 000 pesos colombiens (NdT : soit 57.20€) la nuit pour jusqu'à 4 personnes […] .» (Yeni, 2018)*

Car tous les propos précédents, en particulier les graffitis et l'histoire violente et sanglante qu'ils contiennent, intriguent. Comment vit-on dans un bidonville ? C'est une question qui fascine. Ce mode de vie, particulier, apparaît comme exotique et lointain. A cette logique se superpose la notoriété des fresques peintes sur ces murs. La maison ne devient-elle pas elle-même œuvre d'art, celui de l'art de vivre de ces quartiers ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV - La maison de Yeni



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 28 - Axonométrie de Juan
On peut voir sur ce simple plan une pensée constructive structurelle, avec le plan de structure en bas à gauche, ainsi qu'une conception de l'espace tourné autour la circulation, en témoigne le dessin de l'escalier desservant tous les étages. On peut aussi noter l'importance du voisinage et donc de l'espace public par l'ajout à droite d'un dessin de l'alignement de façade présent en face de la maison.

© Juan, 2018

Ainsi, une mercantilisation de la maison s'installe. La maison devient un bien commercial que l'on peut négocier. Le salaire minimum en Colombie est de 781242 pesos colombiens et le loyer, pour une famille de cinq personnes et un appartement d'environ 55m² vaut 315000 pesos colombiens par mois au tarif de la VIS (*Vivienda de Interes Social*). Ainsi, louer deux jours sa maison en Air BNB permet de payer le loyer de la nouvelle maison qu'ils occupent; louer l'appartement une semaine par mois suffit à assurer un revenu confortable à une famille d'*estrato* 1. Cependant, à plus long terme, la question se pose si cette situation touristique encore naissante ne va pas entraîner, à l'instar des exemples que sont Paris et Venise, une hausse exponentielle des loyers amenant à une vidange du quartier de ses habitants, aboutissant à la cristallisation d'une histoire à un instant t qui ne serait plus que le pastiche d'un ancien mode de vie rêvé et révolu.

De ce fait les maisons prennent instantanément de la valeur marchande. Il ne s'agit plus de regarder ce qu'elles symbolisent, ce qu'elle racontent, ce qu'elles conservent, qu'elles abritent, qu'elles construisent mais bien ce qu'elle valent et surtout peuvent rapporter. L'*estrato* n'est plus pondérant dans ce calcul, le quartier et sa réputation lui ayant ravi ce droit. On ne s'adapte plus aux moyens financiers des gens de la *comuna* mais bien à ceux des touristes qui viennent la visiter, largement supérieurs.

Doit-on alors parler de vente du quartier et de la disparition progressive du déplacé venu s'installer et construire sur ce terrain oublié ? N'oublions pas que dans ces quartiers, le régime majoritaire est celui de la propriété, issue de l'officialisation de l'invasion et de la cession des terrains aux nouveaux usagers. Ainsi, l'augmentation des loyers n'est que relatif car ne touchant qu'environ 13.9% de l'ensemble des logements de la *comuna* entière (sachant que la majeure partie des rentes se situent surtout dans le quartier San Javier, le plus ancien et donc là où la rente se trouve la plus élevée).

Le tourisme n'affecte pas seulement de manière négative le quartier : il en est source de revenus. De manière directe, par la consommation de café, d'*empanadas*, de *churros* etc. Cette demande va être le moteur de la proposition de nouvelles offres. Vont apparaître de nouveaux petits commerces ambulants, la matérialisation la plus explicite du concept de rue vivrière, et en second temps de nouveaux locaux commerciaux, comme celui planifié par Juan. Ainsi la location de ces derniers aux commerçants assure un revenu supplémentaire à toute une partie de la population ayant déjà un autre travail.

Cependant, le quartier s'est construit avec ses maisons et surtout ses habitants. Il a ses codes, ses limites que seul un pratiquant régulier de cette urbanité peut connaître, comprendre et appliquer. En exemple, ce qui est communément appelé les frontières invisibles : il s'agit d'une délimitation, souvent minime tel un escalier, un coude de la rue, une maison ou encore un poteau, qui va venir marquer la séparation entre deux territoires appartenant à deux groupes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV - La maison de Yeni

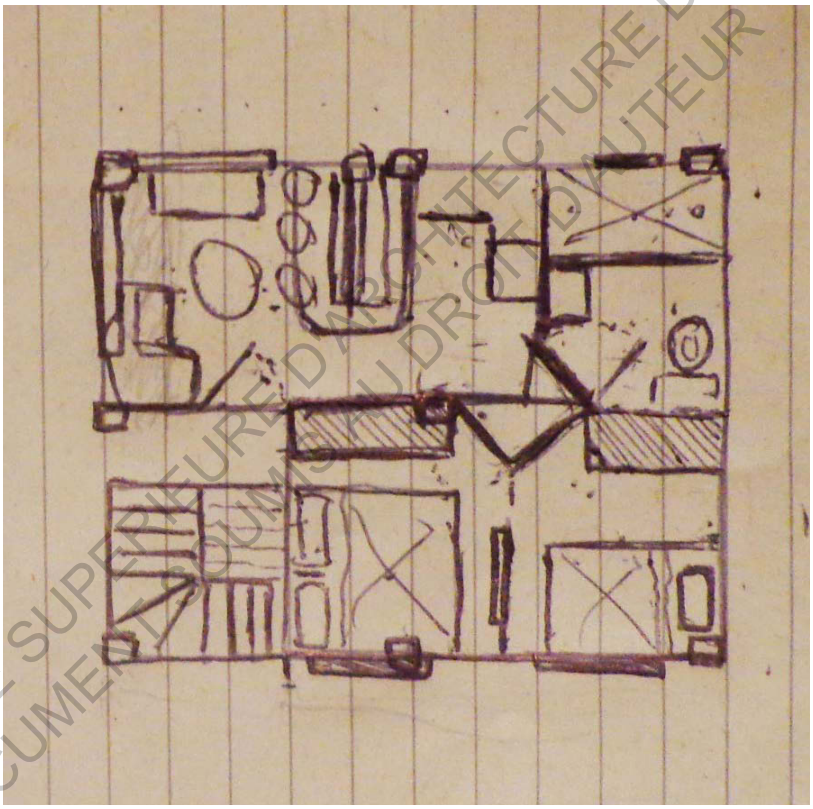


FIG 29 - Plan prévisionnel de la maison de Juan
On peut lire que la structure devient le régulateur de l'espace, elle va imposer un rythme et définir la dimension des pièces. Au niveau du graphisme, on peut observer une connaissance ou du moins un apprentissage des codes de dessin: l'épaisseur des murs est bien présente, l'amplitude du battant de la porte ou encore la double hauteur symbolisée par une croix en haut à droite du plan.

© Juan, 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

armés rivaux ; une des conséquences de la dislocation du cartel ayant eu la main mise sur l'ensemble de la Comuna 13 est l'apparition de nombreux groupes armés possédant chacun une portion de territoire. Par exemple Yeni explique que pour venir de son nouvel appartement se situant à l'est de la *comuna* (métro San Javier) jusqu'à la maison familiale, elle ne passe pas par les escaliers électriques mais par Carrera 106c, contournant le quartier de Las Indulgencias La cause : une frontière invisible existant à l'embranchement de la *Carrera* 110 et de la 108c.

> *« J'ai peur de venir voir ma grand-mère. Je travaille comme guide touristique pour le graffiti tour de la comuna et donc on a l'habitude de me voir là-bas [près des escaliers électriques] et donc venir jusqu'ici [la maison familiale] me fait traverser une frontière invisible et je ne veux pas qu'on m'arrête pour me demander ce que je viens faire. Ils voient tout et savent tout. Là, je suis protégée parce que je suis avec toi,une étrangère et qu'ils ne risqueraient pas un scandale, vous rapportez trop d'argent ». (Laura, nièce de Yeni, 2018)*

Les touristes font donc la recette de toutes les composantes du quartier : les *vacunas* (les extorsions d'argent des groupes armés et/ou de la police) se sont multipliées, mais a contrario le nombre de meurtres semblerait avoir diminué. De par sa campagne de dédiabolisation du pays et de la promotion de son tourisme (2017 par exemple fut l'année franco-colombienne), l'État met en place de nombreux moyens pour assurer la sécurité des étrangers sur son sol. Dans la Comuna 13, cela passe par la présence constante de la police, qui mène diverses actions : la protection directe, mais aussi une mission d'éducation et de divertissement. Culturellement, la maison étant ouverte sur l'espace public, celui-ci devient le terrain de jeu privilégié des enfants, qui sont alors exposés à tous les dangers qu'ils recèlent, en particulier le risque d'embrigadement par les groupes armés, friands de recrue. Il n'est pas rare de voir alors des policiers montés en moto dans la *comuna*, de déplier un immense château gonflable et de servir d'animateurs pendant près de trois heures aux enfants du quartier, laissés seuls dans les rues par des parents au travail.

> *« Nous devons devenir les référents d'autorité des enfants,pour que ce ne soit pas les cartels. Et si dès petit, ils voient les policiers avec des choses positives, ils n'auront pas peur de venir nous voir plus tard. En plus, regarde, si tout à l'heure je n'avais pas dit à l'enfant de partager sa glace avec son copain, il ne l'aurait pas fait. On remplace les parents qui ne sont pas là. » (Policier rencontré dans le quartier de Las Independencías, juin 2018).*

Les touristes assurent une présence policière réconfortante pendant la journée, mais aussi l'absence d'opération violente tant qu'ils arpentent les rues avec leur appareil photo. La journée devient donc un instant de repos en opposition aux nuits agitées.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV - La maison de Yeni

FIG 30 - Photographie appartement Yeni
Le petit salon s'ouvre sur le paysage illuminé de la *comuna*. Les finitions sont soignées, l'esthétique est au centre de l'attention. En comparaison, l'extérieur paraît plus négligé, moins fini. S'exprime alors la cabane se transformant en maison, l'intérieur devenant plus important que le contemant. De plus, un aspect extérieur négligé attire moins l'attention des voleurs qui pourraient passer. Le secret est bien gardé.
Voir Annexe 3 pour complément

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DROITS RÉSERVÉS AU TITULAIRE DU DROIT D'AUTEUR

« Il y a quelques jours, je revenais des courses, j'ai croisé un escadron de policier en tenue renforcée se dirigeant en direction des escaliers électriques. Je ne sais pas ce qu'ils avaient prévus, mais 5 min plus tard, je les ai vus repartir dans l'autre sens. Ils se sont rendus compte qu'ils ne pouvaient pas intervenir avec tant de personnes étrangères ». (Laura, 2018)

Malheureusement, le danger n'épargne pas totalement les visiteurs : tous les dispositifs décrits précédemment ne prennent quasiment exclusivement place que dans le quartier de *Las Independencías*, et une confusion a eu tôt fait de naître entre le quartier et l'ensemble de la *comuna*. Il n'est pas rare alors de rencontrer des étrangers totalement perdu dans des quartiers et à des heures loin d'être sûres. Car visiter un lieu est loin d'être suffisant afin d'en comprendre toute sa complexité. Rester deux nuits dans un appartement de *Las Independencías* n'est pas vivre dans le quartier. Car on lui impose notre manière de vivre, nos habitudes et nos valeurs loin de correspondre à celles que vivent les Colombiens au quotidien.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4- Quand tout se transforme

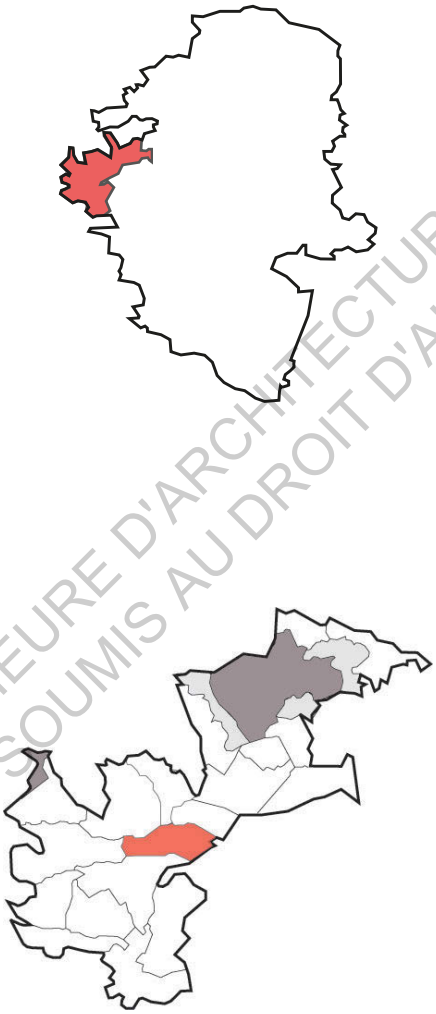
La maison est le reflet de la structure familiale colombienne : elle vit ensemble, près à s'épauler. On construit les uns sur les autres dans un entrelac de sous-unités d'habitation aboutissant à la fabrication d'une maison. Ce vivre ensemble va venir créer un micro-cosmos, plus recentré sur lui-même, entraînant ainsi une fermeture progressive vis-à-vis de celui que représente l'extérieur. Un extérieur pouvant apparaître comme violent et dangereux.

Toutefois, cet espace public est aussi source de revenus : le développement des touristes va amener une nouvelle économie à l'intérieur même du quartier, l'ancienne étant plutôt basée sur un apport venant de l'extérieur (les gens de la *comuna* allant travailler généralement dans les quartiers plus centraux et riches de la ville). Ainsi, la rue devient moteur d'enrichissement. Cependant, du fait de la connexion forte existant entre l'espace public et la cabane devenue maison, si le premier change, le second aussi. La logique mercantile distillée dans l'espace public a tôt fait de s'immiscer dans le domaine privé et d'y changer sa dynamique : des familles s'éparpillent, explosent, le fils ou la fille cherchant à augmenter ces revenus.

Qu'il soit vecteur de bonnes ou mauvaises choses, on ne peut pas négliger l'influence que le tourisme a dans la dynamique immobilière et commerciale d'un quartier. Il serait bon, avant de vagabonder, de se demander pourquoi nous le faisons et quelles peuvent en être les conséquences.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

V - La maison-hostal de Felipe



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 31 - La Comuna 13 dans Medellín; San Javier 1 dans la Comuna 13
Le quartier est l'un des plus centraux de la *comuna*, et aussi un des plus anciens. C'est lui qui accueille la station de métro de la *comuna*, et en est la principale porte d'entrée.

V - La maison-hostal de Felipe

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 - Fabrication d'une maison comme les autres

Le quartier San Javier est le plus vieux de toute la *comuna*, là où durant l'exode des années 50 les premières invasions se sont développées. C'est donc là que se trouvent les plus anciennes maisons d'invasion, en quelque sorte leur stade final.

Felipe est un Colombien originaire de la *comuna*. Adopté à ses 8 ans par un couple français, il est revenu dans sa ville il y deçà deux ans pour ouvrir un *hostal*, une auberge de jeunesse. Situé à deux pas du métro, il a acheté sa maison à la famille du constructeur mort il y a peu. D'aspect extérieur, l'*hostal* ressemble à toutes les autres maisons du même *estrato* dans les autres quartiers, des maisons ayant été construites par des promotions immobilières, et non par invasion. La rue dans laquelle se situe l'*hostal* est classée *estrato* 4, cette catégorie étant largement sous-représenté dans la *comuna* puisque ne représentant que 4.23% de toutes les maisons de la Comuna 13 (LONDOÑO RAMIREZ, 2012).

> *« Si j'ai acheté cette maison, c'est parce qu'elle me paraissait saine et avait déjà tout le confort installé à l'intérieur, que ce soit l'électricité, l'eau mais aussi le raccordement aux égouts, la télévision par satellite. Bref tout ce que proposaient les autres maisons d'estrato équivalent dans Medellín, mais avec un prix largement en dessous de celui du marché. Cela va faire 5 ans que j'ai l'hostal, et je crois que les prix ont déjà dû pas mal augmenter. » (Felipe, 2017)*

L'*hostal* haut de trois étages possède une façade en carrelage imitation brique. Au rez-de-chaussée prend place un grand garage ainsi que la maison privé de Felipe et sa femme, au premier étage un grand salon-cuisine commun ainsi que quelques chambres et le dernier étage se voit entièrement attribué au dortoir.

De l'extérieur, on peut bien lire l'ancienne superposition des logements, tel celui de la maison de la famille de Yeni. L'escalier extérieur dessert tous les étages, qui apparaissent comme indépendants. Il n'existe pas à l'intérieur de circulation verticale.

> *« La maison fonctionne comme si les trois étages étaient séparés : le premier pour ma femme et moi, le second pour le salon où généralement on boit, on fume et on fait la fête et le dernier étage comme étant un peu plus calme, pour les gens qui veulent dormir. Comme ce sont comme des boîtes indépendantes, le bruit passe difficilement de l'une à l'autre. » (Felipe, 2018)*

V - La maison-hostal de Felipe

FIG 32 - Façade de l'*hostal Almarita* de Felipe (à gauche)
Au rez-de-chaussée prend place un grand garage ainsi que la maison privée de Felipe et sa femme, au premier étage un grand salon-cuisine commun ainsi que quelques chambres et le dernier étage se voit entièrement attribué au dortoir.

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les voisins de l'*hostal* sont quasiment tous les bâtisseurs des maisons qui aujourd'hui bordent la rue. Certains expriment leur fierté de ce qu'ils ont pu accomplir, d'autres la complexité du processus.

> *« Au final on a eu ce qu'on voulait : une maison. Quand les gens la voit, ils ne se rendent pas compte que c'est nous qui l'avons construite. Elle est comme les autres. Donc nous sommes comme les autres. » (Antonio, un habitant du quartier San Javier 1, 2018)*

Car la maison en tant qu'objet n'est pas le seul objectif recherché : il s'agit avant tout d'une acceptation et d'une intégration de la part des urbains déjà présents. Comme expliqué précédemment, la logique d'*estrato* crée de profonds clivages au sein d'une même ville, la personne étant perçue au travers de son *estrato*. Et ce même *estrato* est défini par la qualité des services publics et des maisons qui s'y trouvent. Ainsi dans un sens, la maison va venir définir l'*estrato*.

> *« La loi dit que ce sont les résidences qui sont stratifiées, mais il est généralement pensé que ce sont les gens. Et cela s'est étendu aux lieux d'études, aux parcs, à la façon de parler.» (Consuelo Mallarino, 2016)*

Si les *estratos* 1,2 et 3 correspondent aux strates basses qui abritent les utilisateurs disposant de moins de ressources, bénéficiaires de subventions dans le cadre du service public à domicile; les *estratos* 5 et 6 correspondent aux strates hautes qui hébergent des utilisateurs disposant de plus de ressources économiques, qui doivent payer les dépassements de coûts (contribution) sur la valeur des services publics à domicile. L'*estrato* 4 ne bénéficie ni de subventions ni de coûts supplémentaires, ne doit payer que exactement la valeur que l'entreprise définit comme le coût de la fourniture du service (définition provenant du *Grupo de Estratificación Socioeconómica, Dirección Geoestadística DANE*).

Ainsi, la requalification des *estratos* ayant eu lieu en décembre 2008 n'est pas seulement la reconnaissance et l'officialisation de la maison d'invasion, comme l'a été la mission de relevé ayant eu lieu dans *Las Independencías*, mais réellement la reconnaissance et l'acceptation de la part premièrement des autorités du travail que ces familles ont pu fournir durant des décennies, mais aussi de la part dans un sens des autres habitants. Ces familles ne sont plus dépendantes des autres habitants, elles sont intégrées dans le système urbain global.

2 - Fabrication d'un morceau de ville pas comme les autres

Une des autres caractéristiques qui ne permet pas de différencier la maison de Felipe d'une une autre n'ayant pas une origine invasive est la qualité de l'espace public. Ou plutôt la forme

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

V - La maison-hostal de Felipe

FIG 33 - Comparaison du tracé des rues entre le quartier San Javier 2 et Las Independencias
Au regard de ce comparatif, on peut à juste titre se questionner sur les raisons d'une si grand différence. Le terrain de San Javier 2 est le plus plat de l'ensemble de la *comuna*, favorisant le développement d'une trame orthogonale, là où l'invasion en pente privilégiera une forme organique sous forme de bande (là où San Javier se forme en îlots) formant un terrassement de la montagne.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE

qu'il revêt. Les façades alignées et légèrement en retrait créent une zone enherbée devant la maison ainsi qu'une place de parking devant le garage. Un trottoir vient ensuite créer une transition entre le terrain et la chaussée.

De cette image très américanisée de la construction de la ville découle plusieurs questions : tout d'abord, d'où sort la trame très orthogonale des rues alors que jusqu'ici, nous avons pu observer la sinuosité de celle-ci ? Et qu'est ce qui a engendré sa largeur, près de 17m ?

San Javier en tant que plus vielle partie de l'invasion a été la première à bénéficier de l'installation d'un service public compétent. Le terrain plat favorise la reproduction du schéma observé dans les centres, l'existant : la trame orthogonale. Le changement des réseaux d'eau et d'évacuation (pour ce cas-ci, les réseaux n'avaient pas été pensés de manière aussi poussée que pour le quartier de Yeni ou Doña Carmen) consiste - ou consistera - seulement à creuser des tranchés et à changer les tubes, pour en mettre de plus gros (afin d'assurer la bonne distribution ou collecte à toutes les maisons connectées). Ensuite les réseaux de chaque maison devront se raccorder à cette bouche créée par les autorités. Dans le cadre de San Javier, les réseaux n'étant pas développés, ce fut l'occasion de désengorger le quartier par des opérations de destruction, afin de libérer de l'espace entre les maisons pour ensuite y installer des routes mieux définies. Les anciens déplacés se retrouvaient donc de nouveaux sans toit à devoir chercher un nouveau terrain à envahir : la ville les avaient de nouveau repoussés un peu plus vers l'extérieur.

Au final, l'amélioration de la vie de certains entraîne la destruction de la vie d'autres. Même si les raisons du choix de la conservation de telle ou telle maison semblent encore floues, il apparaît clairement le souhait de vouloir prolonger la trame orthogonale sur laquelle s'est basée la ville coloniale de Medellín et qui a été étendue à l'organisation de tous les autres quartiers planifiés.

Une des révolutions qui a bouleversé la ville du quartier est l'arrivée du métro en bas de la *comuna*, entre les quartiers San Javier 1 et San Javier 2, en 1996. Plus qu'un simple raccordement, il s'agit réellement de l'intégration, la reconnaissance de ce quartier d'invasion comme appartenant à la ville. Maintenant, il faut à peine 10 min pour aller de San Javier, le terminus jusqu'au centre-ville à la station-pivot San Antonio. Avant, il fallait approximativement 40 min en *buseta*. Cette politique de développement de la mobilité urbaine continue encore de nos jours, avec notamment la construction des *metrocables*. Ces-derniers permettent en effet de monter sur les montagnes facilement et ainsi de desservir les *barrios de invasion* sans la nécessité de faire de lourdes destructions au seins de ces quartiers (seuls une dizaines de pylônes ont été construit pour la ligne J partant de San Javier jusqu'à Juan XXIII). Cette politique, qui est une stratégie globale à l'échelle de la ville entière, est aussi la base de la planification future de Medellín.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DEPOT D'AUTEUR

V - La maison-hostal de Felipe

FIG 34- Photographie de la construction des VIS dans le quartier Altos de San Juan, Comuna 13, Medellín
Par cette opération, les autorités renforcent une typologie jusque là très peu présente dans la *comuna*, celle des appartements. Construits pour loger les déplacés des autres projets urbains, il est légitime de se questionner sur la pertinence de ce nouveau mode d'habiter: en quoi correspond-il au mode de vie et organisation familiale observable dans la *comuna*?

© Victor Andres Alvarez, 2014, El Tiempo, https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-14898342

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT NON CONTRACTUEL

Les *barrios de invasion* sont nés du nombre insuffisant de logements construits dans la ville lors de l'exode rural des années 50, la population *paisa* passant de 168 266 en 1938 à près de 772 887 en 1961, soit une multiplication par 6 de la population en moins de 25 ans. Les arrivants construisaient donc leur propre habitation, à défaut de pouvoir s'en acheter une (du fait de l'exode, les prix des maisons en vente ont considérablement augmenté, surtout les maisons classées *estrato* 1, 2 et 3).

Ainsi, Medellín depuis une cinquantaine d'année se retrouve empêtré dans une politique d'amélioration de l'habitat, du déjà-là, sans pour autant développer un projet de planification urbaine à plus grande échelle. Ainsi, l'arrivée du métro dans San Javier était pensée comme une amélioration de la qualité de vie des gens du quartier. La construction de la ligne J de *metrocable*, en 2008, a elle un tout autre but.

La mairie désireuse de continuer sa politique de rénovation urbaine mais envieuse d'une stratégie de planification a mis en place la construction à l'échelle globale de la ville d'un réseau de *metrocables*, s'apparentant à des téléphériques, permettant de relier des *barrios de invasion* trop en altitude pour que le métro puisse les atteindre. Il serait la colonne vertébrale de leur planification. Pour l'exemple de la ligne J, elle part de la station San Javier, terminus du métro, et le relie à Juan XXIII et Vallejuelos, deux quartiers d'invasion récents, assurant ainsi aux habitants une facilité d'accès aux réseaux de transports publics et donc à leur travail. Mais la station finale de cette ligne est La Aurora, un quartier se trouvant par-delà les montagnes encerclant la ville et l'autoroute. Dans ce quartier pour l'instant se trouve une dizaine de petites tours accueillant des *viviendas de interes social* (VIS), l'équivalent colombien des HLM français. Excentrés géographiquement mais à seulement 30 min du centre-ville, ces VIS sont la base de la construction de nouveaux quartiers. Déjà urbanisés, dans le sens où déjà tous les réseaux, qu'ils soient électrique, de gaz, d'internet ou de transport, sont construits, il ne restera plus qu'à construire les VIS en fonction des besoins.

Une question tout de même peut-être posée : même si la connexion avec le centre-ville est bonne, que les VIS répondent aux critères de salubrité et de décence, ne serait-ce tout de même pas un moyen élégant de reléguer de nouveaux les populations les plus pauvres et les plus vulnérables à l'extérieur de la ville, en prenant en compte la morphologie de cuvette du territoire et sa pression immobilière sans cesse plus grande ? La requalification de ces quartiers ne serait pas le moyen d'offrir de nouveaux produits sur le marché à des populations moyennes en demande de logement ?

Ainsi, l'amélioration des conditions de vie dans les bidonvilles est aussi moteur à la planification urbaine, le but étant d'économiser avant tout (il est coûteux d'intervenir dans les quartiers d'invasion) mais aussi d'assurer un maximum de confort aux nouveaux arrivants de Medellín.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

V - La maison-hostal de Felipe

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

FIG 35- Plan de masse localisant en rouge la maison de Felipe (Cra. 98a #106-47 A)
L'hostal se trouve dans une rue calme à deux pas du métro San javier 2. Felipe a choisi cet emplacement pour sa localisation avantageuse, les touristes pouvant venir dormir dans un *barrio de invasion* d'*estrato* 4, profiter du graffiti tour tout en pouvant aller très rapidement dans le centre-ville à l'aide des transports (communs ou taxis). Même si la rue principale est agitée, la Carrera 98a est très calme, en particulier la nuit.

« C'est vrai que dans le quartier, il y a quand même pas mal de gens qui ont acheté leur maison à leurs anciens propriétaires qui eux, l'avaient construite. Avec l'argent gagné, ils sont eux-mêmes aller acheter une maison un peu plus haut dans la comuna, mais beaucoup plus grande ». (Felipe, 2018)

3- Mercantilisation : de l'usage à la propriété

Comme l'a précisé Felipe, il a acheté la maison où il a installé l'*hostal*. L'ancien propriétaire avait décidé de vendre la maison que lui-même avait construite. Même si les raisons ne sont pas explicites, on peut émettre des suppositions.

Tout d'abord, comme expliqué précédemment, l'attrait financier prédomine. Vendre une maison, qui d'autant plus est d'*estrato* 4, peut rapporter une somme non-négligeable, notamment si il y a des dépenses immédiates incompressibles, comme par exemple l'entrée à l'université d'un des petits-enfants ou le départ à la retraite d'un des grands-parents.

Une seconde explication serait le coût trop élevé des charges qui *estrato* 4, doivent être payées le prix du marché, sans aide de l'état. A savoir que même si la maison a la même allure que celles que l'on peut rencontrer dans d'autres quartiers, les moyens financiers des familles n'ont pas forcément augmentés. Ainsi, ils se retrouvent dans l'obligation de vendre leur bien, se retrouvant incapable de l'assumer.

On peut penser aussi à la perte de repère. Le quartier d'invasion, ce n'est pas seulement sa maison et la rue, mais aussi les voisins arrivés en même temps qu'eux, qu'ils ont aidés à construire leur propre maison, ces voisins qui ont eux-même gardés leurs enfants quand les deux parents devaient aller travailler. Le *barrio* se construit ensemble, et cela fait aussi l'attachement d'une population à son territoire. Ainsi, quand quelques familles commencent à vendre, rapidement le phénomène s'amplifie, comme si chaque déménagement était une attache de plus qui se brisait.

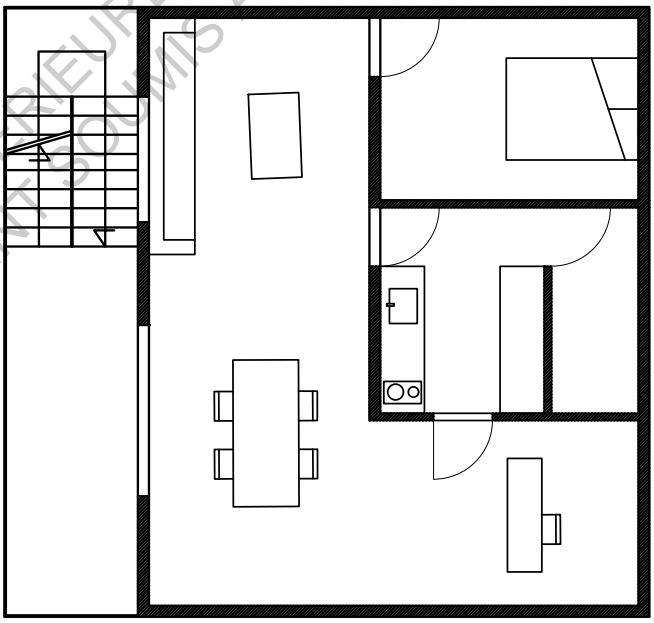
Un dernier point observable est la fragmentation des logements entre plusieurs propriétaires. Comme vu précédemment, la maison d'invasion est une accumulation de petites-unités indépendantes, chacune appartenant à un membre de la famille, mais venant au final créer une unité : la maison. Or, il s'observe une vente par fragment de ses sous-unités : par exemple, quand les grands-parents meurent, la famille vend le rez-de-chaussée ou du moins le loue. Cela est facilité par la structure organisationnelle même de la maison (cf description de celle de Felipe). Fragmenter, c'est perdre aussi la vie de l'espace public. Car pour passer de la maison de la fille à celle de la grand-mère, il fallait passer absolument par l'espace public, lui apportant une dynamique continuelle, une vie. Maintenant, chacun reste chez soi, individualiste, sans chercher à connaître et aller voir ce voisin qui vient d'occuper la maison de la *abuela*.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

V - La maison-hostal de Felipe

R+2

R+1



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 36- Plan de l'*hostal* (1:100)
Le plan, simple, offre la possibilité de différencier les usages en fonction des étages. Le RDC (non dessiné) est dédié aux propriétaires, le premier étage aux voyageurs désireux de s'amuser et faire connaissance, alors que le R+1 accueille des activités plus calmes.

Le commerce de ces maisons ne tuerait-il pas la vie même du quartier, son évolution est telle, avec sa recherche de mimétisme, que l'achèvement de la construction d'une maison d'invasion signe le décès de son mode de vie ?

> *« L'hostal permet d'amener une vie différente dans le quartier. Les touristes sont contents de vivre dans un quartier d'invasion, et ils permettent aux gens qui sont restés de continuer à faire vivre les lieux. » (Felipe, 2018)*

Plus qu'une question éthique, se pose la question du droit de commerce sur ces maisons d'invasion. La cabane d'abord illégale et basée sur la notion d'usage de l'espace s'est ensuite transformée en maison, mutant sa notion d'usage en droit de propriété. Quel est donc le droit, non pas légal, mais légitime, non consacré par la loi mais bien conforme dans son sens à une équité ?

En droit, le droit de propriété est défini par trois éléments : l'usus (le droit d'utiliser le bien ou le terrain), le fructus (le droit de percevoir les fruits du bien, c'est-à-dire les revenus qu'il génère) et l'abusus (le droit de disposer du bien, comme par exemple de le vendre)[4].
C'est trois termes sont consécutifs du code de l'habitation français, et sont utilisés ici en tant que concept général et non en terme de valeur juridique.

L'invasion est basée sur l'usus illégal du terrain qu'il occupe. Son officialisation signifie la légalisation de ce droit d'usage à un titulaire par une expropriation à une autre personne réelle ou fictive qui en avait l'entière propriété (c'est-à-dire l'ensemble des trois éléments). Cependant l'acquisition de l'usus implique-t-il réellement celui du fructus et de l'abusus ?

Dans la pratique, l'usus du terrain va de pair avec le fructus : il n'est pas rare, même dans des constructions pas encore légalisées, de trouver un petit local commercial au rez-de-chaussée, tenu soit par les propriétaires de la maison soit loué à un tiers. Ainsi, on suppose que l'officialisation de l'usus entraîne aussi celle du fructus que l'on a sur le terrain.

Mais quand est-il le l'abusus ? A-t-on le droit de vendre un terrain que l'on nous a donné, qui plus est par expropriation d'un autre propriétaire ? Car le titre d'habitation concédé est-il un usufruit ou un droit de propriété ?

Officiellement, le titre de propriété donné par la mairie assure la propriété totale du nouveau terrain, avec accord de l'ancien propriétaire. Celui-ci peut tout de même choisir d'en conserver la propriété et de seulement concéder l'usus et le fructus. Cependant, il est commun que ce propriétaire concède l'entièreté de la propriété aux habitants de l'invasion.

[4] Ces trois termes sont consécutifs du code de l'habitation français, et sont utilisés ici en tant que concept général et non en terme de valeur juridique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

V - La maison-hostal de Felipe

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

FIG 37- Photographie de l'intérieur de l'*hostal*
Felipe a voulu décorer son *hostal* dans un esprit d'invasion et d'évasion, représenté par l'éléphant peint. Pour cela, il n'a utilisé que des matériaux de récupération, en l'occurrence des palettes, pour meubler son chez-lui. Tel le quartier dans lequel il prend place, l'auberge grandira avec le temps, en fonction des moyens de son propriétaire et gardant toujours un lien fort avec son quartier.

© http://bstatic.com/images/hotel/org/160/160802580.jpg

4- Quand tout se vend

On a pu voir à travers la maison de Felipe, le stade final d'une maison d'invasion. Plus rien réellement ne la différencie d'une autre maison, construite dans un temps court et clé en main, que ce soit son aspect extérieur, la qualité des prestations des services publics qui la desservent, ou même son mode de vie.

Car l'aboutissement de la maison est synonyme de mort de l'invasion et de tout ce qui l'entoure. L'ancrage au territoire, pilier fondateur du quartier s'étiole et une logique mercantile s'installe. Le quartier meurt, ou du moins mute, en même temps que la mort de ces bâtisseurs et du déménagement de sa famille. Il ne reste alors que quelques touristes curieux, prêt à mettre le prix pour connaître l'histoire révolue d'un quartier belliqueux.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

100 V - Discussions

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ces différentes visions du bidonville offertes par ses habitants, ceux qui réellement le connaissent et le pratiquent tous les jours, nous informent sur l'identité, sur la réelle définition d'un bidonville. Pour rappel, la définition communément utilisée provenant de UN-Habitat, la branche onusienne en charge des questions urbaines stipule :

> *« Un bidonville correspond à un groupe d'individus vivant sous un même toit dans une aire urbaine et manquant d'au moins l'une des cinq aménités suivantes :*
> *1. un logement durable (une structure permanente qui assure une protection contre les conditions climatiques extrêmes)*
> *2. un surface de vie suffisante (pas plus de trois personnes par pièce) ;*
> *3. un accès à l'eau potable (de l'eau qui puisse être accessible en quantité suffisante, qui soit abordable et sans effort excessif) ;*
> *4. un accès aux services sanitaires (toilettes privées ou publiques mais partagées par un nombre raisonnable de personnes) ;*
> *5. une sécurité et une stabilité d'occupation (protection contre les expulsions) ».*

De par cette approche, la plupart des études officielles commanditées par des institutions internationales ne portent que sur la démonstration et les préconisations de résolution de ces problématiques particulières. Toutefois, ce manque de précision entraîne par la même occasion un oubli de tout un pan de questionnements devant être pris en compte lors de toutes interventions dans ces zones sensibles.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1- Problématiques connues et reconnues

Bien entendu, il ne faut pas faire abstraction des questions « physiques » du bidonville, qui sont en effet une de ses plus grandes faiblesses, et qui le maintiennent dans une forme de fragilité, voire de grande vulnérabilité.

Construire un bidonville, c'est certes faire avec ce que l'on a, mais c'est aussi faire sans ce que l'on a pas. Dans son livre « L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté » (1978), Yona Friedman nous explique que la formation d'un objet architectural implique deux processus, celui de la réalisation et celui de son utilisation, et implique souvent deux protagonistes : l'architecte (ou du moins le concepteur) et l'utilisateur. La réussite d'un projet provient généralement de la capacité qu'ont les deux parties à pouvoir communiquer et se comprendre mutuellement. Dans son analyse, l'auteur décrit le bidonville comme un retour à la manière ancestrale de faire la maison mais aussi la ville, où le concepteur et l'utilisateur ne sont qu'une seule et même personne, supprimant ce conflit de communication, et offrant réellement à l'usager un habitat correspondant à ses besoins aussi bien spatialement que symboliquement.

V - Discussions

En tant qu'architecte, cette proposition, soumise elle-même par un architecte, entraîne un questionnement sur la profession entière : l'Homme a-t-il besoin d'autrui pour construire son habitat ? Le rôle social qu'endossèrent les architectes après la Seconde Guerre Mondiale correspond-il à une évolution du « faire l'habiter » par une spécialisation des connaissances devenues très voire trop pointues (pouvant par ailleurs amener après plus de 70 ans de pratique à la disparition d'un métier trop polyvalent dans une époque prônant la spécialisation) ?

L'avenir de l'architecte, Yona Friedman le conçoit comme un rôle de conseiller :

> *« L'architecte devient donc un consultant qui reçoit dans son cabinet les clients particuliers, les utilisateurs futurs qui, eux, pratiquent l'auto-planification: ils ébauchent eux-mêmes les plans de leur maison, contrôlent la qualité de ces plans, les améliorent si nécessaire, et ils négocient avec leurs voisins (ou avec ceux avec qui ils cohabitent) les divergences d'intérêt et les conflits personnels ». (Friedman, 2003, p.59).*

Par cette proposition, plus que la remise en question du rôle de l'architecte, il en souligne l'importance et l'expertise : même si « les solutions proviennent d'en bas » (Friedman, 2003, p.94), l'architecte est le garant du respect des normes visant à protéger les individus habitants mais aussi celles protégeant ses voisins. Il est le détenteur de la somme des connaissances empiriques afin d'accélérer et rationaliser le processus de conception.

Et c'est cela qui manque dans les bidonvilles. L'auto-planification ne prend en compte au pire seulement elle-même au mieux ses voisins directs. L'urbanisme absent de la réflexion amènent les problèmes sanitaires dépeints dans la définition précédente. Bien que par empirisme, la conception urbaine soit elle aussi rentrée dans la conscience collective de la *comuna*, comme nous l'a démontré l'exemple du quartier de la *Gabriela Luz del Mundo* de Doña Carmen, il est encore à ses balbutiements, se focalisant avant tout sur la gestion de l'eau. L'eau potable acquise par dérivation des aqueducs proches suppose le passage d'un de ces derniers près de l'installation, ainsi que la mise à disposition ou achat des matériaux nécessaires pour effectuer les travaux. Se pose en évidence le caractère immoral de l'acte : le détournement n'en est pas moins un vol à autrui, à la collectivité qui se retrouve alors à payer pour eux - même si, comme expliqué plus tôt, les *estratos* bas ne paient pas vraiment de charge ni d'électricité ni d'eau, compensé alors par les prix élevés, que paient les estratos riches - . Le système de récupération des eaux usées est aussi pensé dès le début de la planification du bidonville, mais se cantonne à la sphère du quartier, ne se connectant à aucun réseau urbain d'égout et rejetant donc sa collecte dans un secteur libre en contrebas, sans prendre en considération l'impact que cela peut avoir aussi bien au niveau environnemental qu'avec le voisinage qui voit alors ses propres conditions de vie se détériorer d'autant plus. L'invasion est alors mal perçue par les mêmes gens qui la pratiquent.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Concrètement, cela se traduit par un manque d'accès à réseaux stables, l'eau certes, mais aussi l'électricité, le gaz, mais aussi internet, la télévision, et tout ce qui procure une ouverture sur le monde extérieur à l'invasion. Plus qu'un risque sanitaire, il s'agit aussi d'un cloisonnement des possibilités et une forme d'isolement que crée la construction d'une invasion. Ce manque de réseau empêchant de sortir limite par le même biais les accès aux bidonvilles provoquant certes des problèmes sécuritaires liés aux trafics mais surtout pour l'accès des services publics sanitaires comme les pompiers pour gérer les incendies, principaux destructeurs des invasions, les prévenir mais aussi chercher et secourir les victimes lors des catastrophes (les glissements de terrain tout particulièrement), les ambulances, le SAMU etc.

Même si une unité peut être découpée en un ensemble de composants, la somme des individualités que sont les maisons n'est pas suffisante pour créer un bout de ville. Il faut savoir penser de manière globale, comprendre l'emboîtement des échelles pour créer un tout cohérent. Un réel vivre ensemble.

Il faut aussi s'acquitter de notre redevance sociétale : la Colombie tend vers la notion d'état social, voulant essayer de protéger ces concitoyens les plus démunis, par sa politique d'*estrato*. Toutefois, cette démarche sous-entend l'intégration de la nouvelle population dans la vie urbaine et les devoirs qu'elle présuppose, à commencer par le paiement de l'impôt foncier, el *impuesto predial*. Malheureusement cette soustraction amène à voir pour certains *paisas* les quartiers d'invasions, surtout récents, comme sous perfusion du reste de la ville et de la société. La marginalisation d'abord physique devient aussi mentale, et on parle alors des autres, ceux qui ne vivent et ne pensent pas comme nous.

A cela s'ajoute la problématique d'appropriation des sols, chapeautant deux notions qui sont celles d'occupation et de propriété, souvent en contradiction sur un terrain envahi.

> *« Au-delà d'ajustements structurels des institutions, les régimes fonciers et de propriété doivent également être revus en profondeur, en particulier en ce qui concerne les bidonvilles et les établissements informels où des flous juridiques entravent les efforts d'aménagement et de réhabilitation [...] Les villes doivent établir des cadres juridiques garantissant formellement la sécurité du logement. De plus, la capacité des municipalités à maintenir des registres fonciers sains ainsi qu'à appliquer le droit relatif à la propriété et au logement doit être renforcée. Ces efforts doivent aussi inclure la question des bidonvilles, notamment en égard aux questions de propriété mais aussi sur la mise en place d'outils de recueil de données foncières. »*

Ainsi, pour l'ONU, l'absence de lois relatives aux cas des bidonvilles et de jurisprudences empêche de donner un exemple concret de traitement de la problématique. Les actions se

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

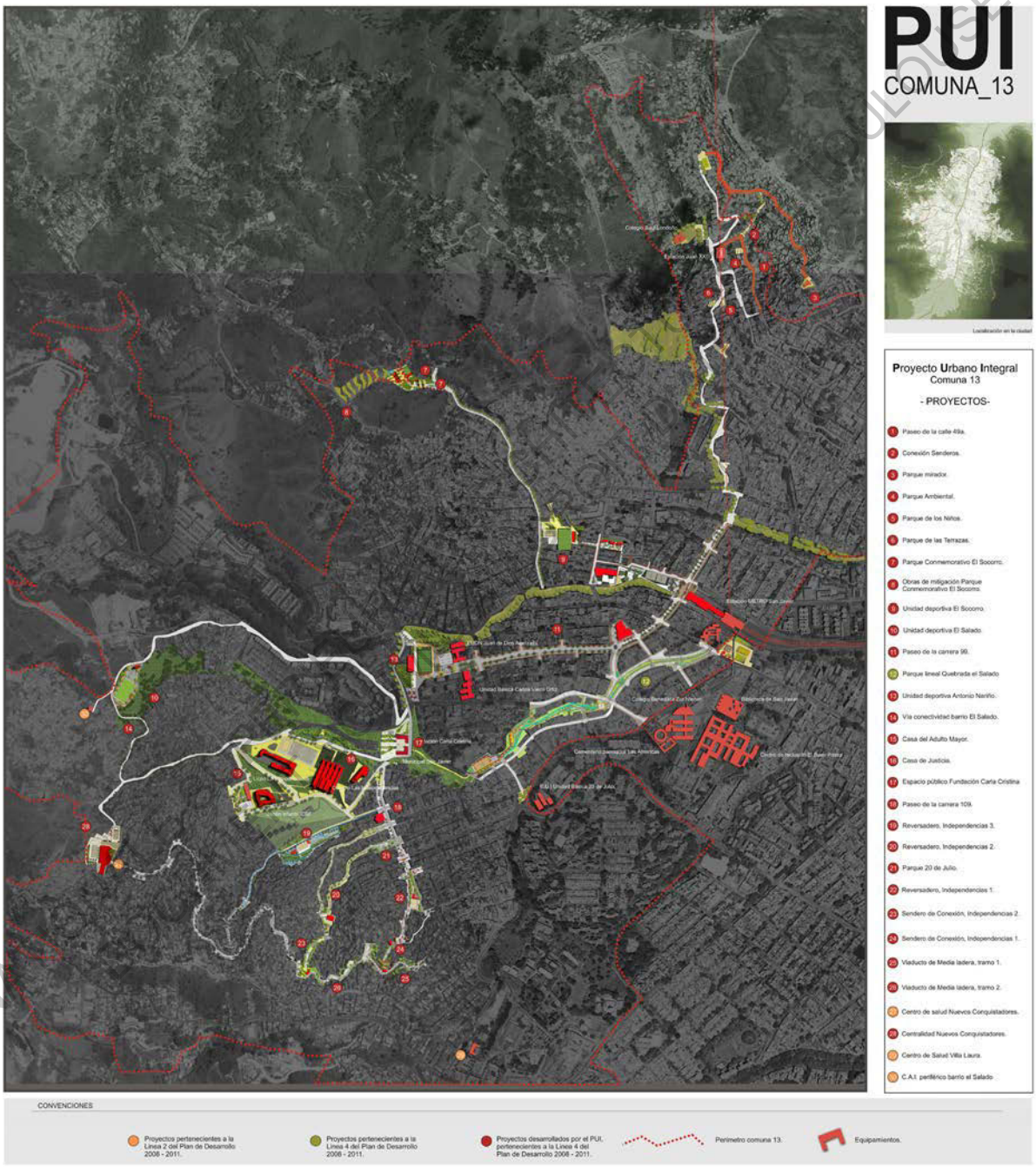


FIG 38- Plan maître du projet urbain de la Comuna 13 San Javier, 2008
Ce plan d'ensemble des actions nous renseigne sur les projets que nous avons pu décrire précédemment. Tous s'inscrivent dans une démarche globale cherchant à recréer de l'unité dans une *comuna* fracturée de frontières invisibles. La rénovation n'est pas seulement urbaine, elle est aussi paysagère, environnementale et sociale.

© EDU Medellín

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE

contentent d'être locales, se contentent de régler les conflits entre propriétaires et usagers, souvent par le leg ou l'achat du terrain par les autorités pour essayer de légaliser la situation. En ressort encore une fois un investissement de la part de la mairie, et donc des contribuables et de ce fait de la population n'habitant pas les bidonvilles.

Au final, plus que les problématiques physiques du bidonville qui sont en quelques sortes les plus facilement détectables et traitables, il serait bon de se questionner sur le financement de ces opérations afin de créer un système viable, rompant avec la dépendance d'une population fragile vis-à-vis d'une autre. Comme le disait Henry Lefebvre dans le « conçu » de sa triplicité de l'espace, on se crée tous une idée de ce que l'on ne connaît pas à partir de ce qui se dit, s'entend, mais aussi à travers ce qui nous relie même de manière très indirecte au sujet. Ainsi, la fermeture du bidonville sur lui-même, l'incompréhension du fonctionnement et de l'organisation socio-spatiale, les titres tapageurs des médias mis en relation avec la promotion internationale de la rénovation urbaine de ces quartiers créée une dissonance cognitive au sein de la population moyenne. Ils ne retiendront que les sommes mirobolantes engagées dans ces projets, payées de leur poche via les impôts et dont ils ne reverront jamais les retombées directes dans leur quotidien.

A contrario, les populations auto-constructrices rencontrées au cours de cette étude, peu importe leur âge, sexe ou condition sociale, s'en sont toujours sorties seules, continue de le faire et ne veulent être en rien mendiantes envers quiconque. Elles ne demandent tout au plus que de la reconnaissance, un droit d'exister, de faire partie de ce tout qu'est la ville sans à avoir à nier les racines qu'ils se sont constituées dans le bidonville.

> *« Ce que nous avons fait nous l'avons fait seul, avant que quiconque ne s'intéresse à nous. Nous ne demandons rien, nous acceptons seulement l'aide que l'on veut bien nous donner. Ma maison, je l'ai fait de mes mains et personne ne me la prendra ». (Doña Carmen)*

2- Redessiner les limites pour redessiner la ville

L'installation de l'invasion ne suppose pas seulement une appropriation d'un bien foncier, appartenant à autrui où à l'État, mais l'usurpation de terrains destinés à d'autres usages profitables à l'ensemble de la ville.

Tout d'abord, il faut comprendre l'organisation territoriale générale colombienne. Le territoire, près de deux fois plus grand que la France (1 141 748 km² contre 672 051 km²), est réparti entre ses 1118 communes (34 978 en France). De ce fait chaque ville est garante d'un

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

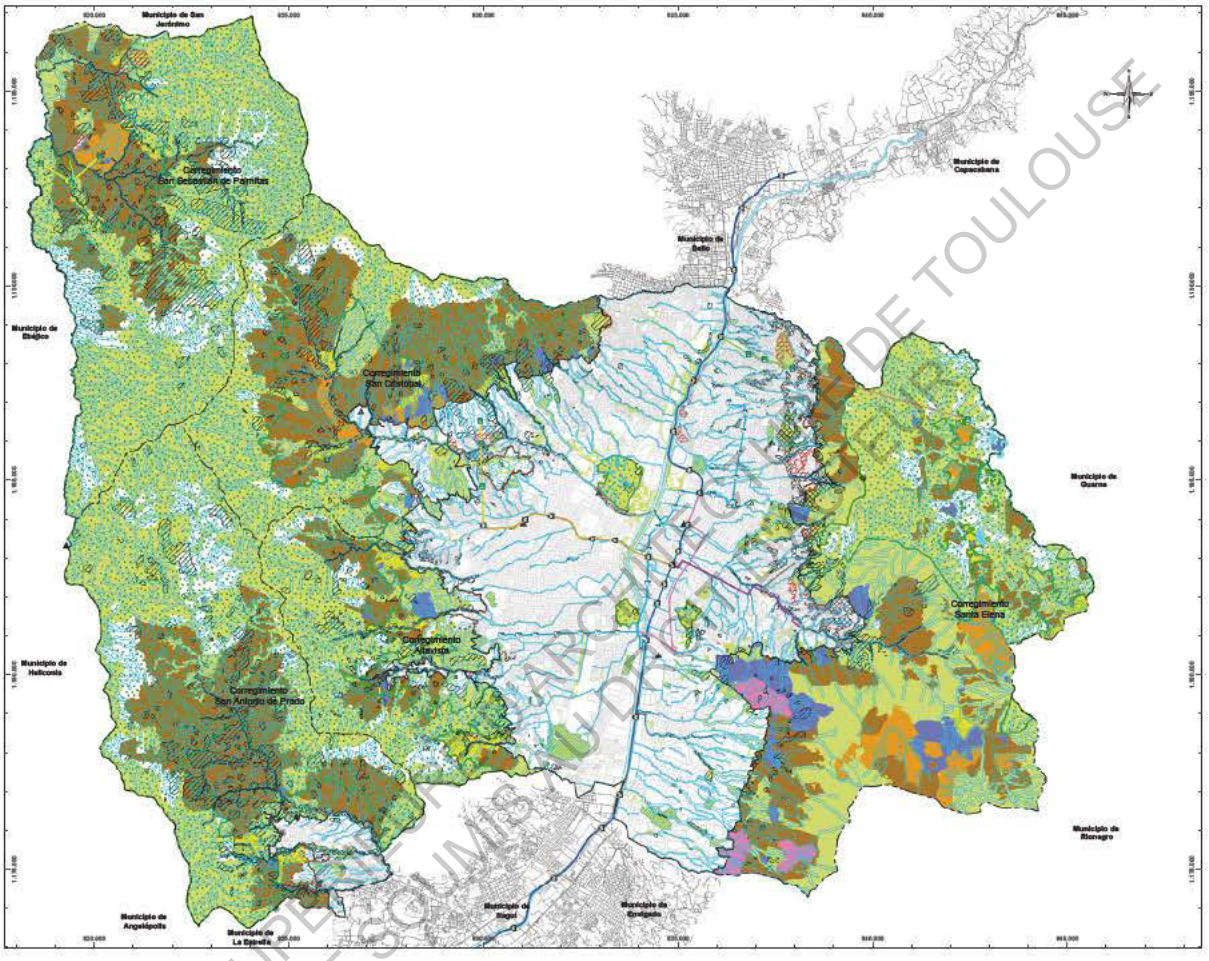


FIG 39- Plan de catégorisation des sols (1:20 000)
La mairie, consciente de la richesse en biodiversité de son territoire, cherche à créer des zones de réserves sur l'ensemble de sa commune. Elles ne serraient pas toutes désignées comme parc naturel, le but étant de créer une dynamique avec ce territoire qui n'était jusque là perçu que comme un réservoir foncier. Ainsi, des zones d'activités agroforestières, des randonnées pédestres ou encore des centres d'observations scientifiques viendraient ponctuer cette vaste zone afin d'y amener un peu d'activité.

© POT Medellín

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

vaste territoire dans lequel se rencontrent quelques petits hameaux (pouvant aller jusqu'à quelques milliers de personnes) appelés *vereda*. La gestion d'une ville englobe donc à la fois son urbanité mais aussi les petits villages et surtout, le territoire considérable l'entourant.

En regardant l'actuel POT (*Plan de Ordenamiento Territorial*, équivalent du PLU français) de Medellín, on peut observer qu'une importante partie concerne la préservation de la biodiversité. La ville et ses environs ne recensent pas moins de 85 espèces d'oiseaux, 76 mammifères, 44 reptiles plus de 1300 insectes et près de 2600 plantes, dont certaines endémiques de la région (données extraites de la *Propuesta para la gestion integral de la biodiversidad y los servicios ecosistemos* en Medellín). Face à l'urgence environnementale secouant la scène internationale depuis les années 2000 et voulant se positionner comme exemple de ville durable en Amérique Latine, Medellín décida d'ajouter à son programme de rénovation urbaine et sociale un caractère environnemental.

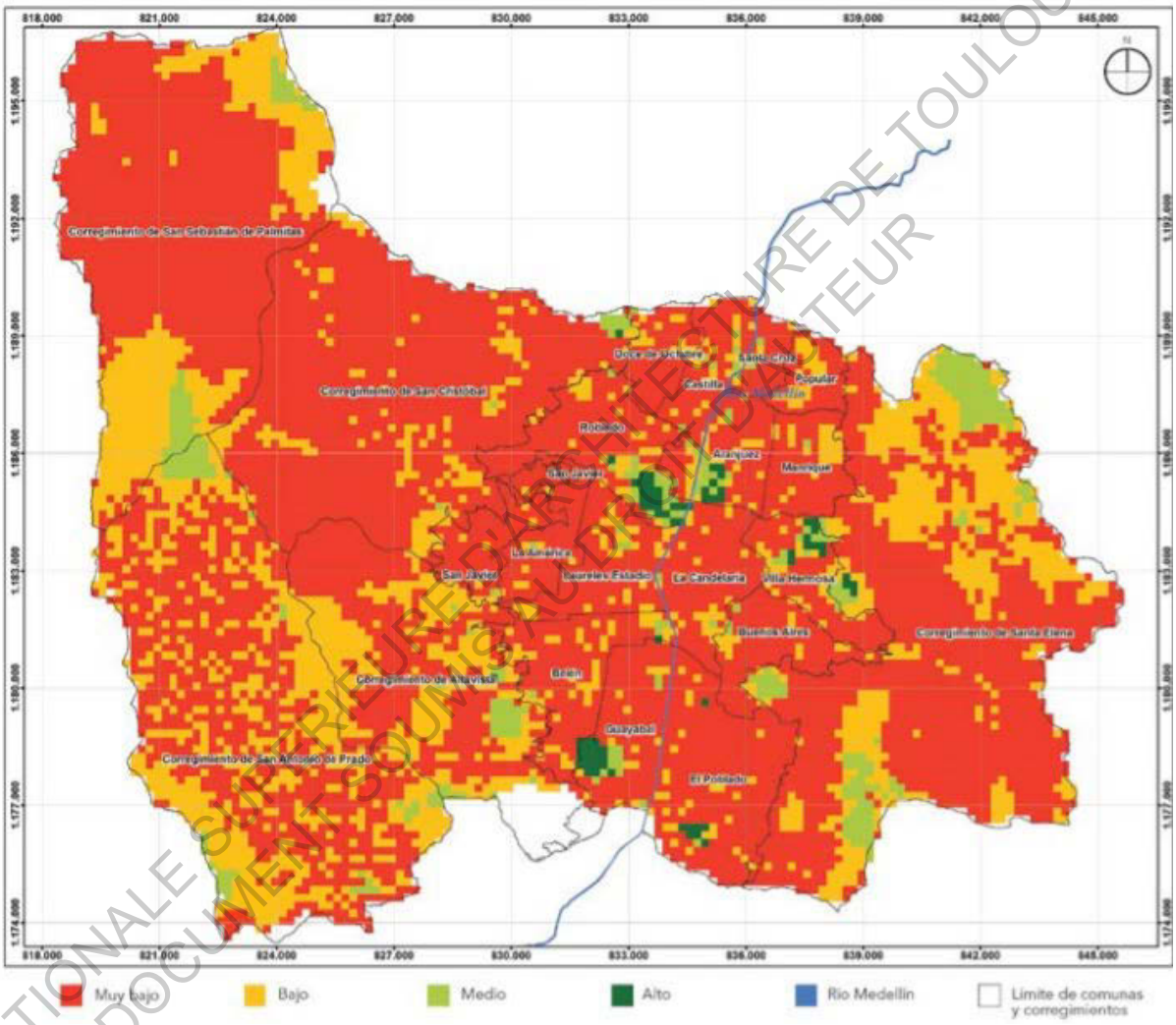
En parallèle, de nouvelles zones de réserve furent créées, majoritairement à l'Ouest de la ville. Cette zone, située juste derrière la Comuna 13, est, au regard de l'étude de l'expansion urbaine du quartier, la prochaine zone qui sera envahie par les nouveaux arrivants. On se confronte dans ce cas à une problématique non plus seulement foncière, de propriété, mais bien de planification. L'invasion, c'est l'inattendue constructible, l'impossibilité de prévoir, de planifier ce que sera la ville de demain puisqu'elle n'obéit à aucune règle. Dans ce cas précis, c'est le risque de perte des réserves végétales et animales que l'on s'efforce de construire pour limiter l'impact de la ville sur la nature.

Dans un autre sens, l'invasion cristallise la bataille qu'a menée l'Homme occidental contre la Nature depuis tout temps. L'invasion s'approprie un territoire, le défriche, le rend habitable pour elle-même, sans prendre en compte ce qu'elle brise. Car envahir c'est pénétrer quelque part en nombre, de manière abusive ou non autorisée ; occuper, faire irruption dans un lieu dans le but de s'imposer.

L'invasion naît de l'absence ou du moins du manque de planification urbaine, de cette non-prévision d'un futur arrivé trop vite et qui a tôt fait de submerger la ville. En conséquence, on ne se concentre que sur la résolution des problèmes immédiats, de ceux déjà là et qui font du bruit, sans pour autant faire attention aux nouveaux qui arrivent, sans cesse plus nombreux, et rentrent sans frapper dans une ville déjà affairée ailleurs. Cette accumulation de problèmes couplée au manque de moyens opérationnels, engage les autorités dans un processus de réparation, plus coûteux et difficile que celui de planification.

Medellín, après des années de bobologie urbaine, décide d'engager de grands travaux à la fois réparateurs et planificateurs. Il s'agit de faire avec l'existant, la tabula rasa engendrerait trop

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FIG 40- Carte actuelle des services écosystémiques (1:20 000)
Les écosystèmes et plus généralement la biodiversité soutiennent et procurent de nombreux services dits services écologiques ou services écosystémiques. Ces-derniers sont les bénéfices que les humains retirent des écosystèmes. Ainsi, on peut remarquer que la nature est souvent absente de l'urbanisation *paisa.* Un des objectifs des rénovations en cours et de réintroduire les écosystèmes fleurissant aux abords de la ville dans cette dernière. Medellín veut montrer l'exemple en devenant autant que possible une ville durable.

© *Propuesta para la gestion integral de la biodiversidady los servicios ecosistemos en Medellín*

de déplacements internes qui ne ferait au final que déplacer le problème dans d'autres quartiers. L'existant sera agrémenté de projets nouveaux qui donneront une direction à la croissance urbaine. En cause les stations de *metrocable*, dont les terminus desservent des quartiers en construction accueillant actuellement les populations déplacées par le projet.

Diriger la croissance ne suffit toutefois pas, créer des limites fortes entre les zones à risque ou à protéger et l'urbanisation est une seconde étape. Cette limite administrative doit alors être traduite de manière physique, non pas par la construction d'un mur mais par son imposition dans l'esprit collectif. Pour cela, la valeur du terrain vierge doit être supérieur à celle de quand il est construit, afin que ce soient les populations locales qui s'engagent dans le processus de protection. La première solution intransigeante est la démolition. Quiconque construit et construira sur le terrain se retrouvera immédiatement « évacué », pour reprendre les termes de l'EDU. Cette méthode nécessite la mise en place de nombreux moyens humains pour la surveillance mais surtout apparaît hostile aux yeux des populations elles-aussi présentes par invasion. En effet, il ne faut pas oublier qu'au sommet des *comunas* se trouvent les derniers arrivants ne vivant que dans des *ranchos* sommaires. Ceux qui s'installent derrière eux, en amont, juste derrière la limite invisible leur ressemblent, et vite est faite la comparaison entre leurs deux situations et la naissance d'une empathie. De plus, détruire aux yeux de tous n'engage pas la confiance en un avenir certain, car peut-être leurs cabanes seront les prochaines à être détruites sous l'excuse de la protection environnementale. La seconde option, planifiée mais pas encore mise en pratique, est la mise en place d'un circuit éco-touristique, basé sur l'observation des oiseaux. Dans le cadre de la Comuna 13, le départ serait le parc commémoratif du El Socorro et s'enfoncerait dans les montagnes boisées de l'ouest de la ville. La population, partie prenante du projet, serait alors les protecteurs auto-proclamés du lieu, qui veilleraient à son maintien pour s'assurer des rentrées pécuniaires qu'il apporte.

Bien entendu, tout cela serait possible si la corruption ne minait pas l'entièreté du pays, cette dernière amenant à un manque de démocratie (en témoigne les dernières élections présidentielles) et donc à un manque de règles de vie commune.

Même si la problématique de l'invasion paraît insoluble, la planification apparaît comme un catalyseur, qui loin de régler l'ensemble des problèmes, dirige tout de même les habitants en quête de terrains vacants vers des zones à moindre risque, facilement accessible à l'aide de transport public et dans lesquelles ils pourront engager de manière sereine la construction de leur futur chez eux.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3- Enjeux des politiques de rénovations

Engager un projet de rénovation urbaine n'est pas un choix, il s'agit avant tout d'une nécessité afin d'assurer, certes, l'accès aux services vitaux, mais aussi de changer la vision et la

réputation d'un quartier. Comme un premier pied à l'étrier, la rénovation urbaine est avant tout l'occasion de donner un élan aussi bien social qu'économique qui par la suite permettra au quartier de grandir et de se gérer seul, parvenant de lui-même à combler le retard avec ses proches voisins.

Il faut alors réfléchir comment amener le projet pour que d'une part, la population du quartier ne le ne voit pas comme une intrusion hostile du pouvoir supérieur dans leur espace, qu'ils ont eux-mêmes construit aussi bien physiquement que symboliquement. D'un autre côté, le projet doit être aussi présenté à l'autre partie de la population qui finance l'opération par ses impôts ; elle doit en voir et comprendre l'intérêt et surtout l'effet que cela aura sur sa vie personnelle, et alors sera accepté de manière quelque peu égoïste un projet se situant à l'autre bout de la ville.

Dans le cadre de la rénovation urbaine de la Comuna 13, Yeni explique que la phase la plus longue fut avant tout celle de la préparation du projet, en amont du début du chantier. Dans son travail, il a fallu expliquer lors de réunions collectives les tenants et aboutissants de ce qui sera fait, tout en leur demandant leur avis pour la suite les faire remonter jusqu'aux architectes en charge de la conception.

> *« Même si on ne prend pas tous les avis en compte, l'important c'est qu'ils aient pu dire ce qu'ils voulaient sur le projet, qu'ils se sentent impliqués pour ne pas voir ce qui va se faire comme une intrusion. Il serait plus simple d'imposer quelque chose, mais cela ne marcherait pas autant. Là, dans le cadre des escaliers électriques, les gens le voient comme leur projet, pas le projet de la mairie. […] Mon travail, c'est aussi de faire du porte à porte pour expliquer aux gens ce qui va se passer. Des fois, je dois leur annoncer qu'on va détruire leur maison et c'est assez dur parce qu'ils l'ont construite. Leur vie est ici. Il faut alors leur faire comprendre que c'est pour le bien de tous, et leur trouver des alternatives » (Yeni, 2018)*

D'un autre côté, la ville a présenté le projet à tous ces autres habitants comme avant tout une mesure sécuritaire qui consécutive à l'opération Orion serait un moyen de créer une paix durable. Depuis l'explosion touristique de la Colombie dans les années 2010, et plus particulièrement à Medellín et dans la Comuna 13, les projets de rénovation urbaine sont présentés comme un levier d'attraction.

> *« Quand nous avons fait le projet, nous ne pensions pas du tout que cela marcherait autant. Nous en somme très contents aujourd'hui et maintenant nous pensons toujours à l'aspect touristique de ce que nous faisons en plus bien entendu de ce que cela apporte aux habitants. » (Laura Maria Cardona, architecte à l'EDU (Empresa de desarrollo de Medellín), 2018)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

De plus la mise en place de ces projets de rénovation ouvre à Medellín la voie de la planification. Jusque-là, la ville se contentait de réparer, ou du moins essayer de réparer les fractures physiques présentes dans les bidonvilles, par interventions ponctuelles, quartier par quartier. Lors de cette opération, il ne s'agissait plus de mettre des pansements sur des blessures appartenant à une toute autre échelle. Régler les problèmes de pérennité et de salubrité ne peut se faire que si les habitants sont sûrs qu'ils ne seront pas délogés. Ainsi furent fixés les objectifs du projet : agir sur l'espace public, acte fort ancrant symboliquement le quartier dans son territoire pour qu'ensuite de manière individuelle, les familles se chargent de l'amélioration de leur habitat. Cette réflexion ne peut être faite que si l'on comprend le lien qui unit l'habitant à la maison et la maison à l'espace public. Quelle soit le fruit du hasard ou la production d'une pensée rationnelle et analytique, le résultat n'en demeure pas moins convaincant.

Cette connectique entre les différents éléments constituants le *barrio de invasion* paraît particulière pour des yeux coutumiers de voir un autre mode de spatialité, un autre rapport aux autres, une autre manière de vivre en général. Toutefois, quand on prend le temps de rencontrer ces gens, de s'intéresser à eux, non pas en tant que sujet d'étude architecturale ou autre, mais bien comme personnes, comme individualités et surtout comme quelqu'un qui a beaucoup de chose à nous apprendre, cette curiosité humble nous amène à entendre l'histoire que chacun a à nous offrir. De cette histoire personnelle, combinée avec tant d'autres, on peut tenter de comprendre la globalité. Les habitants savent comment ils se sont construits, quels sont leurs symboles et ce qui est important ou non pour eux. C'est en cela qu'il est difficile de travailler sur et dans un quartier auto-planifié : il faut s'adapter aux codes déjà sur place, renforcer ce qui fait sa particularité et son identité.

Ces erreurs de lecture causent malheureusement l'échec voire l'avortement de beaucoup de projets visant à aider ces populations. Nombreux sont les projets humanitaires qui placent les habitants de bidonvilles dans le rôle de *« victimes. C'est ce terme qui devient fondateur de l'identité que, dès lors, on leur appose : une identité ramenée à un qualificatif humanitaire, qui réduit ces populations "à un seul impératif, leur maintien en vie " [...] » (Claire LEFORT, 2017)* . Les projets bien que pensés avec de bonnes intentions, ne saisissent pas le caractère intrinsèque de ce qu'est leur lieu d'intervention.

> *« Une fois, il y a longtemps, je dirais 10 ans, j'ai eu une réunion à la mairie avec un groupe de japonais, qui venait voir où nous habitions. Ils voulaient faire un projet avec les maisons, construire des prototypes qui réduiraient les risques [de glissements de terrain] et qui ne coûteraient pas grand chose. Ils ont envoyé les plans et l'argent, mais jamais rien n'a été construit. » (Doña Carmen, 2018).*

Les politiques nationales peuvent aussi être remises en cause. En 1998 commence une politique de restructuration urbaine visant à améliorer les conditions de vie de ces quartiers informels. La destruction en devient alors l'un des principaux leviers, défaisant, démolissant,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DEPOT D'AUTEUR

ruinant, autrement dit détruisant (ROJAS-ARIAS, 2007) ce qu'est l'essence de ces quartiers, les maisons, pour en construire de nouvelles sanitairement, urbainement, mais plus que tout socialement acceptable. De plus, certaines rénovations, comme celles mises en place à Manizales depuis 2008, ne sont que des prétextes à des politiques urbaines beaucoup plus agressives et sélectives socialement parlant. Dans le cas manizalénien, cette politique fut l'occasion de pratiquer l'expulsion de tout une *comuna*, faisant passer sa population de 80 000 à moins de 30 000 habitants en une dizaine d'années, amenant ainsi à la destruction de maisons dites structurellement fragiles, afin surtout de libérer des terrains plats afin d'y construire des maisons d'*estrato* supérieur par des promoteurs, amenant ainsi à la revalorisation du quartier entier et donc à la hausse de la valeur marchande des nouvelles constructions. En somme, la politique publique couvre l'enrichissement de promoteurs privés sous couvert d'une réhabilitation sociale.

Bien que la politique nationale ne soit pas le commanditaire direct de ces expulsions et destructions, la généralisation d'une pratique qui affecte une entité construite avec et pour son territoire n'a permis, ne permet pas et ne permettra jamais la réfection cohérente et profonde que suppose l'intervention dans un de ces sites. Trop éloignée, elle a tôt fait d'oublier que derrière le plan où apparaissent en rouge les bâtiments à démolir se cache un bout de vie, une famille dont les lendemains apparaissent subitement comme incertains.

Là où l'on tend à rationaliser la ville, à lui donner un caractère systémique afin de créer d'immenses machines urbaines, le quartier d'invasion se pose comme un écosystème, enchevêtré et incompréhensible, mais qui laisse entendre à celui qui observe un tout cohérent, tous les éléments étant en accord les uns avec les autres, connectés, voire dépendants. Agir de manière inconsciente sur un de ces composants, même minime, ne serait que dérégler l'équilibre créé. Comme a pu faire Tansley, observer, comprendre et analyser devient indispensable afin de prévoir les conséquences du souffle que l'on s'apprête à produire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion **115**

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

116 Conclusion

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Tout au long de ce mémoire, nous avons cherché à définir intrinsèquement ce qu'est un quartier d'invasion par delà toutes les définitions pré-établies.

L'étude de ces quatre maisons d'invasion explicite les quatre étapes principales de la vie et mort de ces quartiers particuliers : tout d'abord, sa naissance, illégale, illégitime, durant laquelle le temps peut à la fois être un allié précieux et un ennemi. Cette période de fragilité détermine aussi le dialogue qui se poursuivra durant toute la vie de l'invasion : celui entre le dedans et le dehors, s'influençant mutuellement. Ils créent ensemble cette nouvelle urbanité empirique. C'est la cabane qui fait le quartier. Vient ensuite la période de croissance, où dans une impudence assumée, le quartier grandit aux yeux de tous, se structure et invente son propre langage, ses propres codes et sa propre histoire. Le passé et le futur forment ce qu'est l'invasion d'aujourd'hui, mélange entre un passé douloureux se lisant encore sur ces morceaux de mémoire que sont les maisons. Et la reconnaissance propre de son existence amène l'invasion à être acceptée par le reste de la ville, et plus encore à agir sur elle. Or, cette dernière, en réponse, agira elle aussi sur le quartier. D'une négation mutuelle naît alors un dialogue. Cependant, il en faut pas oublier que ce microcosme qu'est le bidonville se recentre sur lui-même, à l'image de la maison qui cherche à s'éloigner d'un extérieur pouvant apparaître comme violent et dangereux. Or, comme la ville pour le quartier, l'espace public est nécessaire à la survie du noyau construit, et la fermeture de l'un vis-à-vis de l'autre n'engendrerait que leur mort progressive. L'ouverture est de mise, tout en faisant attention à ce que l'on laisse passer. Il serait bon avant d'intervenir de quelques formes que ce soit de réfléchir à la portée de nos actes. Ce moment d'ouverture s'accompagne aussi de l'officialisation de l'invasion devenant un bout de ville à part entière et non plus une entité autonome bordant ses frontières, comme un ennemi prêt à lui sauter à la gorge. Et enfin vient la phase d'absorption, où il n'est alors plus possible de différencier la maison d'invasion d'une maison d'architecte (ou de promoteur), le quartier auto-construit d'un quartier planifié. Sa qualité de prestations des services publics et son mode de vie se trouvent indifférenciés du reste de la ville. L'aboutissement de la maison d'invasion sonne la mort de son quartier et du mode de vie qu'il supposait.

Au final, l'invasion apparaît comme un autre moyen de faire la ville, plus lent mais avec des bases plus solides. Les problématiques continuellement soulevées des bidonvilles arrivent généralement à se résoudre d'elle-même avec le temps. La période de transition est le moment clé qui soulève tant de problèmes, mais cela plus que tout en comparaison avec notre moyen de faire la ville actuelle. Dans une société lissée où les apparences priment avant tout, l'invasion exprime une saleté, un état que tous connaissaient avant l'arrivée de l'ère industrielle. La ville gallo-romaine, médiévale ou les villages de nos campagnes se sont faits par invasion, par la décision de construire un habiter sur un terrain vierge de tout bâtiment et qui n'appartenait pas aux nouveaux occupants. Et sa croissance ne s'est faite que par l'ajout progressif de petites invasions venant s'agglutiner à ses limites puis s'intégrant pleinement à l'urbanité. L'invasion dérange dans ce qu'elle nous rappelle tout ce que nous possédons et les standards que nous nous sommes établis, que se soit aussi bien au niveau spatial qu'organisationnel.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion

Un droit d'exister qu'eux-mêmes s'autorisent et fomentent, sans que nous ayons pu donner notre consentement. Cette reconnaissance, qui est avant tout ce que réclament ces populations maintes fois déplacées et à la recherche d'un endroit où vivre, semble être la clé de la maîtrise du phénomène de l'invasion : sans résoudre directement les problèmes, gérer préventivement les zones « envahissables » permettrait par la suite de simplifier les actions à mener à l'intérieur de ces derniers. Le premier pas vient alors des autorités, posant ainsi un lien de confiance avec ses futurs concitoyens. Car plus qu'une simple gestion des problèmes matériels, la gestion des bidonvilles est un enjeu planétaire. A l'heure actuelle, plus de un milliard d'humains vivraient dans des conditions qualifiées inhumaines, et cela sans compter l'exode rural mondial qui est en cours, amenant toujours plus d'individus dans les villes, à la recherche d'un meilleur cadre de vie. Sans apporter une réponse universelle, Medellín propose un exemple, non pas à suivre ou à imiter, mais qui montre que l'accélération – ou plutôt la diminution- du temps de vie du quartier d'invasion est possible une fois saisie le mode de fonctionnement de ces-derniers. Cette approche humble, venant de l'implication de ses habitants, peut alors faire office d'une jurisprudence qui nous amène à revoir notre conception de l'habitat, mais surtout de la notion de statut foncier sur laquelle sont basés non seulement toutes nos villes, mais surtout notre société entière.

L'invasion, sans prétention, nous amène à nous requestionner sur notre propre manière de faire la ville et de la concevoir. Plus qu'en posture de maître sachant, nous avons aussi à apprendre de l'invasion, qui nous propose de revenir à un ancien moyen de faire la ville et la construction. Un réemploi des anciennes structures urbaines, un réemploi des techniques traditionnelles, un réemploi des matériaux considérés comme déchets ailleurs. Et si la ville de demain avait déjà commencé à se construire là où personne ne s'y attendait.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion **119**

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« La question des bidonvilles n'est pas en marge de la problématique urbaine. Elle est centrale, de par son intensité et sa diversité, mais aussi de par les nouvelles formes d'organisation qui s'y déploient. Agglomérat de pollution, d'insécurité et d'infamies, le bidonville est aussi un réservoir de créativité culturelle, d'imagination sociale, d'inventivité économique et urbanistique. »

Julien Damon *Inégalités et pauvretés urbaines. Évolutions mondiales et perspective transnationale*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CAMACHO, Teresa, 1970, *Colombia, el proceso de urbanización y sus factores relacionados*, La Rana y El Aguila, Bogotá

DRUMMOND, Didier, 1981, *Architectes des favelas*, Bordas, Paris

FRIEDMAN, Yona, 1978, *L'architecture de survie*, Édition de l'éclat, Paris

HEIDEGGER, Martin, 1951, *Bâtir, habiter, penser* (Conférence http://palimpsestes.fr/textes_philo/heidegger/habiter.html)

LEIBNIZ, 2012, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Edition Flammarion, Paris

LONDOÑO-RAMIREZ, María Isabel, 2012, *La planeación social del territorio, una estrategia entre la participación ciudadana y la legitimación del estado. Prácticas participativas en Medellín, durante las décadas de los 90 y los 2000,* UNAL Facultad de Arquitectura, Medellín, Colombie

LOUBES, Jean-Paul, 2010, *Traité d'architecture sauvage*, Édition du sextant, Paris

MELO-LOPEZ, Diana Carolina, 2008, *Causas probables de los deslizamiento ocurridos en el barrio el Socorro y el barrio El Poblado, urbanización alto verde en del municipio de Medellín*, UNAL, Medellín, Colombie

MILADI, Karim, 2007, *Le graffiti : De la rue à une reconnaissance institutionnelle ? Histoire de l'art*, Sous la direction de Monsieur Stéphane Sauzedde ; Université Pierre Mendès France, U.F.R Sciences Humaines

MUMFORD, Lewis, 1934, *Technique et civilisation*, Édition le Seuil, Paris, France

ROJAS-ARIAS, Juan-Carlos, 2007, *La politique de la démolition : rénovation urbaine et habitat social en France et en Colombie,* Toulouse, France

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Blog de Claire Lefort, étudiante en thèse à l'ENS Anthropologie-Philosophie (15/12/2018)
https://fromjordanblog.wordpress.com/2016/06/27/aux-bords-du-monde-les-refugies/

Géoportail de la ville de Medellin (02/01/2019)
https://www.medellin.gov.co/MAPGISV5_WEB/mapa.jsp?aplicacion=0

Propuesta para la gestion integral de la biodiversidad y los servicios ecosistemos (27/12/2018)
https://www.medellin.gov.co/MapGIS/BIO/Eventos/16/Libro%20BIODIVERSIDAD%2006-10-14%20(1).pdf/

Site du journal El Tiempo (05/01/2019)
https://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-14898342

Site de la mairie de Medellín (01/11/2018)
https://www.medellin.gov.co/

Service national des études statistiques colombien(15/11/2018)
http://sen.dane.gov.co:8080/visorpen/

Site de UN-Habitat, branche de l'ONU spécialisée dans l'avenir urbain (27/12/2018)
https://fr.unhabitat.org/foncier-et-propriete-terrienne/

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Barrio :
Division administrative équivalente aux quartiers ;
«el barrio» connote une origine du quartier invasive

Buseta :
Bus de ville colombien représentant quasiment l'intégralité
des transports publics intraurbains

Comuna :
Division administrative d'une ville regroupant un ensemble
de quartier (environ 100 000 habitants pour le cas de Medellín)

Frontière invisible :
Délimitation entre deux territoires appartenant à deux
groupes armés différent. Moteur de fracture spatiale

Hostal:
Auberge de jeunesse colombienne permettant
aux baroudeurs de voyager à moindre frais
(généralement moins de huit euros par nuit).

Paisa :
Habitant de Medellín et plus généralement de la région d'Antioquia

Rancho :
Première construction marquant le début d'une invasion. Est souvent
construit à l'aide de matériau réemployé, bois et plastique généralement

Vereda :
Hameau périphérique d'une grande ville, pouvant
accueillir jusqu'à plusieurs milliers d'habitants

Vacuna :
Pot de vin pélevé par les groupes armés ou les policiers
envers les commerçants en échange de leur protection

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Photographies complémentaires de la maison de Doña Carmen.

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

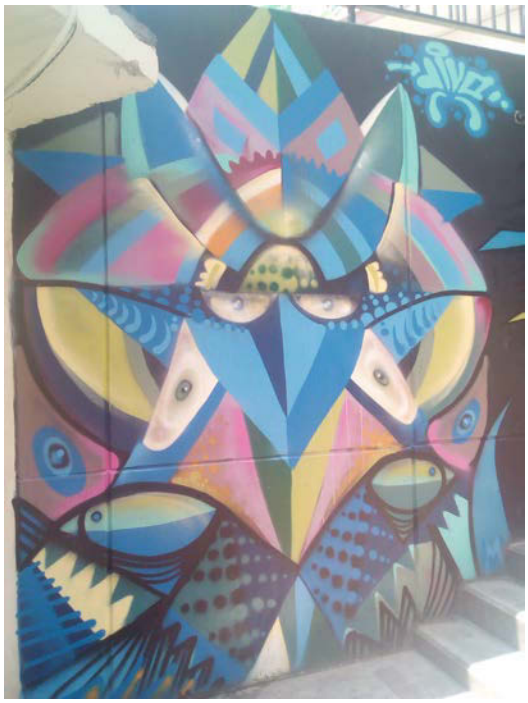
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Annexe 2

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

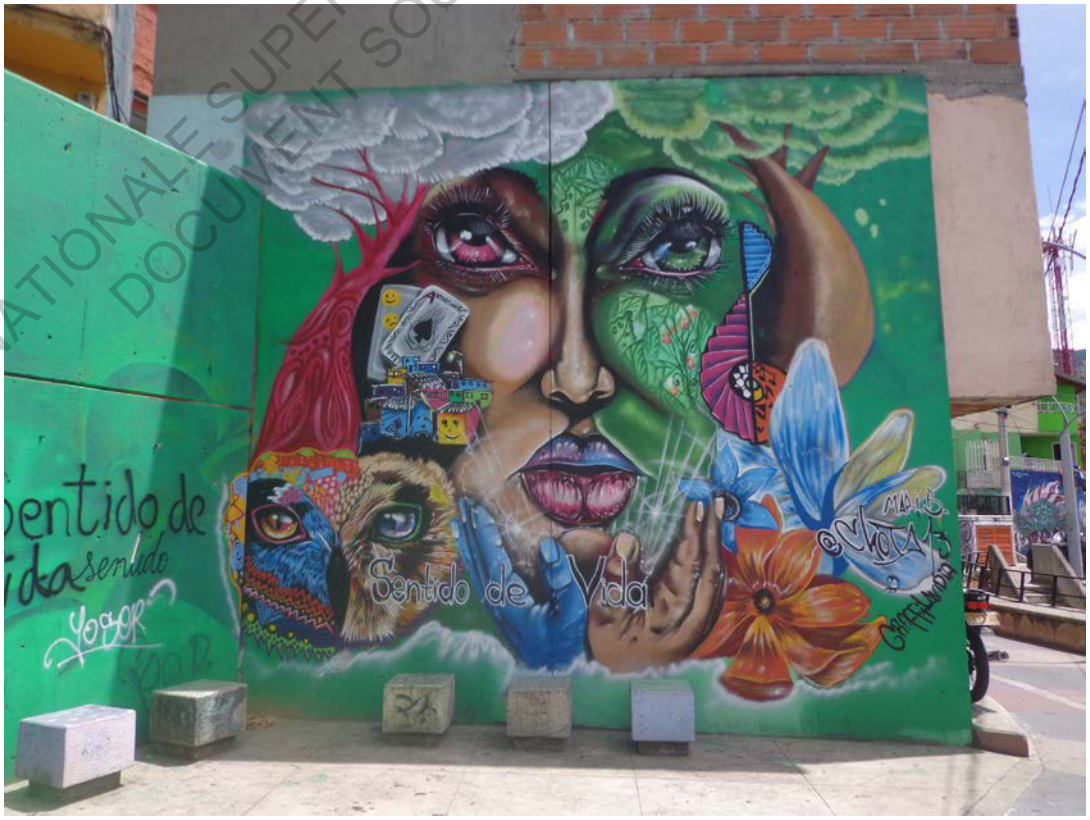
Photographies complémentaires des graffitis de *Las Independencias*

© Anaïs Pellefigue, juin 2018



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AUX DROITS D'AUTEUR

Annexe 2



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENTS AU DROIT D'AUTEUR

136 Annexe 3

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Cette annexe présente le document officiel extrait du DNP définissant le nombre de maisons par quartiers en fonction de son *estrato*.

Medellín todos por la vida

Alcaldía de Medellín

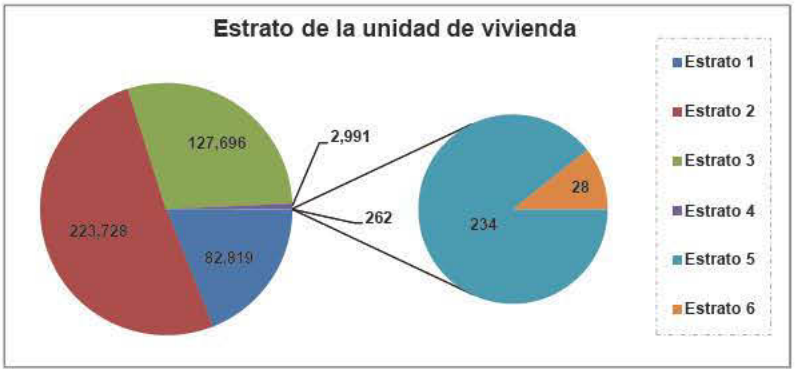
VIVIENDAS ENCUESTADAS Y CLASIFICADAS EN EL SISBÉN SEGÚN ESTRATO DE LA UNIDAD DE VIVIENDA Y COMUNA O CORREGIMIENTO

BASE DE DATOS CERTIFICADA POR EL D.N.P. - CORTE ABRIL DE 2013

MUNICIPIO DE MEDELLÍN

Comuna o Corregimiento	Estrato						
	1	2	3	4	5	6	Total
1 Popular	13,006	19,859	28				32,893
2 Santa Cruz	4,005	24,343	16	1			28,365
3 Manrique	10,998	23,522	5,134	2			39,656
4 Aranjuez	3,995	13,794	16,190	21			34,000
5 Castilla	363	4,993	22,025	38			27,419
6 Doce de Octubre	7,055	25,365	9,967	6			42,393
7 Robledo	5,393	20,828	7,980	98	7		34,306
8 Villa Hermosa	14,920	15,719	7,127	292	1		38,059
9 Buenos Aires	1,470	10,653	17,136	73	1		29,333
10 La Candelaria	66	2,528	5,555	956			9,105
11 Laureles - Estadio		51	162	214	121		548
12 La América	16	559	3,378	373	45		4,371
13 San Javier	15,254	15,248	5,463	280			36,245
14 El Poblado	21	585	395	34	14	28	1,077
15 Guayabal	174	3,070	7,305	227			10,776
16 Belén	1,085	10,125	12,783	329	36		24,358
50 Palmitas	483	581	31				1,095
60 San Cristóbal	2,367	12,145	2,088	11	2		16,613
70 Altavista	852	4,802	50	4	1		5,709
80 San Antonio de Prado	827	13,671	4,707	22	5		19,232
90 Santa Elena	469	1,287	176	10	1		1,943
Total	82,819	223,728	127,696	2,991	234	28	437,496
Total Acumulado	82,819	306,547	434,243	437,234	437,468	437,496	
%	18.93	51.14	29.19	0.68	0.05	0.01	100.00
% Acumulado	18.93	70.07	99.26	99.94	99.99	100.00	
Total Cabecera	77,821	191,242	120,644	2,944	225	28	392,904
Total Rural	4,998	32,486	7,052	47	9		44,592

FUENTE: Departamento Administrativo de Planeación de Medellín. Subdirección de Información, Seguimiento y Evaluación Estratégica. 2013



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Annexe 3

VIVIENDAS ENCUESTADAS Y CLASIFICADAS EN EL SISBÉN SEGÚN ESTRATO DE LA UNIDAD DE VIVIENDA Y BARRIO
BASE DE DATOS CERTIFICADA POR EL D.N.P. - CORTE ABRIL DE 2013
MUNICIPIO DE MEDELLÍN

Barrio	Estrato						
	1	2	3	4	5	6	Total
1006 - San Benito	2	24	361	9			**396**
1007 - Guayaquil	2	5	58	18			**83**
1008 - Corazón de Jesús		1		14			**15**
1011 - Calle Nueva		4	2	11			**17**
1012 - Perpetuo Socorro		1	1	1			**3**
1013 - Barrio Colón	16	366	551	12			**945**
1014 - Las Palmas	21	1,151	959				**2,131**
1015 - Bomboná N°.1	1	9	586	102			**698**
1016 - Boston	2	60	380	218			**660**
1017 - Los Ángeles		11	252	80			**343**
1018 - Villa Nueva	4	7	63	163			**237**
1019 - La Candelaria		4	52	40			**96**
1020 - San Diego	9	860	92	3			**964**
1101 - Carlos E. Restrepo			3	18	1		**22**
1102 - Suramericana			1	8	6		**15**
1103 - Naranjal		41	90	3	3		**137**
1104 - San Joaquín			54	33			**87**
1105 - Los Conquistadores				1	7		**8**
1107 - Bolivariana			1	14	10		**25**
1108 - Laureles		1		1	13		**15**
1109 - Las Acacias				2	11		**13**
1110 - La Castellana		1	2	2	8		**13**
1111 - Lorena			3	28	9		**40**
1112 - El Velódromo				23	7		**30**
1113 - Estadio			1	1	21		**23**
1114 - Los Colores				43	14		**57**
1115 - Cuarta Brigada		7	1	10	1		**19**
1117 - Florida Nueva		1	6	27	10		**44**
1201 - Ferrini	9	32	46	13	2		**102**
1202 - Calasanz	1		1	6	9		**17**
1203 - Los Pinos			1	34			**35**
1204 - La América	1	4	270	53	1		**329**
1205 - La Floresta		1	361	76	1		**439**
1206 - Santa Lucía			1,158	13	1		**1,172**
1207 - El Danubio		2	280	38			**320**
1208 - Campo Alegre	1	8	206	26			**241**
1209 - Santa Mónica			19	88			**107**
1210 - Barrio Cristóbal		1	701	11			**713**
1211 - Simon Bolivar		1		1	6		**8**
1212 - Santa Teresita	1	2	7	6	21		**37**
1213 - Calasanz Parte Alta	3	508	328	8	4		**851**
1301 - El Pesebre	2,039	516	92	2			**2,649**
1302 - Blanquizal	970	738	4				**1,712**
1303 - Santa Rosa de Lima	12	583	17	7			**619**
1304 - Los Alcázares	9	37	1,035	124			**1,205**
1305 - Metropolitano	209	449	116				**774**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

VIVIENDAS ENCUESTADAS Y CLASIFICADAS EN EL SISBÉN SEGÚN ESTRATO DE LA UNIDAD DE VIVIENDA Y BARRIO
BASE DE DATOS CERTIFICADA POR EL D.N.P. - CORTE ABRIL DE 2013
MUNICIPIO DE MEDELLÍN

Barrio	Estrato						
	1	2	3	4	5	6	Total
1306 - La Pradera	72	1,051	1,865	3			**2,991**
1307 - Juan XXIII La Quiebra	1,708	1,293	6				**3,007**
1308 - San Javier N°.2		25	434	110			**569**
1309 - San Javier N°.1	1	26	708	1			**736**
1310 - Veinte de Julio	326	2,329	117	2			**2,774**
1311 - Belencito	4	132	242	28			**406**
1312 - Betania	135	1,667	100				**1,902**
1313 - El Corazón	82	1,327	3				**1,412**
1314 - Las Independencias	3,942	134	1	2			**4,079**
1315 - Nuevos Conquistadores	2,743	45	1	1			**2,790**
1316 - El Salado	2,176	341	155				**2,672**
1317 - Eduardo Santos	106	493	272				**871**
1318 - Antonio Nariño	680	2,782	173				**3,635**
1319 - El Socorro	40	1,280	122				**1,442**
1401 - Barrio Colombia		2	22				**24**
1403 - Villa Carlota				5	1		**6**
1404 - Castropol			1		1	1	**3**
1405 - Lalinde					2	1	**3**
1406 - Las Lomas No.1					1		**1**
1407 - Las Lomas No.2					1		**1**
1408 - Altos de El Poblado		3	3	1		1	**8**
1409 - El Tesoro	3	134	35		1	1	**174**
1410 - Los Naranjos	6	127	179			3	**315**
1411 - Los Balsos N°.1	2	114	5		1	2	**124**
1412 - San Lucas	9	9	72	1		2	**93**
1413 - El Diamante No.2		1				3	**4**
1414 - El Castillo						3	**3**
1415 - Los Balsos N°.2		2				3	**5**
1416 - Alejandría		144	63				**207**
1417 - La Florida	1	47	2			5	**55**
1418 - El Poblado		1		1	1		**3**
1419 - Manila			11	23	1		**35**
1421 - Patio Bonito		1	2	2	1		**6**
1420 - Astorga					2	2	**4**
1422 - La Aguacatala				1			**1**
1423 - Santa Maria de los Angeles					1	1	**2**
1502 - Tenche		6	4				**10**
1503 - Trinidad	141	123	2,604	13			**2,881**
1504 - Santa Fe		2	6	117			**125**
1507 - Campo Amor	3	8	500	66			**577**
1509 - Cristo Rey	7	17	2,361	14			**2,399**
1510 - Guayabal		3	239	15			**257**
1511 - La Colina	23	2,911	1,591	2			**4,527**
1601 - Fátima	1	4	389	37	1		**432**
1602 - Rosales		1	8	9	15		**33**
1603 - Belén	1	1	282	56	2		**342**

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Annexe 4

Photographies complémentaires de la maison de Yeni

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Photographies complémentaires de l'appartement de Yeni

© Anaïs Pellefigue, juin 2018

Aman Iwan, 2016, (Se) construire ensemble, Édition Aman Iwan

AVENDAÑO-VASQUEZ, Claudia, 1998, Desarrollo urbano de Medellín en el siglo XX, Revista Pensamiento Humanista n°4

MESA-SANCHEZ, Nora Elena, 1985, Proceso de desarrollo de los asentamientos populares “no controlados”, estudios de caso de Medellín (Colombia), UNAL, Medellín, Colombie

UNHCR, 2017, Amériques, 2017, 10 pages

ZAPATA-GONZALES Diego Alejandro, 2017, Urbanismo de la periferia y territorialidades de la violencia urbana comuna 13 Medellín 2004-2015, UNAL, Medellín, Colombie

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE

Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivants :

	OUI	NON
Diffusion numérique limitée aux étudiants de l'ENSA Toulouse	☑	☐
Diffusion numérique limitée au réseau Archirès	☑	☐
Diffusion internet (Dumas)	☑	☐
Exposition	☑	☐

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR